MAR 2 3 1955

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviana

THEATRE

DE MONSIEUR

DE BRUEYS.

TOME SECOND.

TOME SECOND.

LE GRONDEUR, Comédie.

LE MUET, Comédie.

L'IMPORTANT, Comédie.

LES

ŒUVRES

DE

THEATRE

DE MONSIEUR

DE BRUEYS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1731
.B9A19
#2
1735

LE GRONDEUR,

COMEDIE,

Repréſentée pour la premiere fois au mois de Janvier 1691.

REMARQUES
SUR LE GRONDEUR.

CETTE Comédie eſt, je croi, une de celles qui peut mieux prouver combien on doit ſe défier, non ſeulement des jugemens particuliers que l'on porte aux lectures & même aux répétitions des piéces de Théatre, mais encore de l'impreſſion générale que le Public reçoit à leurs premieres repreſentations. Ce que M. Palaprat rapporte ci-après fait voir le peu de cas que les Comédiens firent de cette piéce lorſqu'on la leur préſenta, & la froideur avec laquelle le Public l'écoûta dans ſes premiéres repreſentations. Le Grondeur n'eſt pas le ſeul qui ait eu un pareil ſort, & notre Théatre eſt plein d'exemples de cette eſpéce; car comment expliquer la préférence que l'on donna à la Phedre de Pradon ſur celle de Racine? Comment rendre raiſon du mépris que l'on fit de ſon Athalie & de l'oubli où elle tomba même dans l'impreſſion? Comment juſtifier la réüſſite méritée du Tartufe, & la chute précipitée du Miſantrope? A peine Moliere a-t-il vû le quart de ſes piéces avoir la réüſſite qu'elles ont preſque toutes eu depuis la mort de ce grand homme; & le célebre Corneille en étoit venu au point de ne compter ſes ſuccès que par le produit des repreſentations; façon réelle à la vérité de décider pour le préſent, mais fort incertaine pour l'avenir. Auſſi ceux qui joignent à un diſcernement juſte la connoiſſance de notre Théatre, & de ſes principes, ſe gardent bien de juger en dernier reſſort de la for-

tune d'une Tragédie ou d'une Comédie sur le premier effet qu'elle a produit. Ils sçavent que la réüssite, & même la chute d'une piéce nouvelle dépend souvent de circonstances momentanées, & tout-à-fait étrangéres à son mérite ou à ses défauts. Ce sont, pour ainsi dire, des hazards heureux ou malheureux, dont il seroit difficile de rendre compte : l'expérience & l'usage du Théatre leur apprend que bien des piéces ont eu à leur reprise un sort contraire à celui qu'elles ont éprouvé dans leur nouveauté, peut-être parce qu'elles ne sont plus soûtenuës de la brigue ou des circonstances du temps ou de la célébrité de son Auteur, & que le jugement du Public se trouve alors dépouillé de prévention, de partialité & d'intérêt. De tels juges laissent la legereté de décision à la vanité des gens du bel air qui ne doutent de rien, & qui n'ont que deux façons de prononcer : *admirable*, *détestable*; ils se défient de la jalousie des auteurs qui désaprouvent tout, & ils mépriſent ceux qui, pour dire leur sentiment, attendent que l'important ou le bel esprit ayent décidé. On peut donc conclure combien il est difficile à un auteur de joüir de son vivant d'une réüssite solide & assurée, & combien l'amour de la gloire est grand dans les hommes, puisque malgré ces inconvéniens & les disgraces quelle leur attire, on en voit tous les jours qui travaillent pour en acquerir.

DISCOURS
SUR LE GRONDEUR.

» LE caractére du Héros ridicule de cette » piéce (dit M. de Palaprat) eſt du choix » de mon aſſocié: ſa premiere idée avoit été » de faire le CHAGRIN ; mais je lui repré- » ſentai que ce titre étoit équivoque, & » qu'il ne s'agiſſoit pas de peindre un hom- » me chagrin & fâché par quelque accident; » mais un homme qui n'a aucun ſujet de » ſe fâcher, & qui n'eſt chagrin, bourru & » querelleur que par tempérament ; ce qui » ne pouvoit être renfermé que dans le » nom général du GRONDEUR .... Ainſi » nous nous déterminâmes à donner à la » piéce le titre de Grondeur. Ce titre effa- » roucha les Docteurs Dramatiques de » ce tems là ; & M. Chammelé, qui n'é- » toit pas un de ceux qui avoient le moins » de goût, fut effrayé de ce caractére ; ce ne » fut même que par un excès de complai- » ſance qu'il nous accorda le temps d'en en- » tendre la lecture. Elle étoit en cinq actes : » le Grondeur ne paroiſſoit qu'à la fin du » ſecond ; il étoit annoncé & préparé ſur le

» grand modele du Tartufe qui ne paroît » qu'au troiſiéme acte. Je ſuis aſſez ſûr de » mon fait, pour avancer que nous le fai- » ſions attendre aux ſpectateurs avec im- » patience & avec plaiſir. »

» Hors l'arrivée de M. Grichard, il n'y » a preſque rien eu de changé au premier » acte qui eſt le meilleur de cette piéce, » & beaucoup plus à mon Aſſocié qu'à » moi. Dès que le Grondeur paroiſſoit, » on peut juger par le plaiſir avec lequel » le Public le voit aujourd'hui, ſi on de- » voit être en peine du reſte de la piéce. » Malgré cela M. Chammelé décida ſou- » verainement que ce ſujet ne pouvoit au » plus fournir qu'une petite piéce, & que » peut-être ce caractére ſeroit au plus ſouf- » fert dans une Comédie d'un acte. Quel » plaiſir, diſoit-on, de voir un homme qui » gronde toûjours? A force de négocia- » tions nous obtinmes qu'elle ſeroit rédui- » te à trois actes, & qu'en cet état on » verroit l'effet qu'elle feroit. »

» Mon Aſſocié y travailla avec mes pe- » tits ſecours, en vint à bout, & fut obli- » gé de faire un voyage ſeul dans ſa Pro- » vince. Me voilà maître de la Piéce; & par » conſéquent les Comédiens tout-à-fait » maîtres de moi. »

« Dans le tems que l'on appelle en lan-
» gage de ſpectacle le meilleur de l'année,
» c'eſt-à-dire dans le Carnaval, le Théatre
» ſe trouva vuide & ſans nouveautés, au
» moins comiques (car on répétoit la Tra-
» gédie de Tyridate de M. Campiſtron) je
» lûs le Grondeur en trois actes, qui fut
» reçû plus par beſoin, que par goût; j'y
» ajoûtai le Prologue des Sifflets, qui fut
» ſi bien reçû; mais en cela je réveillai,
» comme on dit, le chat qui dort; & je
» dirai ailleurs comment les Sifflets me fi-
» rent ſentir la rancune qu'ils me gardérent.
» Comme je ſuis facile, j'écoutois tous les
» avis qu'on me donnoit, & je me rendis
» ſi bien à toutes les chicanes que l'on me
» fit dans les répétitions: qu'à force de ſup-
» primer & de retrancher, mon troiſiéme ac-
» te s'évanoüit entre mes mains; & je me
» trouvai réduit d'aller aux expédiens pour
» en conſtruire un, que je fis preſque tout
» comme l'on voulut dans la loge de l'Ac-
» trice qui joüoit le Rolle de Clarice. Je
» fus obligé, plus par la néceſſité de rem-
» plir mon acte, que par la néceſſité du
» ſujet, d'y mettre la ſcene du tetour de
» Fadet, avec Catau qui lui rend ſes mo-
» noſſylabes.... j'y en ajoûtai une autre
» malgré le ſentiment d'un des grands maî-

» tres du Théatre, qui paria contre moi » qu'elle ne réüſſiroit pas: je laiſſe à penſer » ſi je gagnai la gageure; car c'eſt la Sce- » ne où Mondor fait ſemblant de conſul- » ter M. Grichard, pour ſe tirer d'em- » baras, & qui finit par ces mots: *Prenez* » *deux ou trois fois ſeulement auſſi mal vo-* » *tre temps avec elles, que vous le prenez avec* » *moi*, &c. »

« Il arriva une choſe aſſez biſarre à la » premiére repreſentation de cette piéce; » elle fut ſiflée par le Théatre, & protè- » gée par le Parterre. Si les orages de l'un » ne ſont pas tout-à-fait ſi violens que ceux » de l'autre, il ſeur faut encore moins pour » les exciter. Laiſſons à part la queſtion » (c'eſt toûjours M. Palaprat qui parle) » de ſçavoir auquel de ces deux endroits » on juge plus ſainement, & diſons ſeu- » lement qu'en vérité, prix pour prix, il y a » ſouvent autant de marchandiſe mêlée ſur » le Théatre, que dans le Parterre; mais qu'il » y a toûjours plus ſur le Théatre de ces » chefs de cabales, d'où ſortent les reglemens » pour la mode, de ces gens dont tout » juſqu'à des pauvretés eſt une déciſion » parmi leurs Sectateurs, & que la jeuneſſe » incertaine qui entre toute neuve dans le » monde, croit bonnement devoir pren- » dre pour ſes modeles. »

« Il plût à quelques-uns de ceux-ci de » venir à la premiére repreſentation du » Grondeur, & de n'y pas venir de ſang- » froid. Il n'y eut ſorte de ſingerie, qu'ils » ne fiſſent contre la Piéce, ſans malice & » ſans deſſein peut-être, mais par la ſeule » gayeté qui les animoit : tous les yeux ſe » tournérent de leur côté. Grichard eut » beau ſe démener, on le laiſſa crier tant » qu'il voulut ; & l'on n'eut plus d'atten- » tion, pour l'ennuyeux ſpectacle d'un » furieux & d'un enragé (car c'eſt ainſi » qu'on l'appelloit.) Le Théatre gronda à » ſon tour d'avoir payé demi-piſtole, & » ſe livra volontiers aux plaiſanteries des » jeunes gens enjoüés, qui vouloient bien » l'en dédommager en ſe donnant gratis » eux-mêmes en ſpectacle. »

« La Piéce fut enfin décriée à tel point » dans l'eſprit des gens du monde, qu'à » quelques jours delà, feu M. le Prince vou- » lant aller à la Comédie, demanda qu'on » ne lui donnât pas le Grondeur, tant il » en avoit oüi dire de mal : on lui re- » preſenta le tort qu'il feroit à cette Piéce, » & il voulut bien courir le riſque de s'y » ennuyer, pourvû qu'on y ajoûtât les » Sabines (c'eſt ainſi que la Cour avoit » appellé le Ballet Extravagant.) S. A. S.

» honora de sa présence le Grondeur à
» cette condition ; elle en fut très-satisfaite,
» & en dit tant de bien à la Cour, qu'on
» reçut ordre de l'y aller joüer : elle y
» réüssit infiniment ; & ce même Théatre
» qui l'avoit vilipendée, par l'habitude
» outrée des François, de passer d'un ex-
» cès à l'autre, commença à la porter beau-
» coup plus haut, qu'elle ne méritoit. »

« Elle commençoit à joüir du plus bril-
» lant succès, lorsqu'elle reçut un échec,
» dont elle ne put se relever. Les trois
» Acteurs principaux de la Piéce, (les
» deux fréres Raisin & de Villiers) furent
» obligés d'aller à Anet, pour une fête que
» M. le Duc de Vendôme donnoit à Mon-
» seigneur ..... Par leur absence, cette
» Piéce perdit les cinq meilleures repre-
» sentations de toute l'année. On la re-
» prit le jour des Cendres ; mais l'Arle-
» quin Esope, que les Italiens donnérent
» dans le même tems, acheva de couler
» à fond notre pauvre Comédie. On pour-
» roit dire qu'il semble que depuis ce
» tems-là, le Public ait voulu à force de
» gloire nous dédommager du profit dont
» il nous avoit privés, puisque le Gron-
» deur est devenu par son succès une des
» principales ressources du Théatre. »

« Il me ſeroit bien aiſé de faire des re-
» marques ſur cette piéce, & de les faire
» même avantageuſes, ſans bleſſer la mo-
» deſtie, en jettant les plus beaux endroits
» ſur mon aſſocié ; mais elle eſt trop con-
» nuë de tout le monde, pour que j'entre
» dans ce détail. Je ſuis bien fâché de ne
» pouvoir faire le Public juge du ſenti-
» ment, ou peut-être de l'erreur où j'ai
» toûjours été, que cette piéce étoit in-
» finiment meilleure en cinq Actes. Je l'au-
» rois fait imprimer aujourd'hui de cette
» façon, ſi pendant que j'étois en Italie,
» une perſonne qui m'eſt chére, n'eût fait
» en mon abſence, comme la niéce de
» D. Quichotte, un abatis entier & une
» déconfiture générale de tous mes pa-
» piers, où elle trouvoit les mots d'Acte
» & de Scene. » Voilà donc M. de Brueys ſur le témoignage même de M. de Palaprat en pleine propriété, de la meilleure & de la plus grande partie du Grondeur : je dis de la plus grande partie, puiſqu'il eſt juſte de préſumer que M. de Palaprat, en réduiſant à deux Actes les quatre derniers de cette piéce, n'aura pas manqué de choiſir & d'inſérer dans ces deux Actes toutes les Scenes dont il aura pû faire uſage ; il eſt même

naturel de penſer que M. de Palaprat, dans le tems des repreſentations, aura fait en public les mêmes aveus, que l'on a vûs depuis dans ſes Diſcours imprimés. Malgré cela, quelques perſonnes peu inſtruites ou mal-intentionnées contre M. de Brueys; ayant répandu dans le monde, qu'il n'étoit point l'Auteur du Grondeur, il s'en plaignit à ſon ami Palaprat, dans une lettre qu'il lui écrivit de Montpellier, où il s'étoit retiré.

« Voici, mon cher Monſieur, une que-
» relle de Parnaſſe qui fait quelque bruit
» en ce pays; dans laquelle vous & moi
» ſommes intéreſſés, & dont je veux que
» vous ſoyez le ſeul juge. »

« Il m'eſt revenu que M. Campiſtron
» publie hautement aux beaux eſprits de
» Toulouſe, chez Madame la préſidente
» Droüillet, que vous & lui avez la meil-
» leure part à la compoſition de la comé-
» die du Grondeur; que je n'y ai que la
» moindre, & tout au plus un cinquiéme.
» En vérité j'ai de la peine à le croire; mais
» la choſe m'a été certifiée par des gens
» qui l'ont oüi eux-mêmes, & il ne m'eſt
» plus permis d'en douter. Cependant ſi ce
» bruit fût demeuré renfermé dans la cour
» de cette illuſtre Muſe, je regarderois cet-

» te fiction poëtique de votre ami, comme
» un enthousiasme qu'on doit négliger ;
» mais la chose a éclaté à Toulouse, &
» a été portée ici par trois de vos com-
» patriotes, qui l'ont confirmée d'une ma-
» niére qui a jetté dans quelque confusion
» ceux de mes amis, qui s'étoient inté-
» ressés pour moi à la réputation de cette
» piéce. »

« Je vous avouë, mon cher Patron, qu'à
» cette nouvelle qui m'a été donnée dans
» ma solitude, ma tendresse de Pere s'est
» réveillée ; & je n'ai pu m'empêcher de
» rendre publique une vérité qui vous est
» connuë, & à tout Paris ; c'est en un mot
» que le GRONDEUR, le MUET, L'IMPOR-
» TANT, & les EMPYRIQUES, sont vérita-
» blement mes enfans ; que vous aviez
» bien voulu prendre soin de leur éduca-
» tion, les produire dans le monde, les
» enrichir même de vos biens, & me faire
» l'honneur de les adopter : que pour M.
» Campistron, il avoit aussi peu de part au
» Grondeur & à ces autres ouvrages, qu'à
» l'Alcoran ; & que j'étois surpris qu'un fa-
» meux Poëte tragique, si riche de son pro-
» pre fond, cherchât à s'approprier des cho-
» ses qui sont au-dessous de lui ; & qu'enfin
» je n'aurois jamais pu penser qu'un Paon

» voulût ſe parer des plumes d'une Cor-
» neille. »

« Ce n'eſt pas tout ; dans le même temps
» qu'on me déſavoüoit à Toulouſe pour
» le pere du Grondeur, j'appris qu'on me
» voloit à Paris une de mes chanſons...
» ... En vérité, Paris eſt un bois où il
» y a des voleurs de toute eſpéce.....,
» Faiſons, s'il vous plaît, ſur tout cela,
» vous & moi, une réfléxion affligeante :
» nous ſommes vieux, moi beaucoup plus
» que vous ; & il y a des gens impatiens,
» qui ne veulent pas attendre que nous
» ſoyons morts pour nous dépoüiller. Con-
» ſolons-nous dans l'eſpérance que peut-
» être quelque jour l'auguſte protecteur de
» l'académie ſouveraine des Belles-Lettres
» créera une Chambre de Juſtice, qui
» obligera les Auteurs à faire des décla-
» rations de leurs biens, & à rendre ce
» qu'ils auront pillé, comme on y oblige
» aujourd'hui les gens d'affaires. Je ſuis,
» &c. »

Acteurs de la Comédie.

M. GRICHARD, Medecin.

TERIGNAN, Fils de M. Grichard, Amant de Clarice.

HORTENSE, Fille de M. Grichard.

ARISTE, Frere de M. Grichard.

MONDOR, Amant d'Hortenſe.

CLARICE, Amante de Terignan.

BRILLON, Fils de M. Grichard.

M. MAMURRA, Précepteur de Brillon.

CATAU, Servante d'Hortenſe.

LOLIVE, Valet de M. Grichard.

Un Laquais de M. Grichard.

Un Prévôt de Maître à Danſer.

La Scene eſt chez M. Grichard.

LE

LE GRONDEUR, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

AIS, ma sœur, pourquoi ce retardement ?

HORTENSE.

Nous le sçaurons quand mon pére reviendra de la ville.

TERIGNAN.

Il faudroit le sçavoir plûtôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, & moi Catau chez Clarice, pour s'en informer; ils seront bien-tôt ici.

TERIGNAN.

Qu'ils tardent à venir, & que je souffre dans l'incertitude où je suis!

HORTENSE.

Voici déjà Catau.

SCENE II.

CATAU, TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

HE bien qu'as-tu appris chez Clarice?

CATAU.

Monsieur de saint Alvar son pére étoit sorti, & Clarice n'étoit pas encore levée. Mais...

HORTENSE.

Quoi? mais.

CATAU.

Ne connoissez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles?

HORTENSE.

Et quelles?

CATAU.

Vous serez mariés ce soir l'un & l'autre. La maison de Monsieur de saint Alvar est toûjours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos noces.

HORTENSE.

Je vous le disois bien, mon frére.

TERIGNAN.

Je ne ferai point en repos que je ne sçache la raison du retardement d'hier au soir de la propre bouche de mon pére.

HORTENSE.

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon, revenu; & ne l'entendrions-nous pas s'il étoit au logis? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter, tant qu'il y est? & les voisins eux-mêmes ne s'apperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il sort?

HORTENSE.

Au moins seconde-nous bien aujourd'hui: quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter? ma foi il faudroit être bien fin: avoüez que c'est un terrible mortel que Monsieur votre pére.

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets & les servantes qui entrent céans n'y demeurent tout au plus que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique, il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville; il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point oüi parler de Monsieur Grichard le

Medecin. Le petit Brillon vôtre frére, qu'il aime à la rage, a changé de Précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'ils ne le châtioient pas à sa fantaisie. Moi-même je serois déjà bien loin, si l'affection que j'ai pour vous ... Mais voici Lolive.

SCENE III.

LOLIVE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HE bien, que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si Monsieur votre pére, à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, & que depuis deux jours que je le sers il ne m'a pas été possible ...

TERIGNAN.

Eh laisse tout cela, & me dis seulement s'il n'a point sçû pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

HORTENSE.

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mendor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh viens-y donc.

LOLIVE.

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le pére de Clarice eſt entré, & il n'a pas eu le temps de me parler.

TERIGNAN.

Tu n'as donc rien appris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

HORTENSE.

C'eſt donc en écoûtant ce qu'ils ont dit?

LOLIVE.

Oui, Mademoiſelle.

CATAU.

Et de quoi ſe ſont-ils entretenus?

LOLIVE.

Je vais vous le dire. Ils ſe ſont tirés à l'écart, ils m'ont fait ſigne de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, & je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien inſtruit.

LOLIVE.

Mieux que tu ne penſes.

TERIGNAN.

Mais à ce compte-là tu ne peux rien ſçavoir?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

HORTENE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que Monſieur de ſaint Alvar a été ſorti?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Mademoiſelle.

CATAU.

Et comment diantre le ſçais-tu donc?

LOLIVE.

Oh donne-toi patience. Vous ne connoiſſez pas encore tous mes talens : on ſe cache des valets quand on a quelque ſecret à dire; & moi depuis que je ſers, je me ſuis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peſte de l'imbécille.

LOLIVE.

Ouï; & j'y ai ſi bien réüſſi, que lorſque deux perſonnes, dont je ſçai les affaires, diſcourent enſemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, & je gagerois à leur geſte, & à l'air de leur viſage de vous rapporter mot pour mot ce qu'ils ont dit.

CATAU.

Il eſt devenu fou.

TERIGNAN.

Mais enfin que ſoupçonnes-tu?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE

A quoi l'as-tu reconnu?

LOLIVE.

Premiérement, à ce que Monſieur de ſaint Alvar n'a rien voulu dire devant moi à Monſieur Ariſte.

TERIGNAN.

Ah! ma sœur, il n'y a que trop d'apparence.

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sçais-tu quelque chose de plus ?

LOLIVE.

Oh qu'ouï. A peine le pére de Clarice a ouvert la bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci.

Il fait des actions d'un homme surpris & en colere.

CATAU.

Que diantre veux-tu dire ?

LOLIVE.

Quoi ! tu ne le vois pas ? Cela est pourtant plus clair que le jour, & Monsieur m'entend bien assûrément.

TERIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE.

Et Mademoiselle aussi.

HORTENSE.

Je n'y comprens rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisoit ainsi, *Il refait les mêmes signes.* Vous jugez bien qu'il étoit surpris, étonné, & en colere de ce que Monsieur de saint Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez si avec ces gestes-là il pouvoit lui dire autre chose

que ceci : Quoi vous avez changé de ſentiment ? que me dites-vous là ? eſt-il poſſible ?

TERIGNAN.

Que diſoit à cela Monſieur de ſaint Alvar ?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui repliquoit.

Action d'un homme qui fait des excuſes.

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là ?

LOLIVE.

Pour celles-là, elles ſont équivoques.

CATAU.

Point, je les trouve auſſi claires que les autres.

LOLIVE.

Expliquez-les donc pour voir.

CATAU.

Eh explique-les toi-même, puiſque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut ſignifier qu'il lui faiſoit des excuſes d'avoir été obligé de changer de ſentiment. Voyez. J'en ſuis bien fâché, je n'ai pû faire autrement, Monſieur Grichard l'a voulu. Ou bien, cela pourroit encore ſignifier que l'abſence de Mondor a été cauſe qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi, tu trouves tout cela dans ces geſtes !

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une ſyllabe.

CATAU.

CATAU.

C'eſt un fou, vous dis-je, cela ne peut être; Clarice eſt fille unique de Monſieur de ſaint Alvar qui eſt un riche Gentilhomme, ami de votre pere: Mondor eſt un homme de qualité, dont le bien & le mérite répondent à la naiſſance. Vos mariages ſont arrêtés depuis hier, la parole eſt donnée, les contrats ſont dreſſés, il n'y a qu'à ſigner. Il ne ſçait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant tu n'as rien oüi.

LOLIVE.

Non : mais j'ai vû, & les actions des hommes ſont moins trompeuſes que leurs paroles.

TERIGNAN.

Je tremble qu'il ne diſe vrai.

CATAU.

Vous vous arrêtez à des viſions ; & moi je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Et ce ſont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté Monſieur Grichard. Tu ſçais qu'il a une parfaite averſion pour tout ce qui s'appelle feſtin, bal, aſſemblee, divertiſſement, & enfin pour tout ce qui peut inſpirer la joye.

HORTENSE.

Quoi qu'il en ſoit, va faire exactement ce que mon pere t'a commandé quand il eſt ſorti, afin qu'à

ſon retour il ne trouve ici aucun ſujet de ſe mettre en colere.

CATAU.

Adieu truchement de malheur, va faire des commentaires ſur les grimaces de notre ſinge.

SCENE IV.

TERIGNAN, HORTENSE, CATAU,

TERIGNAN.

CE que Lolive vient de noûs dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre pere que vous êtes amoureux de Clarice ?

TERIGNAN.

Moi ? non aſſurement : il me ſoupçonne au contraire d'aimer Nerine, la fille d'un Medecin, qui n'eſt pas trop de ſes amis; & pour le laiſſer dans ſon erreur, lorſqu'il me propoſa hier la belle Clarice, je feignis de n'y conſentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien.

HORTENSE.

Il ignore auſſi mes ſentimens pour Mondor, & croit même que je ne l'ai jamais vû non plus que lui, à cauſe qu'il eſt preſque toûjours à l'armée.

CATAU.

Tant mieux, gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaisent : les esprits à rebours comme le sien ne veulent jamais ce qu'on veut, & veulent toûjours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe, & même rudement ; vois qui c'est.

CATAU.

Ce sera sans doute votre pere. Non, Dieu merci, c'est Monsieur Ariste.

SCENE V.

ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HE bien, mon oncle, comment vont nos affaires ?

ARISTE.

Fort mal.

TERIGNAN.

Ah Ciel !

HORTENSE.

Quoi, mon oncle ?

ARISTE.

Votre pere me suit, retirez-vous, laissez-moi lui parler ; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TERIGNAN.

Seroit-il possible ?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, & m'attendez dans votre appartement, j'irai vous rendre compte de tout: & vîte, il vient.

CATAU.

Et tôt, retirons-nous; voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, & quelque choſe de pis. Sauve qui peut.

SCENE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD.

BOureau, me feras-tu toûjours frapper deux heures à la porte?

LOLIVE.

Monſieur, je travaillois au jardin; au premier coup de marteau j'ai couru ſi vîte, que je ſuis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fuſſe rompu le cou, double chien; que ne laiſſes-tu la porte ouverte?

LOLIVE.

Eh Monſieur, vous me grondâtes hier à cauſe qu'elle l'étoit: quand elle eſt ouverte, vous vous fâchez; quand elle eſt fermée, vous vous fâchez auſſi: je ne ſçai plus comment faire.

M GRICHARD.

Comment faire !

ARISTE.

Mon frere, voulez-vous bien...

M. GRICHARD.

Oh donnez-vous patience. Comment faire, coquin !

ARISTE.

Eh mon frere, laiſſez là ce valet, & ſouffrez que je vous parle de.....

M. GRICHARD.

Monſieur mon frere, quand vous grondez vos valets, on vous les laiſſe gronder en repos.

ARISTE.

Il faut lui laiſſer paſſer ſa fougue.

M. GRICHARD.

Comment faire, infâme !

LOLIVE.

Oh çà, Monſieur, quand vous ſerez ſorti, voulez-vous que je laiſſe la porte ouverte ?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, Monſieur.....

M. GRICHARD.

Encore ? tu raiſonneras, yvrogne ?

ARISTE.

Il me ſemble après tout, mon frere, qu'il ne raiſonne pas mal : & l'on doit être bien-aiſe d'avoir un valet raiſonnable.

M. GRICHARD.

Et il me ſemble à moi, Monſieur mon frere, que vous raiſonnez fort mal. Ouï, l'on doit être bien-aiſe d'avoir un valet raiſonnable, mais non pas un valet raiſonneur.

LOLIVE.

Morbleu j'enrage d'avoir raiſon.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

LOLIVE.

Monſieur, je me ferois hacher ; il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée : choiſiſſez ; comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux... je la ... Mais voyez ce maraut-là, eſt-ce à un valet à me venir faire des queſtions ? Si je te prens, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez je penſe, Monſieur le Juriſconſulte ?

ARISTE.

Moi ? point. Je ſçai que les valets ne font jamais les choſes comme on leur dit.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh je croyois. Sçachez, Monſieur le rieur, que je croyois n'eſt pas le langage d'un homme bien ſenſé.

ARISTE.

Et laiſſons cela, mon frere, & permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je ſerois bien-aiſe....

M. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je ſuis ſervi par ce pendart-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche ſans ſujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'eſcalier?

LOLIVE.

Ouï, Monſieur, depuis le haut juſqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule?

LOLIVE.

Ah Monſieur, demandez-le aux voiſins qui m'ont vû paſſer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE.

Ouï, Monſieur, Guillaume y étoit preſent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur, & j'ai rapporté les vuides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres les as-tu portées à la poste ? Hem...

LOLIVE.

Peste, Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin....

LOLIVE.

Ce matin ? ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille piéces ?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore.....

LOLIVE.

Elles sont logées, Monsieur. Vraiment depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charetée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, & j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD.

Oh il faut que je chasse ce coquin-là : jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci ; il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

LOLIVE.

Que diable a-t-il mangé ?

ARISTE *le plaignant.*

Retire-toi.

SCENE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

EN vérité, mon frere, vous êtes d'une étrange humeur ; à ce que je vois, vous ne prenez pas des domeſtiques pour en être ſervi ; vous les prenez ſeulement pour avoir le plaiſir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah vous voilà d'humeur à jaſer.

ARISTE.

Quoi vous voulez chaſſer ce valet à cauſe qu'en faiſant tout ce que vous lui commandez, & au-delà, il ne vous donne pas ſujet de le gronder ; ou pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

M. GRICHARD.

Courage, Monſieur l'Avocat, controllez bien mes actions.

ARISTE.

Eh mon frere, je n'étois pas venu ici pour cela : mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les ſujets du monde d'être content, vous êtes toûjours en colere.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainſi.

ARISTE.

Eh je le vois bien. Tout vous rit, vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne ſçauroient mieux aller. Cependant on ne voit jamais ſur votre viſage cette tranquillité d'un pere de famille qui répand la joie dans toute ſa maiſon : vous vous tourmentez ſans ceſſe, & vous tourmentez par conſéquent tous ceux qui ſont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah ceci n'eſt pas mauvais. Eſt-ce que je ne ſuis pas homme d'honneur ?

ARISTE.

Perſonne ne le conteſte.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs ?

ARISTE.

Non ſans doute.

M. GRICHARD.

Je ne ſuis, je penſe, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous; &. . . .

ARISTE.

Il eſt vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joüés juſqu'à préſent ſur le Théatre, & qui frappent les yeux de tout le monde : mais vous en avez un qui empoiſonne toute la douceur de la vie, & qui peut-être eſt plus incommode dans la ſociété que tous les autres. Car enfin on peut au moins

vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare, & un menteur : mais on n'a jamais un ſeul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toûjours fâchés, qu'un rien met en colere, & qui ſe font un triſte plaiſir de gronder & de criailler ſans ceſſe.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bien-tôt achevé de moraliſer ? je commence à m'échauffer beaucoup

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere, laiſſons ces conteſtations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit, on dit : de quoi ſe mêle-t-on? Je voudrois bien ſçavoir qui ſont ces gens-là?

ARISTE.

Ce ſont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire moi. Le monde n'eſt rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui dans le fond ne ſe ſoucient non plus de nous, que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc ſe taire.

ARISTE.

Mais pour votre bien on auroit des choſes à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le deſſein de marier avantageuſement vos enfans.

M. GRICHARD.

Cela ſe pourroit.

ARISTE.

Ils conſentoient l'un & l'autre à votre volonté.

M GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire.

ARISTE.

Tout le monde loüoit votre choix.

M. GRICHARD.

C'eſt de quoi je ne me ſouciois gueres.

ARISTE.

Aujourd'hui, ſans que l'on ſçache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de deſſein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à Monſieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frere de Monſieur de ſaint Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe?

ARISTE.

Et vous voulez épouſer cette même Clarice que vous avez promiſe à votre fils.

M. GRICHARD.

Bon, promiſe, qu'il compte là-deſſus.

ARISTE.

En conſcience, mon frere, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite ?

M. GRICHARD.

Ma conduite ! Eh croyez-vous en conſcience, Monſieur mon frere, que je m'en mette fort en peine ?

ARISTE.

Cependant.....

M. GRICHARD.

Oh cependant, cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît, & je ſuis le maître de moi & de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frere, il y a bien des choſes que la bienſéance ne permet pas de faire; car ſi....

M. GRICHARD.

Oh ſi, car, mais... je n'ai que faire de vos conſeils, je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous voulez pourtant y faire un peu de réflexion.

M. GRICHARD.

Encore ? Vous ne ſeriez donc pas d'avis que j'épouſaſſe Clarice ?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai qu'elle convient mieux à Terignan,

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos non plus que je donne Hortenſe à Monſieur Fadel ?

ARISTE.

C'eſt un imbecille, j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuſe.

M. GRICHARD.

Très-malheureuſe ! En effet, comme vous dites. Ainſi vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir a mon premier deſſein ?

ARISTE.

Très aſſurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire ?

ARISTE.

J'ai crû y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'eſt donc là votre avis ?

ARISTE.

Ouï, mon frere.

M. GRICHARD.

Tant mieux, j'aurai le plaiſir de rompre deux mariages, & d'en faire deux autres contre votre ſentiment.

ARISTE.

Mais vous ne ſongez pas. . . .

M. GRICHARD.

Et je vais tout à l'heure chez M. Rigaut mon Notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoy vous allez....

M. GRICHARD.

Serviteur.

SCENE VIII.

BRILLON, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

MOnsieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon pere, mon pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême sans faute; tenez, voyez.

M. GRICHARD, *lui jettant son livre au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon pere, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lû en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD.

Eh ! voilà le plus preſſant petit drôle qui ſoit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plûtôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous lire le François, & puis je vous lirai le Latin. Les hommes... Au moins ce n'eſt pas du Latin obſcur, comme le thême d'hier; vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD.

Le pendart !

BRILLON.

Les hommes qui ne rient jamais, & qui grondent toûjours, ſont ſemblables à ces bêtes féroces qui....

M. GRICHARD, *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, va dire à ton ſot de Précepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

CATAU.

Le pauvre enfant !

ARISTE, *bas.*

Belle éducation !

BRILLON, *pleurant.*

Ouï, ouï, vous me frappez quand je fais bien, & moi

moi, je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peſte ſoit des livres & du Latin.

M. GRICHARD.

Attens, petit enragé, attens.

BRILLON.

Ouï, ouï, attens : qu'on m'y rattrape. Tenez, voilà pour votre ſoufflet.

Il déchire ſon livre.

M. GRICHARD.

Le foüet, maraut, le foüet.

BRILLON.

Ouïdà, le foüet : j'en vais faire autant tout à l'heure de ma Grammaire & de mon Deſpautére.

M. GRICHARD.

Tu la payeras. Ce petit maraut abuſe tous les jours de la tendreſſe que j'ai pour lui.

CATAU.

Voilà déjà un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmotes-tu là ?

CATAU.

Je dis, Monſieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires, impertinente ?

ARISTE.

Mon frere a raiſon.

M. GRICHARD.

Et moi je veux avoir tort.

ARISTE

Comme il vous plaira. Oh çà, mon frere, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez M. Rigaut mon Notaire? Serviteur. Mais que me veut encore cet animal?

SCENE IX.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

MAMURRA.

MOnsieur...

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Vous prenez très-mal votre tems, Monſieur Mamurra; allez-vous-en donner le foüet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evaſit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'eſt ſauvé?

MAMURRA.

Oui, Monſieur, *effugit.*

M. GRICHARD.

Ces animaux-là ne ſçauroient s'empêcher de

cracher du Latin. Parle François, ou tais-toi, pédant fieffé.

MAMURRA.

Puiſque telle eſt votre volonté, *ſit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore ? Hé de par tous les diables, parle François ſi tu veux, ou ſi tu peux, excrément de Collége,

MAMURRA.

Soit. Nous liſons dans Arriaga.

M. GRICHARD.

Eh bien, bourreau, dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon ?

MAMURRA.

Oh çà, Monſieur, puiſque vous voulez qu'on vous parle François, je vous dirai que vous avez donné un ſoufflet à mon diſciple fort mal à propos. Il a *lacéré*, *incendié* tous ſes livres, & s'eſt ſauvé. La correction eſt néceſſaire, *concedo* : mais il n'eſt rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un ſans ſujet ; on révolte l'eſprit, au lieu de le redreſſer, & la ſévérité paternelle & magiſtrale, dit *Arriaga.*

M. GRICHARD.

Toûjours *Arriaga*, tête incurable ! ſors d'ici tout à l'heure, & ton maudit *Arriaga*, & n'y remets le Pied de ta vie ſi tu ne me ramenes Brillon.

MAMURRA.

Monſieur.

M. GRICHARD.

Hors d'ici, te dis-je, & va le chercher tout à l'heure.

SCENE X.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE.

VOus ne voulez donc rien écouter?

M. GRICHARD.

Serviteur. Hé Lolive, qu'on ſelle ma mule, je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

SCENE XI.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

QUel homme!

CATAU.

A qui le dites-vous?

ARISTE.

Si tu ſçavois quel deſſein bizarre il a formé.

CATAU.

J'en ſçai plus que vous. Roſine, la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. De-

vineriez-vous pourquoi depuis hier votre frere s'eſt mis en tête d'épouſer Clarice ?

ARISTE.

Peut-être la beauté ?

CATAU.

Tarare la beauté ; c'eſt bien la beauté vraiment qui prend un homme comme lui.

ARISTE.

Qu'eſt-ce donc ?

CATAU.

Vous ſçavez, Monſieur, que nous avions tous conſeillé à Clarice d'affecter de paroître ſévére & rude aux domeſtiques en préſence de M. Grichard, afin de gagner ſes bonnes graces, & de l'obliger à conſentir au mariage de Terignan avec elle?

ARISTE.

Je le ſçai.

CATAU.

Hé bien, hier au ſoir votre frere étoit dans la chambre de M. de ſaint Alvar ; Clarice étoit dans la ſienne, qui y répond ; Roſine vint à faire quelque bagatelle, Clarice prit de-là occaſion de gronder. M. Grichard entendant quereller cette fille, quitta bruſquement M. de ſaint Alvar, & alla ſe mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut, ſa maîtreſſe fit ſemblant de la chaſſer ; & depuis ce moment notre Grondeur a conçû pour elle une eſtime qui n'eſt pas imaginable, & qui va juſques à la vouloir épouſer.

ARISTE.

Eſt-il poſſible ?

CATAU.

D'abord il le propoſa à Monſieur de ſaint Alvar. Comme il eſt facile, il y conſentit, à condition que M. Grichard donneroit Hortenſe à M. Fadel ſon beau-frere, qui eſt un homme qui lui eſt à charge.

ARISTE.

Clarice le ſçait-elle ?

CATAU.

Elle en eſt au déſeſpoir. Je viens de lui parler ; elle a déjà fait des plaintes à ſon pére, qui commence à ſe repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce ſoit, il faut rompre ce deſſein.

CATAU.

Nous avons déjà concerté avec Clarice & Roſine ce qu'il y a à faire pour cela, & la fuite de Brillon me fait ſonger à un ſtratagême, dont il faut que je me ſerve.

ARISTE.

Que prétens-tu faire ?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loiſir.

ARISTE.

Allons donc avertir Terignan & Hortenſe, & prenons enſemble des meſures pour agir de concert.

CATAU.

Allons, notre Grondeur fera bien fin s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE.

LA maudite bête qu'une mule quinteuse ! le vilain homme qu'une Medecin hargneux ! qu'un pauvre garçon est à plaindre d'avoir à servir ces deux animaux-là ! & que le Ciel les a bien faits l'un pour l'autre ! Ouf, me voilà tout hors d'halaine : mais, Dieu merci, c'est pour la derniére fois.

SCENE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

AH te voilà ! je te cherchois. D'où viens-tu ?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de Medecin sur sa chagrine de mule ; ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un & l'autre le diable à quatre : pour récompense ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé !

LOLIVE.

Ouï, le Medecin portoit la parole. Ce n'est pas un grand malheur.

CATAU

CATAU.

J'en ſuis perſuadée : mais avant que le jour ſe paſſe, je te donnerai, ſi tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne ſoit pas d'une belle ame, me voila prêt à tout, & tu peux diſpoſer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-deſſus. Mais avant toutes choſes, va te mettre en ſentinelle au coin de la ruë; & quand tu verras venir de loin nôtre Grondeur, viens vîte m'avertir. Voici ma maîtreſſe.

SCENE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

MOn oncle & mon frere ſont allés avertir Clarice de ſe rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, ſi votre pere vous propoſe de vous marier avec Monſieur Fadel, faites ſemblant d'être ſoûmiſe à ſa volonté, & ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais ſi une fois j'ai dit oui?

CATAU,

Et bien vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau.

CATAU.

Laiſſez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais ſi ce que tu entreprens ne reüſſit point ?

CATAU.

Oh faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon Dieu, que tu es prompte ! Je crains de me voir mariée au plus imbecille & au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne ſeriez pas la ſeule. Je connois de belles perſonnes comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes : mais auſſi en revanche, je connois de beaux & grands jeunes hommes qui ont pour épouſes de petites guenuches de femmes. Cela eſt aſſez bien compenſé dans le monde, & l'avarice fait tous les jours ces aſſortimens bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres eſt une foible conſolation.

CATAU.

Oh çà, puiſque vous voulez tant raiſonner, que pretendriez-vous faire, ſi, malgré ce que j'entreprens, votre pere s'opiniâtroit à vous donner à Monſieur Fadel ?

HORTENSE.

Je ne ſçai... mourir.

CATAU.

Mourir !

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir ?

HORTENSE.

Obeïr.

CATAU.

Obeïr !

HORTENSE.

Oui, Catau, obeïr. Une fille qui a de la vertu n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas moi tout-à-fait de cet avis-là. Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser contre la volonté de ses parens un homme qui lui plaît : mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon pere n'est pas fait comme les autres ; & si j'ai une fois consenti, te dis-je...

CATAU.

Bon, consenti. Allez, Mademoiselle, en fait de mariage une fille a son dit & son dédit : mais nous n'en viendrons pas là ; laissez seulement agir Clarice, & faites ce que je vous dis.

SCENE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

GArre, garre, Monsieur Grichard, garre, garre.

CATAU.

Est-il entré ?

LOLIVE.

Non, Guillaume a ramené sa monture.

HORTENSE.

Et mon pere ?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident ?

LOLIVE.

Il passoit avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplû, s'est mis tout d'un coup à japper ; la mule a eu peur, elle a fait un demi tour à droite, & Monsieur Grichard un demi tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé ?

LOLIVE.

Non ; il gronde à cette heure le barbet, vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre, j'appréhende sa mauvaise humeur.

CATAU.

Il a été bien-tôt de retour ?

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé querir un autre Medecin.

LOLIVE.

Non : mais le malade s'est impatienté ; & voyant que Monsieur Grichard tardoit trop à venir, il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort ?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours. Mais je l'entens ; retire-toi, qu'il ne te voye point. Va dire à Clarice de venir promptement, elle te dira ce que tu as à faire de ton côté. Ecoute.

Elle lui parle à l'oreille.

LOLIVE.

C'est assez.

SCENE V.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

OH parbleu, canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais auſſi, voyez ce maraut de voiſin; on lui a dit mille fois, ce coquin! cet inſolent! Mort de ma vie, Monſieur, laiſſez-moi faire, je lui laverai la tête.

M. GRICHARD.

Cette fille a quelque choſe de bon. Brillon n'eſt-il point revenu?

CATAU.

Non, Monſieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin; & ſon animal de Précepteur?

CATAU.

Il l'eſt allé chercher, & ne reviendra pas ſans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien.

SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre. Il faut que je fasse un peu causer ce jeune homme, pour voir s'il est aussi nigaud qu'on dit. *Monsieur Fadel paroît.* Approchez, mon gendre prétendu.... Hé approchez, vous dis-je.

CATAU.

Hé mettez-vous encore plus près; vous devez sçavoir que Monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh çà, on me veut faire croire que je marie ma fille à un sot.

M. FADEL.

Oüais.

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puisque je vous la donne.

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une groſſe dot.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Je l'avois promiſe à un certain Mondor qui eſt abſent.

M. FADEL.

Voyez.

M. GRICHARD.

Mais je vous préfére à lui.

M. FADEL.

Ouï!

M. GRICHARD.

Il ſera attrapé, quand il viendra.

M. FADEL.

Ah, ah!

M. GRICHARD.

Pour moi j'épouſe votre parente Clarice.

M. FADEL.

Ouï da!

M. GRICHARD.

Oüais, oh oh, ah, ouï, voyez, ouï da! N'avez-vous que cela à me dire?

CATAU.

Il vous répond fort juſte.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Ouï, mais ſon ſtile eſt bien laconique.

M. FADEL.

La, la.

CATAU.

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur eſt encore plus incommode.

CATAU.

J'en ſçai, Monſieur, plus de quatre qui ſans oh oh, ouï, & ah ah, n'auroient ſouvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mene à Hortenſe, peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU.

Allez voir votre Maîtreſſe, Monſieur Oh, oh! A quel imbecille veut-on donner une fille comme elle? je l'empêcherai bien.

SCENE VII.

TERIGNAN, ARISTE, LOLIVE CATAU.

ARISTE.

OU eſt mon frere?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortenſe avec

Monſieur Fadel : ils n'auront pas longue converſation enſemble.

LOLIVE.

Puis-je entrer ?

CATAU.

Ouï, mais depêche toi.

LOLIVE.

Clarice ſera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

Dans cette Scene Lolive regarde toûjours ſi Monſieur Grichard ne vient point.

LOLIVE *à Catau.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Hé bien ?

LOLIVE.

Je l'ai mené chez Monſieur.....

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en ſortira pas ſans ton ordre.

CATAU.

C'eſt aſſez. Clarice t'a inſtruit de ce que tu as à faire ?

LOLIVE.

Ouï.

CATAU.

Va te préparer à joüer ton rolle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que M. Grichard connoiſſe trop ton viſage ?

LOLIVE.

Lui ! depuis deux jours que je le ſers, il ne m'a jamais regardé en face ; il ne connoît perſonne.

CATAU.

Va vîte qu'il ne te rencontre ici.

SCENE VIII.

HORTENSE, TERIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE.

AH je reſpire ! Monſieur Fadel eſt ſorti, & mon pere eſt entré dans ſon cabinet, fort triſte de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enſeignes.

TERIGNAN.

Comment ?

SCENE IX.

HORTENSE, TERIGNAN, ARISTE, CATAU, M. GRICHARD
dans le fond du Théatre.

CATAU.

VOus le ſçaurez quand il ſera temps.

HORTENSE *appercevant M. Grichard.*

Ah voilà mon pere, il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire.

CATAU.

Lui! & ne ſçavez-vous pas que lorſque ſa gronderie ſe change en ce noir chagrin où le voilà plongé, il ne voit ni n'entend perſonne? Je gagerois qu'il ne s'eſt pas ſeulement apperçû que nous ſoyons ici.

ARISTE.

Il faudroit le preparer à la viſite de Clarice. Abordez-le, mon neveu.

Chacun, à meſure qu'il parle, s'éloigne de Monſieur Grichard, qui eſt au fond du Théatre,

TERIGNAN.

Je n'oſerois.

ARISTE.

Vous, Hortenſe.

HORTENSE.

Je tremble.

ARISTE.

Toi donc, Catau.

CATAU.

La peſte.

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette ſombre mélancolie?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé perſonne.

M. GRICHARD, *ſe promenant en colére.*

C'eſt une choſe étrange! je ne trouve perſonne avec qui je puiſſe m'entretenir un ſeul moment, ſans être obligé de me mettre en colere. Je ſuis bon pere, mes enfans me deſeſpérent; bon maître, mes domeſtiques ne ſongent qu'à me chagriner; bon voiſin, leurs chiens ſe déchaînent contre moi: juſqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager.

ARISTE.

Il faut que je l'aborde. Mon frere, je ſuis votre ſerviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triſte?

M. GRICHARD.

Je ne ſçai.

HORTENSE.

Mais qu'avez-vous, mon pere?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, Monſieur?

M. GRICHARD.

Non.

TERIGNAN.

Ne peut-on ſçavoir.....

M. GRICHARD.

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, Monſieur....

M. GRICHARD.

Qu'on me laiſſe.

CATAU.

Voici qui vous réjoüira, Monſieur, je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice! qu'on ſe retire, & vîte. *A Hortenſe.* Allons, vous auſſi, vous m'échauffez la bile avec vos airs poſés.

SCENE X.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

POur vous, ſi vous prétendez me venir donner les ſots conſeils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous ſi l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frere, puiſque vous voulez abſolument vous marier, & que Clarice vous plaît, à la bonne heure.

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne ſongent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai beſoin d'une perſonne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous ſatisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas ſuffire moi ſeul à tenir en crainte une famille, & à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai moi ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le Marchand, le Boucher, le Cordonnier, l'Epicier; & malheur à qui nous fera quelque fraſque. Mais la voici, vous allez voir.

SCENE XI.

CLARICE, Mr. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE.

VOus me voyez, Monsieur, dans un si grand excès de joie, que je ne puis vous l'exprimer.

M. GRICHARD.

Comment donc, d'où vous vient cette joie si déreglée?

CLARICE.

Mon pere vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de nôces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour...

CLARICE.

Comment, Monsieur, quels apprêts? les habits, le festin, les violons, les haut-bois, les mascarades, les

les concerts, & le bal sur tout, que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable !

CLARICE.

Vous voyez cet habit, c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi !

CLARICE.

Ouï : mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi !

CLARICE.

Ouï, Monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes ? Il semble que vous portiez le deüil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD.

Elle est folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre, & prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un Medecin !

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble, il faut se mettre du bel air. Serez-vous le

premier Medecin qui porterez un habit cavalier ?

M. GRICHARD.

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le feſtin, nous avons deux tables de trente couverts : je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la ſale je veux qu'on place les violons & les haut-bois.

M. GRICHARD.

Mais ſongez-vous....

CLARICE.

J'ai préparé une maſcarade charmante.

M. GRICHARD.

A la fin....

CLARICE.

Quand nous aurons danſé une bonne heure, nous ſortirons tous deux du bal ſans rien dire, & nous nous déguiſerons, moi en Venus, & vous en Adonis.

M. GRICHARD.

Je perds patience.

CLARICE.

Que nous allons danſer ! c'eſt ma folie que la danſe. Au moins j'ai déjà retenu quatre laquais, qui joüent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais !

CLARICE.

Ouï, Monſieur, deux pour vous, & deux pour moi. Quand nous ſerons mariés, je veux que vous

ayez le bal chez-nous tous les jours de la vie, & que notre maiſon ſoit le rendez-vous de toutes les perſonnes qui aimeront un peu le plaiſir.

SCENE XII.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE.

MAdame, tous vos habits de maſque ſont au logis, venez les voir au plus vîte, ils ſont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD.

N'eſt-ce pas là cette gueuſe que vous chaſſâtes hier.

CLARICE.

Ouï, Monſieur.

M GRICHARD.

Et vous l'avez repriſe?

CLARICE.

Je ne puis m'en paſſer, elle eſt de la meilleure humeur du monde, elle chante ou danſe toûjours.

ARISTE.

Hé, Madame, qu'on eſt mal ſervi des perſonnes de ce caractére.

CLARICE.

Je le crois: mais j'aime mieux être plus mal ſervie, & avoir des domeſtiques toûjours gais. Je tiens

que les gens qui ſont auprès de nous nous communiquent, malgré que nous en ayons, leur joye ou leur triſteſſe, & je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD.

Ah ! quelqu'un l'a enſorcelée depuis hier.

ROSINE.

Venez donc, Madame, on vous attend avec impatience.

CLARICE.

Adieu, Monſieur : je meurs d'envie de voir vos habits & les miens, & j'ai laiſſé au logis Monſieur Canary, qui m'attend.

SCENE XIII.

ROSINE, M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

QUi eſt ce Monſieur Canary ?

ROSINE.

Son Maître à chanter. Ma foi, Monſieur, vous allez avoir la perle des femmes. La plûpart aiment à gronder les domeſtiques, & à chagriner leurs maris : pour celle-là, oh, je vous répons qu'il fera bon avec elle : que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien ; c'eſt la meilleure des femmes. Tenez, Monſieur, depuis cinq ans que je la ſers, je ne l'ai vûë qu'hier en colere.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, ſon pere ſeroit-il pas cauſe ?

ROSINE.

Monſieur, je vous demande pardon, il faut que j'eſſaye auſſi mon habit de maſque.

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE.

Ils demeurent quelque temps à ſe regarder.

ARISTE.

MOn frere, hé bien ?

M. GRICHARD *à part.*

Je tombe des nuës.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant ?

M. GRICHARD *à part.*

Il y a ici quelque myſtére.

ARISTE *bas.*

Se douteroit-il qu'on le jouë ?

M. GRICHARD.

Je ſoupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joye qu'elle a de ſe marier....

M. GRICHARD.

Sçavez-vous bien, Monſieur mon frere, que vous avez le don de raiſonner toûjours de travers ?

ARISTE.

Moi ?

M. GRICHARD.

Ouï, vous. C'eſt M. de ſaint Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces Gentilshommeaux de Province aiment les fêtes, & il me ſouvient d'avoir ouï dire à ce vieux roquentin, qu'il vouloit danſer aux nôces de ſa fille.

ARISTE.

Quoi ? vous croyez ....

M. GRICHARD.

Et je vais de ce pas laver la tête comme il faut à ce vieux fou.

SCENE XV.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

OU va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le pere de Clarice. Il s'eſt allé mettre dans l'eſprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laiſſez-le aller, Monſieur de ſaint Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc; il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire joüer : je vous l'ai dit. Notre Grondeur ſera bien-tôt de retour, il ne trouvera perſonne où il eſt allé : il n'a que la ruë à traverſer. Cachez-vous dans le coin de cette chambre, écoutez ce qui ſe paſſera ici; & quand vous jugerez que la choſe aura été pouſſée aſſez loin, venez à ſon ſecours.

ARISTE.

Mais ne diſois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût perſonne au logis?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortenſe & Terignan, & votre frere a chaſſé aujourd'hui tous ſes domeſtiques. Mais le voici déjà, allez vîte vous cacher.

SCENE XVI.

M. GRICHARD, CATAU, JASMIN.

CATAU.

EH bien, Monſieur, vous venez de chez Monſieur de ſaint Alvar?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce ſoir;

M. GRICHARD.

Je ſçai qu'on a promis douze piſtoles aux violons; porte-leur-en ving-quatre, & qu'ils n'aillent point ce ſoir.

CATAU.

Eh, Monſieur, cela ſera inutile; ſi Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, & cent s'il les faut. Je connois les femmes du monde; elles n'épargnent rien pour ſe ſatisfaire; & la facilité avec laquelle la plûpart jettent l'argent, fait ſoupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je ſçai, coquine, que ce n'eſt point Clarice...

JASMIN.

Monſieur, un Monſieur vous demande.

CATAU *bas.*

Bon, voici mon homme.

M. GRICHARD.

Qui eſt-ce?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle Monſieur Ri..... Ri.... Attendez, Monſieur, je vais encore lui demander.

M. GRICHARD *le prenant par les oreilles.*

Viens-çà, frippon.

JASMIN.

Ahi, ahi, ahi.

CATAU.

Eh! Monſieur, vous lui avez arraché les cheveux,

veux, vous êtes cauſe qu'il a pris la perruque; vous lui arracherez les oreilles, & on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD.

Je te l'apprendrai.... C'eſt ſans doute Monſieur Rigaut mon Notaire; je ſçai ce que c'eſt, fais-le entrer. Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent? peſte ſoit des importuns.

SCENE XVII.

LOLIVE *en Maître à danſer*, M. GRICHARD, CATAU, LE PREVOT.

M. GRICHARD.

OUais, ce n'eſt point là mon homme. Qui êtes vous avec vos révérences?

LOLIVE, *faiſant de grandes révérences.*

Monſieur, on m'appelle Rigaudon, à vous rendre mes très-humbles ſervices.

M. GRICHARD *à Catau.*

N'ai-je point vû ce viſage quelque part?

CATAU.

Il y a mille gens qui ſe reſſemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien, Monſieur Rigaudon, que voulez-vous?

LOLIVE.

Vous donner cette lettre de la part de Mademoiselle Clarice.

M GRICHARD.

Donnez.... Je voudrois bien ſçavoir qui a appris à Clarice à plier ainſi une lettre : voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet. Voyons ce qu'elle chante.

CATAU *bas, tandis qu'il déplie la lettre.*

Jamais peut-être amant ne s'eſt plaint de pareille choſe.

M. GRICHARD *lit.*

Tout le monde dit que je me marie avec le plus bourru de tous les hommes : je veux déſabuſer les gens, & pour cet effet il faut que ce ſoir vous & moi nous commencions le bal. Elle eſt folle.

LOLIVE.

Continuez, Monſieur, je vous prie.

M. GRICHARD *lit.*

Vous m'avez dit que vous ne ſçavez pas danſer : mais je vous envoye le premier homme du monde...

LOLIVE *à M. Grichard, qui le regarde depuis les pieds juſqu'à la tête.*

Ah ! Monſieur.

M. GRICHARD *lit.*

Qui vous en montrera en moins d'une heure autant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. Que j'apprenne à danſer !

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD *lit encore.*

Et ſi vous m'aimez, vous apprendrez de lui la bourrée. CLARICE.

En colere.

La bourrée! moi la bourrée! Monſieur le premier homme du monde, ſçavez-vous bien que vous riſquez beaucoup ici?

LOLIVE.

Allons, Monſieur, dans un quart-d'heure vous la danſerez à miracle.

M. GRICHARD *redoublant ſa colere.*

Monſieur Rigaudon, je vous ferai jetter par les fenêtres, ſi j'appelle mes domeſtiques.

CATAU *bas à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chaſſer.

LOLIVE *faiſant ſigne à ſon Prevôt de joüer du violon.*

Allons, gai; ce petit prélude vous mettra en humeur. Faut-il vous tenir par la main, ou ſi vous avez quelque principe?

M. GRICHARD *portant ſa colere à l'extrêmité.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux.

LOLIVE.

Parbleu, Monſieur, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, vous danſerez tout à l'heure.

M. GRICHAD.

Je danſerai, traître?

LOLIVE.

Ouï morbleu vous danſerez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danſer, elle m'a payé pour cela, & ventrebleu vous danſerez. Empêche, toi, qu'il ne ſorte.

Il tire ſon épée, qu'il met ſous ſon bras.

M. GRICHARD.

Ah je ſuis mort! Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle!

CATAU *place M. Grichard à un coin du Théatre, & va parler à Lolive.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous-là, Monſieur, laiſſez-moi lui parler. Monſieur, faites-nous la grace d'aller dire à Monſieur de ſaint Alvar....

LOLIVE.

Ce n'eſt pas lui qui nous a fait venir ici, je veux qu'il danſe.

M. GRICHARD.

Ah le boureau! le boureau!

CATAU.

Conſidérez, s'il vous plaît, que Monſieur eſt un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danſe.

CATAU.

Un fameux Medecin.

LOLIVE.

Je veux qu'il danſe.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, & en avoir beſoin.

M. GRICHARD *tirant Catau.*

Ouï, dis-lui que quand il voudra, ſans qu'il lui en coûte rien, je le ferai ſaigner & purger tout ſon ſou.

LOLIVE.

Je n'en ai que faire, je veux qu'il danſe, ou morbleu....

M. GRICHARD *entre ſes dents.*

Le boureau!

CATAU *revenant auprès de M. Grichard.*

Monſieur, il n'y a rien à faire, cet enragé n'entend point de raiſon; il arrivera ici quelque malheur, nous ſommes ſeuls au logis.

M. GRICHARD.

Il eſt vrai.

CATAU.

Regardez un peu ce drôle-là, il a méchante phiſionomie.

M. GRICHARD *le regardant de côté en tremblant.*

Ouï, il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on?

M. GRICHARD.

Au ſecours, voiſins, au ſecours.

CATAU.

Bon, au ſecours; & ne ſçavez-vous pas que tous

vos voiſins vous verroient voler & égorger avec plaiſir ? Croyez-moi, Monſieur, deux pas de bourrée vous ſauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais ſi on le ſçait, je paſſerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuſe toutes les folies, & j'ai ouï dire à Monſieur Mamurra que lors qu'Hercule étoit amoureux, il fila pour la Reine Omphale.

M. GRICHARD.

Ouï Hercule fila, mais Hercule ne danſa pas la bourrée, & de toutes les danſes, c'eſt celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien il faut le dire, Monſieur vous en montrera une autre.

LOLIVE.

Oui-dà, Monſieur, voulez-vous les menuets ?

M. GRICHARD.

Les menuets ? ... non.

LOLIVE.

La gavote ?

M. GRICHARD.

La gavote ? ... non.

LOLIVE.

Le paſſe-pied ?

M. GRICHARD.

Le paſſe-pied ? ... non.

LOLIVE.

Et quoi donc ? tracanas, tricotez, rigaudons ? en voilà à choiſir.

M. GRICHARD.

Non, non, non, je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danſe grave & ſérieuſe?

M. GRICHARD.

Ouï, ſérieuſe, s'il en eſt, mais bien ſérieuſe.

LOLIVE.

Eh bien la courante, la bocane, la ſarabande?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh que diantre voulez-vous donc? demandez vous-même : mais hâtez-vous, ou par la mort.

M. GRICHARD.

Allons, puiſqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la.... la....

LOLIVE.

Quoi, de la... la...

M. GRICHARD.

Je ne ſçai.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, Monſieur, vous danſerez la bourée, puiſque Clarice le veut, ou tout à l'heure ventrebleu. ....

SCENE XVIII.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

OUf.

ARISTE.

Qu'eſt-ceci ?

M. GRICHARD.

C'eſt que...

ARISTE.

Que vois-je !

M. GRICHARD.

Cet inſolent vouloit....

ARISTE.

Mon frere apprendre à danſer !

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraut....

ARISTE.

A votre âge !

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit....

ARISTE.

On ſe moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

Ah voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le souffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh de par tous les diables écoutez-moi donc, jaseur éternel, piailleur infatigable, on vous dit que c'est ce coquin qui me veut faire danser par force.

ARISTE.

Par force !

M GRICHARD *avec chagrin.*

Et ouï par force.

CATAU.

Ouï, Monsieur, la bourrée.

ARISTE.

Et qui vous a fait si hardi, Monsieur, que de venir ceans ?

LOLIVE.

Monsieur, Monsieur, j'y viens de bonne part, & je m'en vais dire à Mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoye.

M. GRICHARD.

Oh je n'y puis plus tenir ; il faut que j'aille chercher ce vieux fou de Monsieur de saint Alvar, chanter poüille à Clarice, à son pere, & à tous ceux que je trouverai chez lui.

SCENE XIX.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

LE voilà parti. Que dites-vous de Lolive ?

ARISTE.

C'eſt un fort joli garçon. Oh pour le coup je crois mon frere deſabuſé de Clarice.

CATAU.

Ce n'eſt pas tout, il faut le ramener à ſon premier deſſein, & c'eſt à quoi nous devons aller travailler ſans perdre un inſtant.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

QUe viens-tu chercher ici ? pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage ? Si Monſieur Grichard revenoit....

LOLIVE.

Il lui reſte encore Clarice & Fadet à quereller.

CATAU.

Il peut te ſurprendre, & te reconnoître.

LOLIVE.

Bon reconnoître ; tu ne ſçaurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de piroüetter, & porter un habit doré, j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne ſe connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire ?

LOLIVE.

Bien des choſes ſur ce que tu veux que je faſſe.

CATAU.

Dis-les donc vîte.

LOLIVE.

Puiſque Mondor eſt arrivé, qu'il ſe ſerve de ſes gens....

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet de chambre dont nous avons déjà fait l'Aumônier, que nous avons envoyé à Monſieur Grichard. Il n'y a que toi qui puiſſe achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne ſçaurois.

CATAU.

Poltron !

LOLIVE.

Conſidére tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon ſert à tes deſſeins, tu me le fais enlever ; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé ; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête Medecin, qui eſt pour en avoir la fiévre.

CATAU.

Qu'il ſe la guériſſe.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme ?

CATAU.

Te voilà bien malade ! n'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danſe ?

LOLIVE.

Il eſt vrai.

CATAU.

Ne le feras-tu pas au double de cette seconde expédition ?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet ?

LOLIVE.

Non, m'a réputation m'est chere.

CATAU.

Oh garde-la, on ne prétend pas te l'ôter : mais compte que si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, & que Monsieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne ?

CATAU.

En ce cas tu risquerois peut-être quelque bagatelle : mais de ce côté-là les coups sont incertains, & très-sûrs du côté de Mondor, aussi bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion. Ouï je vois que de toutes parts je risque le bâton ; me voilà dans un grand embarras, quel parti prendre ? Battu peut-être du côté de Monsieur Grichard, rossé à coup sûr du côté de Mondor ; criminel à ne faire pas ce que je lui ai promis, criminel à le faire, * *des bâtons aujourd'hui je n'ai plus que le choix.*

* *Vers de Brutus.*

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Hé bien il n'y a plus à héſiter; coups de bâton pour coups de bâton, il faut ſe déterminer en faveur de ceux qui ſeront accompagnés d'un lénitif de cinquante piſtoles : mais qui m'en ſera caution?

CATAU.

Qui ? Mondor, qui donneroit toutes choſes pour ne pas perdre ce qu'il aime, Terignan, Hortenſe, Clarice, Ariſte : es-tu content?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore ?

LOLIVE.

Non, te dis-je, donne-moi une caution que je puiſſe prendre au corps.

CATAU.

Et bien moi.

LOLIVE.

Toi ?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

ſeule.

Enfin voilà notre affaire en bon train, & ſi nos

amans ſont heureux, ils m'en auront toute l'obligation.

SCENE II.

M. FADEL, CATAU.

CATAU.

MAis que vois-je ? ce ſot de Fadel vient-droit-il mettre quelque obſtacle à nos deſſeins ? Il ne m'incommodera pas long-temps, ſi ſes queſtions ne ſont pas plus longues que mes réponſes.

M. FADEL.

Je cherche votre M. Grichard.

CATAU.

Vous ?

M. FADEL.

Il a paſſé chez moi.

CATAU.

Lui ?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non ?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui.

CATAU.

Oui ?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortenſe.

CATAU.

Oüais.

M. FADEL.

Et moi je viens lui dire que je ne m'en ſoucie gueres.

CATAU.

Voyez.

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui-dà ?

M. FADEL.

J'attens bien après ſa fille.

CATAU.

Bon.

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un ſot?

CATAU.

Ho, ho.

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le ſuis pas.

CATAU.

Ah, ah.

M. FADEL.

Ne manquez pas de lui dire au moins.

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

CATAU.

Ha, ha. Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci. Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor. Mais le voici lui-même. O Ciel! qu'elle imprudence! ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice? que venez-vous faire ici?

SCENE III.

MONDOR, CATAU.

MONDOR.

IL y a une heure que je n'entens plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée? Je ne vois, ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice de l'heure que je vous parle, & Hortense y sera bien-tôt. Je vais l'avertir, retournez-vous-en vîte l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu?

CATAU.

Et allez, vous dis-je.

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh hâtez-vous vous-même.

MONDOR.

Si tu ſçavois que les momens me durent !

CATAU.

Si vous ſçaviez que vous me peſez !

MONDOR.

Viens au moins bien-tôt.

CATAU.

Et commencez par vous en aller. Mort de ma vie que les gens ſont ſots quand ils ſont amoureux! Cela ſeroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre ſervice. Hors d'ici, vous dis-je. Mais peſte ſoit de vous, voici Monſieur Grichard. Il nous a vûs enſemble, nous ne pouvons l'éviter, que ferons-nous ? Attendez : par bonheur il ne vous connoît point, conſultez-le ſur la premiére choſe qui vous viendra en tête, il vous expediera bien-tôt, & vous viendrez me retrouver; en tout cas je vous envoyerai Ariſte pour vous dégager.

MONDOR.

Laiſſe-moi faire, je vais lui tenir des diſcours qui me feront bien-tôt chaſſer.

SCENE IV.

M. GRICHARD, CATAU, MONDOR.

M. GRICHARD.

QUi eſt cet homme-là ? encore un Maître à danſer ?

CATAU.

Que dites-vous là ? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable, c'eſt un homme de la premiére condition, qui ſur quelque maladie extraordinaire veut avoir de vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il ſe dépêche.

SCENE V.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

QUe demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? vous avez un viſage de ſanté.

MONDOR.

Auſſi, Monſieur, ne ſuis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, Monſieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc au plûtôt ce que vous voulez.

MONDOR.

Je ſçai, Monſieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panegyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des ſecrets . . .

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns. Hé bien aux ſecrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de temps à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai oüi dire qu'il y a des ſecrets pour ſe faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres . . .

M. GRICHARD.

Comment diable, pour qui me prenez-vous ?

MONDOR.

Pour un très-ſçavant & très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des ſecrets pour vous faire aimer ?

MONDOR.

Eh non, Monsieur, graces à Dieu, la nature n'y a pourvû que de reste.

M. GRICHARD.

Ah voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent à force d'être entêtées de moi; j'aime ailleurs à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer, apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie.

MONDOR.

Ouï, Monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez...

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement....

MONDOR.

J'entens.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre temps avec elles que vous le prenez avec moi, elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon.

SCENE VI.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

IL m'avoit bien trouvé en état d'écoûter ſes balivernes. Je ſuis au deſeſpoir de la fuite de Brillon. Hé bien m'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard ?

ARISTE.

Catau l'eſt allé chercher. Mais vous ne partirez pas demain ?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce ſera donc après avoir donné ordre à l'affaire de Monſieur de ſaint Alvar ?

M. GRICHARD.

L'ordre eſt tout donné.

ARISTE.

Comment donc ?

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frere. Hier vous vouliez donner Terignan à Clarice, & Hortenſe à Mondor; ce matin vous vouliez épouſer Clarice, & donner votre fille à Monſieur Fadel; & ce ſoir vous ne voulez faire ni l'un ni l'autre.

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables, non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois de bon compte que ous changez de ſentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente s'il me plaît ; & afin u'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je ſuis ien aiſe de m'être engagé en votre preſence de par- r demain matin, pour aller voir à la campagne e Seigneur malade qui m'a fait l'honneur de m'en- oyer ſon Aumonier.

ARISTE.

Mais au moins, avant que de partir, vous de- riez prendre quelque ajuſtement avec Monſieur de int Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puiſſans amis.

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire à vous-même qu'il ſçavoit e moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Il s'eſt mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD.

Catau épie.

Pourquoi s'y mettoit-il ?

ARISTE.

Vous ſerez condamné à de grands dommages & intérêts.

M. GRICHARD.

Oh vous ne les payerez pas pour moi.

ARISTE.

Non : mais . . .

M. GRICHARD.

Après ce que j'ai vû de Clarice, quand il m'en devroit coûter tout mon bien, & que toute la terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roüé, grillé, que d'épouſer cette créature.

SCENE VII.

CATAU, M. GRICHARD, ARISTE.

CATAU.

AH ! Monſieur.

M. GRICHARD.

Qu'eſt-ce !

CATAU

CATAU.

Brillon s'eſt enrôlé.

M GRICHARD.

Enrôlé?

CATAU.

Ouï, Monſieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre?

ARISTE.

On s'eſt moqué de toi.

CATAU.

Monſieur, j'ai parlé moi-même au Sergent & au Capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon!

ARISTE.

Quel malheur!

CATAU.

Ouï, Monſieur.

M. GRICHARD.

Mais ce Capitaine eſt un enragé, & il ſe fera caſſer, d'enrôler des garçons de quinze ans; on veut aujourd'hui de grands ſoldats.

CATAU.

C'eſt ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandre, en Piémont, ou en Allemagne: mais que pour lui, il lui étoit permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons? le traître!

CATAU.

Ouï, Monſieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener ſi loin, ſi loin, qu'avant qu'ils y ſoient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre? & où les mene-t-il?

CATAU.

Tenez, Monſieur, de peur de l'oublier, je me le ſuis fait écrire ſur cette carte, voyez.

M. GRICHARD.

A.... à Madagaſcar.... Brillon à Madagaſcar?

CATAU.

Ils diſent, Monſieur, que ce n'eſt pas loin de l'autre monde.

ARISTE.

C'eſt ſans doute, mon frere, pour cette colonie dont vous avez oüi parler. Voilà un garçon perdu.

CATAU *en pleurant*

Helas, Monſieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déjà habillé de verd, avec un bonnet à la dragonne; *En riant.* &...on lui fait apprendre à joüer du tambour. Tenez, Monſieur, cela fait rire & pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit Capitaine, que je lui aille laver la tête?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toûjours.

M. GRICHARD.

Viens, mene moi où tu l'as vû. Il faut que j'aille

trouver ce Turc, & que....

CATAU.

Gardez-vous-en bien.

M. GRICHARD.

Comment, coquine?

CATAU.

Eh bien, Monsieur, vous pouvez y aller : mais je vous avertis au moins de faire votre testament, & de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

CATAU.

C'est-à-dire, Monsieur, que ce Capitaine cherche par tout des Medecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE.

Des Medecins? gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien mal-encontreux... C'est le seul de mes enfans qui promet quelque chose.

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déjà comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, & que....

CATAU.

Monsieur, ils m'enrôleront; le Sergent me vouloit prendre moi, si je ne me fusse promptement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

M. GRICHARD.

Tubleu, voilà de terribles enrôleurs.

CATAU.

Vous moquez-vous ? Monsieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon : à son langage on l'a pris pour un Medecin (vous sçavez qu'il parle comme un fou) d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vû : mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en Latin comme un possédé : cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui soit à l'abri de l'enrôlement ?

CATAU *bas à M. Grichard.*

Eh priez Monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui lui ?

CATAU *bas.*

Eh vraiment oüi lui ; il ne risque rien, on n'a que faire d'Avocats en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en passeroit bien en celui-ci.... Allez-y donc, & à quelque prix que ce soit.

ARISTE.

Je n'épargnerai rien assûrément, & je vous ramenerai Brillon, ou j'y perdrai mon Latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand chose.

CATAU.

Monſieur, vous pourriez encore trouver ce Capitaine chez ſon oncle.

ARISTE.

Son oncle ?

CATAU.

Monſieur de ſaint Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi ce Capitaine eſt donc ce neveu dont il nous a ſi ſouvent parlé ?

CATAU.

Ouï, Monſieur, & il devoit aller prendre congé de lui, je crois qu'il y eſt à preſent.

ARISTE.

J'y cours, pour ne le pas manquer ; il n'y a qu'un pas d'ici, dans un moment je vous rends réponſe.

SCENE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

JE crains bien, Monſieur, qu'on ne veüille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, gueuſe ?

CATAU.

Ce Capitaine fait litiére d'argent : c'eſt un Marquis de vingt mille livres de rente, il a un équipage de Prince, & ſes gens m'ont dit que le Roi lui

a donné le Gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD.

Il faut que tous les diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi.

CATAU *bas.*

Pas tous encore. Que je plains ce pauvre enfant!

M. GRICHARD.

Morbleu, si ce Seigneur malade que je dois aller voir demain étoit à Paris, je ferois bien voir à ce Capitaine... Mais que cherche ici ce soldat?

SCENE IX.

LOLIVE *en soldat, avec une halebarde*, M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

AH Monsieur, c'est le Sergent de ce Capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon? non.

M. GRICHARD *bas en tremblant.*

Oh, oh! c'est ce coquin de Maître à danser.

CATAU, *après s'être approchée pour le regarder.*

Monsieur, c'est lui-même; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE.

Oüi, Monſu : depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une halebarde. Je ne ſuis plus Rigaudon, je ſuis à preſent Monſieur de la Motte, à vous ſervir.

M. GRICHARD.

La peſte te creve.

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monſu, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD.

Le diable t'emporte.

LOLIVE.

Si vous avez quelque choſe ſur le cœur, pourtant....

M. GRICHARD.

Monſieur Rigaudon, ou Monſieur de la Motte, comme il vous plaira, ſortez vîte d'ici, & laiſſez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens auſſi, Monſu, pour vous avertir de la part de mon Capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRIRCHAD.

Qu'eſt-ce à dire?

LOLIVE.

C'eſt-à-dire, Monſu, que vous ſoyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui moi?

LOLIVE.

Vous-même, Monſu.

CATAU *le copiant,*

Vous le prenez pour un autre, Monſu.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'eſt-il pas Monſu Grichard? Vous irez, Monſu d'ici à Breſt dans le caroſſe de mon Capitaine, & là vous vous embarquerez en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimatias me faites-vous là?

LOLIVE.

Galimatias, Monſu? n'avez-vous pas promis de partir demain matin, à l'homme que mon Capitaine a envoyé ici tout à l'heure.

CATAU.

Vous équivoquez, Monſu; Monſieur n'a promis de partir demain matin qu'à un Aumônier.

LOLIVE.

Juſtement, voilà l'affaire, c'eſt l'Aumônier de notre Régiment.

M. GRICHARD.

Ah je ſuis perdu.

CATAU.

Mais c'eſt pour aller voir un Seigneur malade à la campagne, que Monſieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh bien voilà ce que c'eſt auſſi. Cette campagne, c'eſt Madagaſcar, bon pays; & ce Seigneur malade, c'eſt le Viceroy de l'Iſle, brave homme.

M. GRICHARD.

Ah qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ?

LOLIVE.

Vous ſerez morbleu ſon premier Medecin, je vous en donne ma parole.

CATAU.

Quoi, Monſieur, vous irez auſſi à Madagaſcar?

M. GRICHARD.

J'enrage.

LOLIVE.

Aſſûrément Monſu ira, il en a donné ſa parole par écrit, & mon Capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD *avec fureur.*

Oh je n'en puis plus. Va-t-en dire, ſcélérat, à ton Aumônier, à ton Capitaine, à ton Viceroi, & à tous les Madagaſcariens, qu'ils ne ſe joüent pas à la colere d'un Medecin.

LOLIVE.

Monſu, Monſu, vous êtes homme d'honneur; & puiſque vous vous y êtes engagé, vous irez....

M. GRICHARD.

Ouï, traître, j'irai tout à l'heure faire aſſembler la Faculté.

LOLIVE.

Et moi le Régiment, nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéreſſe tous mes confreres.

LOLIVE.

Eh Monſu, ſi vous pouviez en emmener quelqu'un avec vous, le beau coup ! il n'en reſteroit encore que trop pour Paris.

SCENE X.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

ON ne veut point abſolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment?

CATAU.

Voilà Monſieur qui va auſſi à Madagaſcar.

ARISTE.

Mon frere?

CATAU.

Il s'y eſt engagé, on l'a ſurpris, vous y étiez preſent; cet Aumônier....

ARISTE.

Ah je vois ce que c'eſt; quelle trahiſon!

LOLIVE.

Vous moquez-vous, Monſu? il fera fortune en ce pays-là, on n'y eſt pas encore deſabuſé des Medecins.

M. GRICHARD.

Le boureau!

LOLIVE.

C'eſt le plus beau ſéjour du monde pour les gens de ſa profeſſion.

M. GRICHARD.

Le traître !

LOLIVE.

C'eſt de là que viennent toutes les drogues ſpécifiques.

M. GRICHARD.

L'infame !

LOLIVE.

Quel plaiſir pour un Medecin, de ſe voir à la ſource de la caſſe, du ſené & de la rhubarbe !

M. GRICHARD *en fureur.*

Il faut que j'étrangle ce ſcélérat.

LOLIVE *lui preſentant la halebarde.*

Alte là. Adieu, Monſu. Si vous n'êtes chez mon Capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici à cinq trente ſoldats logés à diſcrétion. Serviteur, juſqu'au revoir.

CATAU.

Je ſoupçonne, Monſieur, quelque choſe, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a ici quelque trahiſon.

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE,

ARISTE.

VOilà, mon frere, ce que vous coûte votre gronderie; le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, & a donné lieu à la piéce qu'on vous a faite; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toûjours...

M. GRICHARD.

Ah courage: il est question de chercher des expédiens pour qu'on ne nous mene, Brillon & moi, à Madagascar, & la demangeaison de moraliser vous prend.

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédiens employer où l'argent est inutile: aux maux sans reméde le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut....

M. GRICHARD.

Ah quel homme! Sçavez-vous bien, Monsieur mon frere, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam, & à Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison? Voilà-t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'audience? Vous jazâtes une heure sur les anciens Babyloniens,

& il étoit queſtion au procès d'une chevre volée. J'enrage quand je vois . . .

SCENE XII.

TERIGNAN, M. GRICHARD, ARISTE.

TERIGNAN.

MOn pere, je ſçai le tour qu'on vous a joüé ; j'ai découvert d'où cela vient, & je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagaſcar, & de r'avoir mon frere ſans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment ?

TERIGNAN.

Monſieur de ſaint Alvar eſt cauſe de tout.

ARISTE.

Monſieur de ſaint Alvar ?

TERIGNAN.

Lui-même. Par malheur il eſt proche parent de ce Capitaine . . . .

M. GRICHARD.

Je ſçai qu'il eſt ſon oncle, acheve.

TERIGNAN.

Eh bien, il s'eſt allé plaindre à ſon neveu que vous lui avez manqué de parole, & que c'eſt le plus ſenſible affront qu'on puiſſe faire à un Gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard !

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il ſçavoit le moyen de ſe venger.

TERIGNAN.

Ce Capitaine a juré qu'il vous emmeneroit vous & mon frere, ſi vous n'épouſiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouſe cette baladine ? J'aimerois autant épouſer l'Opera.

TERIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire.

ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde : il doit leur être indifférent qui de vous deux épouſe Clarice.

TERIGNAN.

Ah mon oncle, je vous entens, n'en dites pas davantage. Vous ſçavez bien que je ſuis engagé à Nerine ?

M. GRICHARD.

Nerine, pendart ? La fille d'un Medecin qui n'eſt jamais de mon avis ?

TERIGNAN.

Mon oncle, je vous ſupplie.... mon pere, je vous conjure....,

M. GRICHARD.

Tais-toi, maraut. Dûſſes-tu enrager, tu épouſeras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaires.

TERIGNAN.

Oh j'aime mieux aller auſſi à Madagaſcar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagaſcar, & tu l'épouſeras.

SCENE XIII.

CATAU, M. GRICHARD, TERIGNAN, ARISTE.

CATAU.

MOnſieur, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé?

CATAU.

Je ne veux plus ſervir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait?

CATAU.

Eſt-ce que Monſieur ne vous en a rien dit?

ARISTE.

Ma niece m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuſer un parti ſi avantageux, & qui nous mettroit tous hors d'embarras!

M. GRICHARD.

Quel parti?

CATAU.

Comment, Monsieur? ce neveu de Monsieur de de saint Alvar, ce Marquis de vingt mille livres de rente, ce Gouverneur de Madagascar, a chargé Monsieur de vous demander Hortense en mariage.

ARISTE.

Il est vrai, mon frere : mais elle a quelque secrete aversion pour lui.

CATAU.

Aversion pour un homme de vingt mille livres de rente, & qui est fait à peindre. Vous l'avez vû, Monsieur.

M. GRICHARD.

Qui moi ? & quand ?

CATAU.

Tout à l'heure. C'est cet homme de condition qui est venu vous consulter . . .

M. GRICHARD.

Qui ? ce grand flandrin ? il est encore plus sot que Fadel : mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme après tout que nous ne connoissons pas bien, & je trouve que ma niece a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre niece est une sotte.

CATAU.

Assûrément, Monsieur. Je sçai bien d'où vient son aversion, elle est affolée de son Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M.

M. GRICHARD.

La coquine ! Je vois ce que c'eſt ; ils ſont tous d'intelligence contre moi & Brillon, ils voudroient déjà nous ſçavoir bien loin. Ah parbleu je ne ſerai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, Monſieur ?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortenſe, & va dire à Monſieur de ſaint Alvar, à Clarice, & à ce Marquis, de ſe rendre ici tout à l'heure.

CATAU.

J'y cours, vous les aurez dans un moment.

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN.

M. GRICHARD *à Terignan qui fait ſemblant de vouloir fuïr.*

HO ne ſonge pas, toi, à nous échaper ; demeure là entre ton oncle & moi, que je te voye, & ſonge que ſi tu ne fais les choſes de bonne grace, je te... Oh, oh...

TERIGNAN.

Mon pere...

M. GRICHARD.

Attens-toi que je te donne à ta Nerine.

TERIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais

épouſer Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouſeras.

SCENE XV.

CATAU, LE NOTAIRE, M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE.

CATAU.

MOnſieur de ſaint Alvar conſent à tout; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah! tu as fait venir auſſi Monſieur Rigaut.

CATAU.

J'ai crû que vous en auriez beſoin.

M. GRICHARD.

Allons, Monſieur le Notaire, deux contrats; je marie Terignan avec Clarice.

LE NOTAIRE.

Monſieur ledit contrat eſt dreſſé depuis hier; il n'y aura qu'à ſigner quand les parties contractantes ſeront ici.

TERIGNAN.

Mais, mon pere, épouſez Clarice, je vous en conjure.

HORTENSE.

Ouï, mon pere, épouſez-là, je vous en ſupplie.

& ne me donnez point à ce Marquis.

M. GRICHARD.

Ah parbleu voici qui eſt drôle! Je veux marier mes enfans, & mes enfans me veulent marier moi.

LE NOTAIRE.

Monſieur en pareil cas nous avons accoûtumé de préférer la volonté des peres à celle des enfans; c'eſt nôtre ſtile.

M. GRICHARD.

Je le crois bien vraiment, ce ſtile eſt bon. Allons, Monſieur, afin que tout ſoit prêt quand les autres viendront: Je marie auſſi Hortenſe à Monſieur le Marquis de . . . de . . .

CATAU.

Attendez, Monſieur, je ſçai ſon nom & ſes qualités, je vais les lui dicter. *à M. Grichard.* Ne vous rendez pas au moins. *Dictant au Notaire.* Marquis de Tiſſac.

LE NOTAIRE.

Sac.

CATAU.

Gouverneur pour le Roi de l'Iſle de Madagaſcar.

LE NOTAIRE.

Car.

M. GRICHARD.

Entens-tu, impertinente? vois ce que tu refuſes.

HORTENSE.

Quoi, mon pere, épouſerai-je un homme qui me menera au bout du monde?

CATAU.

Allez, Mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux... Mais les contrats sont dressés, & voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCENE DERNIERE.

M. RIGAUT *dans le fond du Theatre*, CLARICE, TERIGNAN, ARISTE, *sur la droite*, M. GRICHARD *dans le milieu*, MONDOR, HORTENSE, CATAU & BRILLON, *sur la gauche*, MAMURRA.

MONDOR.

MOnsieur, sur la parole qui m'a été donnée de votre part, voilà vôtre fils que je vous ramene avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité... Mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour. Et mon écrit ?

MONDOR.

Je vous le rendrai quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur.

M. GRICHARD.

Oh va-t-en à Madagaſcar, toi.

BRILLON.

Mon pere, laiſſez-moi aller, je vous prie, avec Monſieur le Marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon. Ne perdons point de temps, il eſt tard. Donnez, que je ſigne. *Il ſigne.*

TERIGNAN.

Mon pere, je vous déclare au moins.

M. GRICHARD.

Signe ſeulement. *Il ſigne.*

HORTENSE.

Je ne veux pas aller...

M. GRICHARD.

Dépêche-toi. Ah, ah, je vous ferai bien voir que je ſuis le maître.

Elle ſigne & Clarice auſſi.

RIGAUT.

Il ne reſte à ſigner que Monſieur Mondor.

MONDOR. *après avoir ſigné.*

Voilà qui eſt fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'eſt-ce à dire?

CATAU.

Ouï, Monſieur, voilà Mondor. C'eſt lui qui par mon ordre vous avoit enrôlés vous & Brillon. C'eſt moi qui l'avois fait Marquis & Gouverneur de Madagaſcar. Il renonce à cette heure au Marquiſat & au Gouvernement, il a tout ce qu'il ſouhaite.

M. GRICHARD.

Ah peſte maudite, je t'étranglerai : & toi, ſcélérate, c'eſt donc ainſi ?

CATAU.

Monſieur, elle n'a fait que ſuivre vôtre volonté. Vous la voulutes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui, dequoi vous plaignez-vous ?

MONDOR.

Monſieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD.

Tarare ! l'honneur, l'amour... Ah j'enrage, je creve, me voilà vendu, trompé, trahi, aſſaſſiné de tous côtés : mais tu ſeras pendu, fauſſaire exécrable.

RIGAUT.

Ma foi, Monſieur, vous ne ferez pendre perſonne : ces deux contrats ſont dans mon regiſtre par vôtre ordre depuis hier, vous les ſignez aujourd'hui.

ARISTE *riant.*

Mon frere, ſi vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres meſures.

M. GRICHARD *s'en allant.*

Morbleu il en coûtera la vie à plus de quatre.

CATAU.

De ſes malades peut-être. Mais allons-nous réjoüir, & que le Grondeur ſe pende s'il veut.

FIN.

LE MUET.

COMEDIE,

Repréſentée pour la premiere fois le 22. Juin 1691.

REMARQUES
SUR
LE MUET.

IL eſt, ce me ſemble, aſſez ſingulier de voir deux Auteurs compoſer enſemble des piéces de Théatre, réüſſir & réſiſter conſtamment aux effets de la rivalité & de l'envie. On pourroit en pareil cas les comparer à deux jolies femmes en liaiſon d'amitié. Ils n'ont d'abord l'un pour l'autre que des ſentimens de la plus vive tendreſſe, & ils ne s'imaginent pas qu'elle puiſſe jamais finir : leur déſintéreſſement réciproque eſt parfait, ils n'ont rien de caché l'un pour l'autre ; Projets de piéces ; idées de Scenes, tout eſt commun entre eux ; nulle diſpute ſur le genre de l'ouvrage, & ſur le plus ou moins de travail : mais arrive-t-il une réüſſite ou une chûte, le deſir de ne point partager les ſuffrages, ou d'éviter les reproches, refroidit l'amitié ; les procédés généreux diſparoiſſent ; l'intérêt propre en prend la place, & la

jalouſie, ſi communément liée aux talens, les déſunit bien-tôt, & ſouvent ſans ménagement: trop heureux, ſi en ſe déteſtant alors auſſi cordialement qu'ils croyoient s'aimer, ils ne profitent pas de toutes les occaſions de ſe décrier, & s'ils s'en tiennent, je ne dis pas à l'eſtime, mais à l'indifférence, & à des politeſſes apparentes, qui laiſſent au moins douter des vrais motifs de leur déſunion.

Il eſt vrai de dire cependant, que les chûtes ou les mauvais ſuccès, ſont bien moins contraires à la durée des ſociétés dramatiques, que les réüſſites. Un aſſocié eſt une conſolation dans le malheur; mais il devient à charge dans la proſpérité : c'eſt un ami, tant qu'il ne s'agit que de partager avec lui des diſgraces ; mais c'eſt un rival, & quelquefois même un ennemi, lorſqu'il faut l'aſſocier à l'honneur & à la gloire d'un ſuccès.

Convenons-donc, que ſi l'on ne peut blâmer un Auteur, qui dans ce cas garderoit un ſilence modeſte, on doit par conſéquent admirer celui, qui en rendant publiquement juſtice à ſon aſſocié, ſe dépoüille d'une part, dont on l'avoit crû juſqu'alors le légitime poſſeſſeur. Un pareil exemple eſt rare; mais il faut avoüer auſſi que l'amour propre eſt terriblement

humilié dans un semblable procédé ; & l'on pourroit, je croi, avancer que pour en agir ainsi, il faut être plus honnête homme qu'un autre.

Si l'on peut reprocher à Messieurs de Brueys & Palaprat, la rupture d'une société, dont les productions n'ont été qu'à leur avantage, on ne peut du moins les accuser d'avoir manqué aux procédés d'estime & d'amitié qu'ils se devoient, & qu'en effet ils ont toûjours eu l'un pour l'autre : leur séparation n'a jamais rien changé à la confiance réciproque qui avoit régné entr'eux, & qui avoit été le principe de leur liaison : ils se communiquoient leurs ouvrages, ils se donnoient des conseils, comme s'ils eussent toûjours été aussi intimement unis ; & leur union n'auroit, sans doute, fini qu'avec la vie, (car le Muet est le dernier ouvrage qui en est sorti) si des raisons de devoir & de fortune n'eussent de part & d'autre contribué à la faire cesser.

Rien ne peut mieux prouver l'estime & l'amitié réciproque de ces deux Auteurs *, que les discours même de M. Palaprat sur les piéces de ce receüil auxquelles il a eu quelque part, & il y auroit eu de l'injustice à ne pas faire connoître au Public com-

* Voyez la Vie de M. de Brueys.

bien, en fait de ſentiment, il a mis dans la ſociété ; c'eſt par cette raiſon, qu'après ce qui regarde le Muet, on a rapporté l'Extrait des deux Diſcours préliminaires de M. Palaprat, ſur le Concert ridicule, & le Secret révélé ; & c'eſt moins pour faire connoître la part qu'a eu M. de Brueys à ces deux piéces, que pour publier la ſincérité & le déſintéreſſement de ſon généreux aſſocié, ſurtout à l'égard de deux ouvrages, dont perſonne ne lui auroit peut-être jamais conteſté la propriété. Un Auteur auſſi équitable, eſt un exemple à ne pas laiſſer ignorer, quoiqu'il ait déjà été peu ſuivi, & que ſelon toutes les apparences il le ſoit encore moins dans la ſuite.

DISCOURS

SUR

LE MUET.

J'Avouë que j'ai toûjours eu pour cette Comédie un véritable foible d'Auteur, auſſi grand que ſi je l'avois faite tout ſeul. Cependant nous avons été trois à la compoſer, & le troiſiéme vaut bien la peine d'être nommé ; ce n'eſt ſeulement que *Terence.* En liſant & reliſant ſon *Eunuque* avec mon cher aſſocié, nous nous trouvâmes tous deux une égale envie d'accommoder cette piéce à nos mœurs. Il n'étoit pas poſſible de la donner ſous ce titre. Le plus grand poëte que la France ait eu en ſon genre, l'inimitable *La Fontaine*, y avoit échoüé. Nous fûmes intimidés par ſon exemple.. Il y a un *Eunuque* imprimé de la compoſition de ce célebre auteur : mais à force de l'avoir voulu rendre, pour ainſi dire, littéralement, cette exactitude auroit deshonoré l'Original & le Traducteur, ſi l'un & l'autre pouvoient l'être après

la gloire où ils ſont parvenus.

Il s'agiſſoit donc de mettre ſur la Scene quelqu'autre choſe qu'un Eunuque. Après y avoir rêvé, j'eus le bonheur d'imaginer le premier un *Muet*. Cette idée me rit. Il me ſembloit qu'une jeune femme du monde, qui voudroit être ſervie par un domeſtique muet, fourniroit des traits dans nos mœurs ; & qu'un jeune homme éperduëment amoureux, obligé de faire le Muet pour obtenir ſa Maîtreſſe, & de parler en même-temps pour ne la pas perdre, ſe trouveroit dans des ſituations à faire plaiſir. Peut-être que ſi j'avois pû retenir quelque temps la joye que je ſentis d'avoir fait cette découverte, quelque choſe de meilleur auroit été inventé par mon camarade, qui étant né ſous un beau ciel, à une imagination dont la vivacité ne dément pas le feu de ſon terroir : mais enfin la complaiſance qu'il avoit pour moi le fit arrêter à mon idée d'un Muet. Je le laiſſai le maître de la Fable, en ſuivant ſon original autant qu'il lui ſeroit permis ; & quand il en eut fait l'eſquiſſe, nous travaillames tous deux, tantôt ſéparément, tantôt enſemble, à faire ſur ce modele une piéce pour notre Théatre.

Il y avoit bien des choſes à changer, ſur tout pour donner à la paſſion de notre

Timante, qui eſt le *Phedria* de *Terence*, cette délicateſſe que la plûpart des anciens ont ignorée, j'oſe le dire, ſans craindre de bleſſer la profonde vénération que j'ai pour eux. Et comment, ſi nous avions rendu *Phedria* tel qu'il eſt, auroit-on ſouffert un amant qui s'abſente deux jours pour laiſſer ſon rival dans une poſſeſſion tranquille de ſa maîtreſſe ? On ſe recrieroit avec raiſon aujourd'hui que le caractére de *Phedria* ne ſeroit pas toûjours égal ; & on auroit de la peine à concevoir que le même homme, qui conſent de laiſſer ce qu'il aime pendant deux jours entiers au pouvoir d'un autre, fût capable de ſentir pour cet objet aimé tout ce que la paſſion la plus vive & la plus délicate peut inſpirer ; car enfin y a-t-il jamais eu rien de la beauté de ces vers ? Vous demandez ce que je veux, dit *Phedria* à *Taïs*.

Préſente à mon rival, que vous ſoyez abſente ;
Qu'à chaque inſtant pour moi votre tendreſſe augmente ;
Que jour & nuit vous ne penſiez qu'à moi ;
Que je ſois l'objet de vos ſonges ;
Que vous vous occupiez de ces flateurs menſonges ;
Que votre cœur ſe faſſe une éternelle loi,
De brûler du deſir de me voir reparoître ;
Qu'il fonde en mon retour ſon eſpoir le plus doux :
Qu'enfin, Thaïs, vous daigniez être
Toute, & toûjours à moi, comme je ſuis à vous.

Quand je demande s'il y a rien de comparable à la beauté de ces vers, j'entens au moins dans leur texte latin. On lui feroit grand tort d'en juger par la paraphraſe imparfaite & forcée de ce morceau. Je reſpecte trop *Terence* par tout, pour avoir oſé commettre une témérité auſſi outrée que celle d'en affoiblir quelque endroit par mes expreſſions. Il ſeroit à ſouhaiter que mon reſpect fît rougir les prophanes, les ignorans ſans étude, ſans génie, qui ſe mêlent de donner de miſérables & mortes copies des peintures les plus vives & les plus riches qui puiſſent être jamais, & ſe figurent de les connoître & d'en ſentir les beautés, parce que quelque grimaud de Collége les leur aura expliquées avec la groſſiéreté d'un chantre du Pont-neuf, qui explique quelquefois à ſes auditeurs avec une baguette, de mauſſades enluminures qui repréſentent les nobles ſujets de ſes Poëmes Lyriques. Je me ſerois bien donné de garde d'entreprendre de traduire ces vers de *Terence*, s'il ne s'étoit pas agi de faire connoître la beauté & la fineſſe d'un ſentiment, dont les perſonnes, qui pour l'ordinaire n'entendent pas le Latin, (je veux dire les femmes) jugent bien plus délicatement que les Grammairiens & les Scholiaſtes.

Phedria, cet amant qui eſt ſi paſſionné dans ces vers, vient pourtant de faire la démarche, je ne dis pas d'un indifférent, mais d'un inſenſible, ou de quelque choſe de pis : il vient de promettre à ſa maîtreſſe qu'il s'éloignera d'elle tout exprès pendant deux jours, afin que ſon rival en ſoit entiérement le maître. Les anciens ne ſe faiſoient pas ſur cela de ſcrupules ; auſſi n'introduiſoient-ils que des Courtiſanes ſur leur Théatre. Il faut avoüer, ſi nous ne préſentons jamais des caractéres plus naturels que les leurs, au moins je ne le crois pas poſſible, que nous les préſentons quelquefois plus beaux, & qu'on auroit raiſon de ne pas ſouffrir aujourd'hui qu'une femme (même du caractére de *Thaïs*, ſi on oſoit la faire paroître) priât ſon amant de trouver bon qu'elle ſe fît des amis de la maniére que celle-ci le propoſe à *Phedria*. Et qu'on ne diſe pas que la belle action qu'elle a en vûë, la juſtifie ; que c'eſt pour rendre une jeune fille à ſes parens : quand ce ſeroit pour faire rebâtir les murailles de ſa ville, comme une autre *Phryné*, ſon amant y peut-il conſentir, s'il l'aime véritablement ? Elle ne le ſert pas à plats couverts : Je veux, dit-elle, me faire des amis; je vous prie de m'en faciliter les moyens, en trouvant bon que ce Capitaine, votre

rival vous soit préféré, seulement pendant deux jours. Vous ne répondez rien, dit-elle ? Que pouvoit-il répondre ? A une aussi extraordinaire demande, réponse de même, diroit *l'Harpagon de Moliére*.

Que toute sorte de femmes, prudes ou coquettes, trompent leurs amans, c'est dans l'ordre ; sur cela leur caractére est universel : mais qu'une femme (faites-la du caractére que vous voudrez) demande à son amant la permission de lui en préférer un autre, je ne comprens pas que cela ait jamais pû être du goût d'aucune nation polie. Les Romains pourtant n'étoient pas choqués de cette proposition ; il suffit de cette comédie pour le prouver. Ce goût est encore resté en quelque endroit de l'Italie ; (pays cependant où les hommes ont la réputation d'être si jaloux) & il y a telle grande ville où deux ou trois personnes s'associent pour avoir une maîtresse, comme pour loüer une maison de campagne ; chacun a son jour marqué par leur convention. Ils font bien plus, ils négocient, ils agiotent leurs jours, ils s'accommodent & les troquent, quand leurs affaires ne leur permettent pas de profiter du jour qui leur est échû par leur traité de partage.

Cela ne peut être appellé ni passion, ni galanterie, qui sont les deux caractéres

soufferts sur notre Théatre, au lieu que les anciens y mettoient la débauche. Ce n'est pas de quoi il faut les condamner, leur Religion les y autorisoit. Cette sorte de débauche n'est pas si mauvaise après tout d'elle-même, que sa commodité ne lui donnât des partisans, si d'ailleurs elle n'étoit pas incompatible avec l'honnêteté des mœurs : mais de mêler la franche débauche avec les sentimens de la plus belle & de la plus noble des passions, de l'amour enfin, en vérité je suis toûjours surpris que des esprits aussi sublimes que l'étoient ceux des anciens, ayent pû s'accommoder d'un mêlange aussi incroyable; car enfin, comme a dit, je pense, M. de la Rochefoucault, *le corps peut avoir des associés, mais jamais le cœur.*

Ce n'est pas à *Terence* que je reproche ce défaut, c'est à son siécle. La Comédie est une imitation; on y excelle quand on imite bien. Si le principe d'Aristote est vrai, que rien ne peut entrer dans l'esprit que par les sens, Terence ne pouvoit copier que ce qu'il voyoit. Demanderiez-vous à un Peintre, qui n'auroit vû de sa vie que l'affreuse solitude de ces saints solitaires qui sont près de Grenoble, qu'il peignît d'imagination les beaux jardins de *Marly*?

Je ne cite que ce seul endroit de l'Eunuque, quoiqu'il y en ait plusieurs autres qui ne choquent pas moins la délicatesse, jusques-là que la piéce finit par un des plus bas accommodemens, dont un homme, même sans amour, puisse être capable. *Phedria*, devenu paisible possesseur de *Thaïs*, consent de recevoir le Capitaine dans leur commerce, par des sordides vûës d'intérêt. Je suis serviteur en cela aux anciens, dont j'aime d'ailleurs les beautés à l'idolâtrie : mais tout un, ou tout autre ; je ne puis consentir à voir confondre deux choses aussi opposées, que la débauche & l'amour.

Voilà un écüeil que nous avons évité dans notre imitation : quant au reste, nous avons suivi *Terence* le plus exactement que nous avons pû, & c'est à quoi nous dûmes le succès de cette piéce. Il y a un caractére qui plut beaucoup, quoiqu'il ne soit qu'ébauché ; c'est celui du Capitaine de vaisseau que nous avons mis au lieu de *Thraso*. J'étois à l'armée à la suite de mes Princes lorsqu'on joüa cette piéce ; & je fus surpris que toutes les lettres que je recevois sur son succès, me parloient sur-tout du Capitaine de vaisseau. C'est un marin un peu impoli, le métier le comporte ordinairement, à ce que disent ceux qui n'en parlent pas bien. Celui qui joüa ce rôle y

etta beaucoup de grace, & le fit valoir
lus qu'il ne valoit par lui-même. Ces ou-
rages ſont faits pour être joüés.

Pendant que le Grondeur avoit poſtulé
our être reçû, bonheur, où il ne parvint
la fin que moitié par importunité, moi-
ié par grace, nous avions eu tout le temps
le travailler au *Muet*. Voilà pourquoi il
uivit le Grondeur de ſi près, & qu'il fut
oüé dans le mois de Juin de la même an-
ée. L'abſence de mon aſſocié m'avoit ren-
du le maître de cette comédie. Mon in-
ention étoit de la mettre en vers, & elle
e méritoit bien : mais les beſoins preſſans
de l'état, (je veux dire de l'état où je
me trouvois) obligé de ſuivre à l'armée
e Prince auquel j'avois dès lors l'honneur
d'être attaché, fort peu en argent comptant,
rop glorieux pour le lui laiſſer connoître;
out cela m'engagea (abuſant peut-être des
ouvoirs que mon ami m'avoit laiſſés) de
ire cette piéce à l'*Areopage* du Théatre,
elle qu'elle étoit. C'étoit au mois de Mai;
'abſence des officiers paroiſſoit déjà fort
ux ſpectacles? peut-être que la ſaiſon &
e défaut d'autres nouveautés ne contribua
as peu au plaiſir avec lequel elle fut reçûë,
& l'on en eut aſſez bonne opinion pour me
donner de l'argent ſur l'eſpérance de ſon
uccès.

Le Muet fut toûjours vû avec grand plaiſir pendant la vie du Comédien qui y joüoit d'original le rôle de *Frontin*. Après la mort de cet excellent Acteur, ce rôle tomba entre les mains de celui à qui j'avois donné le perſonnage de *Chevalier* dans la nouveauté de cette piéce, & l'on ne s'apperçut pas que *Frontin* eût changé de maître. Il me ſemble que cette comédie fut joüée long-temps de ſuite à ſa repriſe. Tous ceux qui la liſent en ſont touchés : les mœurs y ſont obſervées avec une ſévérité ſtoïque, & on ne laiſſe pas d'y rire avec la joye d'une comédie Italienne. Il n'eſt guéres rien de plus intéreſſant que les dangers & les embarras de *Cherea*, qui eſt notre *Chevalier*, & de Zaïde, & qui n'eſt qu'un perſonnage muet dans *Terence*. Cette piéce attendrit & réjoüit en même-temps. Mille gens me demandent tous les jours pourquoi on ne la jouë point. J'ai toûjours eu la diſcrétion de ne la pas demander à ceux qui en ſont les maîtres, perſuadé qu'ils connoiſſent leurs intérêts mieux que moi. Elle a, pour ſe conſoler de l'oubli où elle eſt, la compagnie de quantité de vieilles piéces très-bonnes, que la moitié du Public reverroit avec plaiſir ; & qui ſeroient toutes nouvelles pour l'autre moitié, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de les apprendre.

Diſcours

DISCOURS SUR LE CONCERT Ridicule.

LA Parodie de *la Diſette des Chapeaux* que je fis, fut ſi bien goûtée, qu'elle acheva de me faire ſuccomber à la tentation de bâtir une petite comédie ſur un auſſi leger fondement: quand j'eus broché cette piéce à ma façon, qui vrai-ſemblablement n'étoit d'abord qu'un petit monſtre pour le Théatre, je la portai même ſans me donner la patience de la relire à un de mes amis * qui en ſçavoit plus que moi. Nous réſolumes de la faire enſemble; & par conſidération pour ſon mérite & ſon ancienneté d'Ecrivain ſur moi, je lui déférai la plume; ſûr que bien loin d'affoiblir la premiere vivacité de mes traits, il laiſſeroit dans tout leur naïf ceux qui le mériteroient, & qu'il perfectionneroit ceux qu'il ne trouveroit pas aſſez bien rendus. C'eſt ainſi que nous en avons uſé réciproquement l'un & l'autre, tant qu'a duré notre ſocieté, qui ſubſiſta toûjours avec une parfaite intelligence, & qui n'auroit jamais été interrompuë, ſi de mon côté je n'avois été obligé de ſuivre mes Princes dans les armées,

* M. de Brueys.

& si de sa part ses affaires domestiques ne l'avoient, à mon grand regret, rappellé dans sa Province. Il a été un tems au Théatre où rien n'a été plus familier que ces sortes de societés ; mais rien n'a été plus rare que la bonne foi & la simplicité avec laquelle nous convenions chacun du fonds que nous avions en la nôtre. Nous disputions souvent & avec beaucoup de véhémence avant de nous accorder, parce que nous sommes l'un & l'autre d'un pays à peu près de même degré de chaleur. Nous en venions souvent jusqu'à de violentes prises poëtiques, & jusqu'à donner sur cela des scenes à nos amis ; mais le lendemain de ces scenes, bien loin d'en garder la moindre impression, nous nous donnions les biens l'un de l'autre, & nous nous cédions respectivement nos traits, en nous disant souvent, je crois que le jeu, le tour de cette scene, cette imagination, ce portrait, cette idée ou cette situation est à vous. Le Concert ridicule fut donc l'origine de la societé Comique & Théatrale que nous fimes dès lors ensemble ce sçavant ami & moi ; mais jamais societé ne fut plus douce & plus fidelle : je craindrois, en ne le nommant point, de lui dérober le fruit des fonds qu'il mit dans la communauté, si tout le monde ne le connoissoit pas assez d'ailleurs ; & si tant d'autres

ouvrages non seulement sérieux, mais profonds & respectables, ne l'avoient rendu trop respectable lui-même pour s'oser avoüer publiquement, auteur en tout, ou en partie, de ces bagatelles prophanes, quelqu'innocentes qu'elles soient d'elles-mêmes. Qu'on ne m'accuse donc point d'avoir voulu abuser de la crédulité publique, quand j'ai souffert que mon nom ait été mis également aux ouvrages dont j'étois de moitié, comme à ceux où je n'avois aucune part. Quant aux premiers, on sçait qu'en toutes occasions j'ai toûjours rendu à mon associé ce qui lui étoit dû : & quant aux seconds, je rougirois en secret des louanges qu'on me donneroit en public, si je les avois volées ; & un seul distique bien à moi me satisferoit plus, qu'un grand & beau poëme que ma conscience me reprocheroit de n'avoir pas fait.

DISCOURS SUR LE SECRET Révélé.

LE sujet de cette piéce est tiré d'une avanture ou d'un conte d'un chartier qui conduisoit une voiture de vin; les cerceaux d'un de ses tonneaux se cassérent, le vin s'enfuit, il y donna tout les secours possibles; mais ne pouvant y porter de remède, il profita de son malheur, & regarda comme un ménage de boire le vin qu'il ne pouvoit empêcher de se répandre. Il commença par nécessité, continua par plaisir, & finit par s'enyvrer. Voilà, dit mon ami, une scene qui seroit plaisante à mettre sur le Théatre, je ne fus pas de son avis, la proposition m'effraya, il s'en apperçut & se moquant de moi: Vous êtes un poltron, dit-il, tout se peut mettre sur le Théatre, pourvû qu'on n'y veuille pas travailler, comme la plûpart des gens, avec précipitation en courant la poste; & si je l'entreprenois, je mettrois les tours de Notre-Dame sur le Théatre. Nous en rimes; il se piqua, & à quelques jours de là il me montra le plan de cette petite Comédie à qui nous donnames le titre *de Secret révélé* sur ce passage d'Horace, *quid non ebrietas*

deſignat? Operta recludit. Je trouvai ce plan fort à mon gré, il avoit même encheri ſur le conte en jettant l'effet du vin ſur Colin & ſur Thibault; ce qui en faiſoit voir les ſuites plaiſantes & dangereuſes dans deux perſonnes différentes. La ſcene étoit parfaitement bien intéreſſée; les deux Acteurs qui la devoient joüer, en rendoient le ſuccès infaillible, & il ne manquoit que d'y pouvoir arriver agréablement. Nous y travaillames enſemble, nous la fondimes & refondimes à plus d'une repriſe, & nous l'égayâmes dès ſon début le plus qu'il nous fut poſſible.

ACTEURS.

LE BARON D'OTIGNI, Pere de Timante & du Chevalier.

LE MARQUIS DE SARDAN.

TIMANTE, Amant de la Comteſſe.

LE CHEVALIER, Amant de Zaïde.

ZAIDE, Fille inconnuë.

UN CAPITAINE DE VAISSEAU.

GUSMAN, Valet du Capitaine.

LA COMTESSE.

FRONTIN, Valet de Timante.

MARINE, Servante de la Comteſſe.

SIMON.

LISETTE, Servante de Zaïde.

La Scene eſt à Naples.

LE MUET,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

OUAIS, mon Maître seroit-il déjà entré chez la Comtesse? Il n'y a point d'apparence, il est encore un peu jour, & il n'y veut entrer que de nuit. Il faut l'attendre ici, & faire un dernier effort pour l'empêcher de remettre le pied chez cette infidelle. Son honneur y est trop intéressé, l'affront qu'elle lui fit hier est de ces choses qui ne se pardonnent jamais. J'entens quelqu'un; le voici, sans doute. Faisons semblant d'être ici depuis long-temps.

SCENE II.

SIMON, FRONTIN.

SIMON.

BOn soir, Frontin, je t'ai vû entrer dans ce Palais, & je t'ai suivi.

FRONTIN.

Et que diantre veux-tu de moi? Je n'ai pû encore vendre ta chaîne d'or; crains-tu que je ne te la vole? veux-tu que je te la rende? la voici.

SIMON.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Qu'est-ce donc? n'es-tu pas assez instruit de ce que tu as à faire?

SIMON.

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile.

FRONTIN.

Il faut avoüer, mon pauvre Simon, que tu as la caboche bien dure; je ne crois pas que dans Naples il y ait un plus grand sot que toi.

SIMON.

Sot, tant qu'il te plaira.

FRONTIN.

Mais est-ce une chose si difficile, dis-moi, de ne point parler?

SIMON.

SIMON.

Ouï difficile, Frontin, & plus difficile que tu ne crois.

FRONTIN.

Pecore !

SIMON.

Tiens, déjà dans l'hôtellerie où tu m'as mis, en attendant que ton maître me prenne, j'ai voulu faire le muet pour m'exercer, je m'y attrape à tous momens.

FRONTIN.

Butor !

SIMON.

Hier l'hôte demandoit la clef de la cave à tous ſes gens, je ne pus m'empêcher de l'aller querir moi-même.

FRONTIN.

Yvrogne !

SIMON.

Ce matin encore, une ſervante m'a ſurpris comptant les heures, parce que j'avois envie de dîner.

FRONTIN.

Gourmand !

SIMON.

Si tu ſçavois ce que c'eſt d'avoir parlé toute ſa vie, & puis tout à coup ne parler plus.

FRONTIN.

Il eſt vrai que le Public y perdra beaucoup, & que tu as de belles choſes à dire.

SIMON.

Oh franchement tu devrois faire entendre à ton maître qu'il seroit mieux servi d'un garçon qui parleroit.

FRONTIN.

Ha voici tes sots raisonnemens de l'autre jour ? & ne t'ai-je pas dit que Timante s'est mis en tête d'avoir un muet ; qu'il y a huit jours que j'en cherchois un ; que n'en trouvant point, je me suis avisé de me servir de toi, à cause que tu es nouveau débarqué de Sicile, & que personne ne te connoît encore dans Naples ; qu'enfin par son ordre je t'ai fait faire l'habit que tu portes ?

SIMON.

Morbleu, je vais peut-être m'attirer quelque malheur. Je ne sçai ce que c'est : mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas, comme il a accoûtumé de me tenter ; & de faire le muet enfin est un personnage auquel j'ai trop de peine à me résoudre.

FRONTIN.

Tu ne devrois pas y hésiter un moment, si tu avois le sens commun. Entre nous, les choses dont tu m'as fait confidence t'ont fait venir de ton pays, & les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les Orfevres ne disent rien de bon pour toi : ainsi quoique ta fausse barbe te déguise beaucoup, tu ne sçaurois mieux te cacher qu'en faisant le muet, & en changeant d'habit, comme tu as fait de nom.

SIMON.

Mais changer de nom & d'habit, sont des cho-

ſes plus aiſées à faire, que de s'accoûtumer à s'expliquer par ſignes.

FRONTIN.

Ha, mon enfant, de toutes les maniéres de s'énoncer, c'eſt la plus courte, la meilleure & la moins ennuyeuſe. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourd'hui vouluſſent la pratiquer pour le repos de nos oreilles! Vois-tu? les ſignes ont cela d'excellent, ils ſont comme les cloches, ils diſent tout ce que l'on leur fait dire.

SIMON.

Tout coup vaille, m'y voilà déterminé.

FRONTIN.

Courage. C'à tandis que nous voici ſeuls, repaſſons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux,

FRONTIN.

Je te diſois hier que ton maître te laiſſeroit ſeul au logis; il faudra qu'à ſon retour tu lui faſſes entendre par ſignes quelles ſortes de gens l'auront demandé: comprens-tu?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah voyons un peu. Quand un homme de Robe, un de nos Senateurs par exemple, aura été au logis; comment lui feras-tu entendre? *Simon copie un homme de robe.* Fort bien, fort bien, vive Simon. Et un homme d'épée, là, un Cavalier du

bel air ? *Simon copie mal un homme d'épée.* Fort mal, fort mal. Ce n'eſt pas ainſi que je t'ai dit : fy, on diroit à ton action que ce ſeroit un Archer du Prevôt qui l'auroit demandé, & non pas un homme de condition. Voici comment il t'y faut prendre. *Il lui montre, & Simon l'imite.* Ouïda, ouïda, cela n'eſt pas déjà trop mal. Et lorſqu'une femme de qualité aura été au logis ? Souviens-toi bien de ce que tu m'as vû faire, je te l'ai montré. *Ce que Simon fait, déplait à Frontin.* Oh fy, fy, que diantre fais-tu ? voilà des révérences de crieuſes de vieux chapeaux. Regarde-moi bien, remarque ces airs, ce penchant de tête, ce tour de corps. Allons, à toi. *Simon tâche de l'imiter.* Eh pas mal, pas mal, cela viendra avec un peu d'exercice. En voilà aſſez pour le coup, retire-toi, je ne veux point que mon maître te voye encore. Il ne t'a jamais vû : mais il te reconnoîtroit à l'habit. Quand il en ſera temps, je t'irai querir. Adieu.

SIMON.

Serviteur.

FRONTIN.

Voilà un drôle qui n'eſt pas encore ſtilé : ſi par hazard.....

SIMON *revenant.*

A propos, Frontin, je ſçavois bien que j'avois quelque choſe à te demander.

FRONTIN.

Et quoi ?

SIMON.

Dis-moi, je te prie, les muets rient-ils ?

FRONTIN.

Eh vrayement ouï ; les muets rient, imbecille.

SIMON.

C'eſt aſſez, je te remercie.

FRONTIN.

Je crains bien de l'avoir choiſi un peu ſot : ſi ma fourberie venoit à être découverte.... Encore ?

SIMON *revenant.*

Et dis-moi un peu, je te prie, comment rient les muets? je n'en ai jamais vû rire.

FRONTIN.

Ah voici une belle queſtion ; & comment veux-tu qu'ils rient, nigaud ? ils rient comme les autres hommes. Peſte ſoit du queſtionneur, il a tant fait que voici mon maître. Tu ne peux éviter à preſent qu'il ne te voye : au moins prens bien garde à toi.

SCENE III.

TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

TIMANTE.

AH te voilà, Frontin?

FRONTIN.

Ouï, Monſieur, il y a même long-temps.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la Comteſſe m'a donnée. Voilà donc ce muet dont tu m'as parlé ? *Simon fait*

la révérence. Oüais, il marque entendre ce qu'on dit.

FRONTIN.

Oh point, Monſieur, c'eſt que les bons muets au mouvement des levres comprennent ce qu'on veut dire. *Simon fait une inclination de tête.* Voilà-t-il pas? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me ſemble pourtant que ce drôle-là...

FRONTIN.

Oh, je vous le garantis muet, & des plus muets qui ſe faſſent.

TIMANTE.

Je le crois, Fais lui ſigne de ſe retirer; ſçache ſeulement où il ſera après ſoupé, pour l'aller querir, & le mener à la perſonne à qui j'en dois faire un preſent.

FRONTIN.

Ce n'eſt donc pas pour vous que vous le voulez, Monſieur?

TIMANTE.

Non, je te dirai pour qui c'eſt, j'ai maintenant d'autres choſes dans l'eſprit.

SCENE IV.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

HE bien, Monsieur; malgré l'affront qu'on vous fit hier, vous voulez encore revoir la Comtesse?

TIMANTE.

Je ne sçai.

FRONTIN.

Voilà pourtant cette même porte, qu'on vous ferma hier au nez.

TIMANTE.

Helas!

FRONTIN.

Et que vous vîtes ouvrir un moment après à votre rival.

TIMANTE.

La perfide!

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût crû ce matin? Ouï, Frontin, dis que Timante est le dernier des hommes, si je revois jamais cette infidelle, si je remets le pied chez elle: que la foudre, que le ciel, que la terre..... & cætera. Un petit laquais, pas plus haut que cela, vient vous dire un mot à l'oreille de la part de cette infidelle, adieu mon courroux.

Vous êtes un homme d'une grande réſolution.

TIMANTE.

Tu ne me connois pas encore.

FRONTIN.

Moi ?

TIMANTE.

Non toi.

FRONTIN.

Je crois pourtant que ſi.

TIMANTE.

Je n'ai pas changé de ſentiment.

FRONTIN.

Que venez-vous donc faire ici ?

TIMANTE.

Je ne la veux revoir, que pour lui reprocher ſa perfidie.

FRONTIN.

Oh, oh!

TIMAMTE.

Que pour rompre avec elle.

FRONTIN.

Malepeſte !

TIMANTE.

Et ne la revoir jamais après cela.

FRONTIN.

Tubieu !

TIMANTE.

Tu ne le crois point ? tu le verras. Elle me fait rappeller, elle voit le tort qu'elle a, elle veut ſe juſtifier; je la défie de me tromper. Elle s'imagine

qu'elle me fera croire tout ce qu'il lui plaira : mais je lui ferai bien voir qui je ſuis. Helas ! j'ai perdu pour elle les bonnes graces de mon pere, il a tourné toute ſon affection du côté de mon frere ; je riſque tout pour elle : mais aſſûrément je ne ſerai plus ſa dupe.

FRONTIN.

Tenez, Monſieur, plus vous raiſonnerez, plus vous peſterez contre cette jeune veuve, plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépêtrer d'elle. Vous ſçavez que je ne ſuis pas novice en ces ſortes d'affaires ; je ſçai qu'en amour ce n'eſt que ſoupçons, broüilleries, raccommodemens ; aujourd'hui guerre, demain treve, puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé comme le vôtre, la raiſon dit fort juſte ce qu'on devroit faire : mais il arrive toûjours qu'on fait le contraire de ce qu'a dit la raiſon.

TIMANTE.

Va, va, je ſçaurai bien accorder mon amour avec ma raiſon, mon conſeil eſt pris.

FRONTIN.

Eh Monſieur, il y a long-temps que l'amour & la raiſon ſont broüillés enſemble, ils ne prennent plus conſeil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je ſerai aſſez lâche pour ſouffrir ſon injuſte préférence ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, je crois que vous

vous plaindrez, que vous vous lamenterez ; mais je crois auſſi que puiſqu'elle vous fait rappeller, elle compte à coup ſûr qu'elle vous appaiſera.

TIMANTE.

Elle ?

FRONTIN.

Ouï elle.

TIMANTE.

N'eſt-il pas certain que l'on me refuſa hier cette porte ?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TIMANTE.

Ne vis-tu pas entrer un moment après chez elle ce Capitaine de vaiſſeaux, qui ne la quitte point depuis quelques jours ?

FRONTIN.

J'en tombe d'accord.

TIMANTE.

Eh bien que pourra-t-elle me dire ?

FRONTIN.

Je ne ſçais : mais ce ſera elle qui le dira, & vous qui l'écouterez. Tenez, Monſieur, figurez-vous qu'elle eſt preſentement devant vous avec tous ſes charmes ; & qu'elle ſe juſtifie ; que ſa bouche vous parle ; que vous oyez le ſon de ſa voix, & que ſes yeux vous regardent : n'eſt-il pas vrai qu'elle a raiſon ?

TIMANTE.

Helas !

FEONTIN.

Avec cela, ſi elle s'aviſe de laiſſer tomber quelques feintes larmes, en conſcience croyez-vous tenir un ſeul moment devant elle ?

TIMANTE.

Je t'avoüe que j'aurai beſoin de toutes mes forces,

ERONTIN.

Voulez-vous en croire votre valet ?

TIMANTE.

He bien ?

FRONTIN.

Ne la voyez point, vous y êtes encore à temps : perſonne ne vous a vû entrer ; en tout cas c'eſt ici que logent tous les gens de qualité de Meſſine qui viennent à Naples, vous direz que vous alliez voir le Marquis de Sardan, auſſi bien cette ſale ſépare ſon appartement de celui de la Comteſſe. Allons, courage, prenez une bonne réſolution, n'irritez pas davantage Monſieur votre pere ; il eſt ſi en colere de ce que vous refuſez la fille du Marquis, qu'il eſt réſolu de donner cette même fille avec tout ſon bien à votre frere le Chevalier. N'eſt-ce pas dommage qu'une perſonne comme lui hérite d'un bien ſi conſidérable, & d'un beau nom comme le vôtre ? Le bel honneur que fera à votre famille un mélancolique, un atrabilaire, un rêveur qu'on ne ſçauroit faire parler qu'avec des machines, & de qui l'on ne ſçauroit arracher quatre paroles de ſuite, un imbecille enfin que votre pere ne vous

préfereroit jamais, ſi votre deſobéiſſance ne l'avoit pouſſé à bout.

TIMANTE.

Je le veux bien, retournons-nous-en ſur nos pas.

FRONTIN.

Mais ſi vous voulez vous en retourner, c'eſt par là qu'il faut aller, & non pas par là : vous vous approchez toûjours de la porte de la Comteſſe.

TIMANTE.

Helas je ne ſçais ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis : je vois qu'elle me fait le plus ſenſible de tous les outrages, je le vois, je le ſçai, je le ſens ; cependant je meurs d'amour, & je ne ſçai à quoi me réſoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme..... Mais j'entens votre pere, il parle aſſûrément au Chevalier, cachons-nous dans ce coin, ils ne nous verront point. Ecoutons ce qu'il lui dit; nous en tirerons peut-être quelque avantage.

SCENE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, TIMANTE, FRONTIN, *Cachés.*

LE BARON.

VEnez, venez, mon fils, votre frere s'eſt rendu indigne de mon affection, je l'ai tournée toute vers vous, & avec une belle fille je vais vous faire joüir de dix mille livres de rente. Timante n'aura pas un ſou de mon bien : vous êtes toute ma conſolation. Vous ne répondez rien, mon fils ? Je vois bien que votre ſilence eſt une marque de votre reſpect, & je ſuis tranſporté d'aiſe de voir en vous un conſentement ſi parfait à tout ce que je ſouhaite. Mais je voudrois vous voir plus gai, votre mélancolie m'afflige; vous la perdrez ſans doute devant la fille que je vous deſtine : elle eſt jeune, elle eſt belle, & ſon pere eſt mon ancien ami ; vous allez voir l'accüeil qu'il nous fera. N'allez pas au moins être ſi triſte devant lui. Mais le voici tout à propos.

Le Chevalier s'enfuit dès que le Marquis paroît.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON.

VOus avez toûjours prévenu mes desirs, Marquis, & il semble que vous veniez au-devant de moi, comme si vous aviez sçû que j'allois chez vous.

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez notre empressement.

LE BARON.

Je vous amene mon fils le Chevalier : c'est un fils obéissant celui-ci, qui n'a jamais été gâté par Frontin, & qui par sa soûmission me console de toutes les extravagances de son frere. Approchez, mon fils.... Chevalier..... Qu'est-il devenu ?

FRONTIN *bas.*

Voilà son fils l'obéissant.

LE BARON.

Holà, Chevalier.

FRONTIN *bas.*

Il est déjà bien loin.

LE BARON.

Il faut sans doute qu'il lui ait pris soudainement

quelque foibleſſe. Il y a quelques jours qu'il eſt d'une langueur & d'un abattement qui m'afflige : mais la vûë d'une jolie perſonne lui fera revenir ſes forces. Nous pouvons toûjours les accorder dès ce ſoir, quitte pour différer les nôces de quelques jours, ſi ſon indiſpoſition continuë. Mais tenons les choſes ſecretes, pour nous garantir des fourberies de Frontin, qui m'a déjà débauché Timante, & qui pourroit encore gâter le bon naturel du Chevalier, dont je ſuis ſûr que je ferai tout ce que je voudrai. Un agneau n'eſt pas plus doux, c'eſt tout le contraire de ce pendard de Timante ; auſſi va-t-il ſervir d'exemple de la maniére dont on doit punir les fils deſobéiſſans.

LE MARQUIS.

En vérité, Baron, il faut que je vous aime comme je fais, pour conſentir à ce mariage avec votre ſecond fils, & le procedé de Timante ſuffiſoit pour me rebuter d'une alliance que j'ai toûjours ardemment ſouhaitée.

LE BARON.

Votre fille au moins voudra bien accepter le Chevalier en la place de Timante ?

LE MARQUIS.

Je ſuis aſſûré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne ; & vous ſçavez que depuis que je perdis ſa ſœur aînée dans l'enfance, par ce funeſte accident qui me fit quitter le ſéjour de Meſſine pour venir demeurer à Naples, toute ma conſolation a été de trouver en celle qui me reſte un na-

turel complaisant, & porté à tout ce que je veux. Mais entrons chez moi, nous y causerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez, je reviens vous trouver dans un moment, je vais voir ce qui est arrivé au Chevalier. Ce pauvre garçon, dès le lendemain de son arrivée, m'a toûjours paru tout languissant & tout malade.

SCENE VII.

LE BARON, FRONTIN, TIMANTE, *caché.*

LE BARON *rencontrant Frontin.*

QUi est là?

FRONTIN *bas à Timante.*

Ne bougez, vous dis-je.

LE BARON.

Qui est-là?

FRONTIN *en baillant.*

C'est moi, c'est moi, qu'est-ce?

LE BARON.

Ha coquin, c'est toi?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faisois-tu là ?

FRONTIN.

Je dormois, Monsieur.

LE BARON.

Tu dormois ?

FRONTIN.

Ouï, Monsieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtanr ouï parler.

FRONTIN.

C'est Monsieur... c'est qu'il y a des gens qui parlent en dormant, & je suis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens-tu dormir là ?

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante.

FRONTIN.

Oh non, Monsieur, je vous jure que je ne suis ici que pour mon compte. Ne suis-je pas du bois dont on fait les gens de bonne fortune ?

LE BARON.

Ce maraut ! Oh bien, que tu sois ici pour toi ou pour ton maître, cela m'est indifférent : après ce qu'il a refusé, je n'ai que faire de lui, qu'il fasse ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup.

LE BARON.

Un peu moins que sa Comtesse. Mais écoute, je sçai par expérience que tu es un maître fourbe.

FRONTIN.

Ah Monsieur! quelle injure me faites-vous là?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi, Monsieur!

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ha, Monsieur!

LE BARON.

Je consens que tu acheves de le perdre.

FRONTIN.

Eh Monsieur, mon maître....

LE BARON.

Je ne compte plus sur lui : mais au moins prens bien garde à ne te point mêler de son frere. Je ne doute point que tu n'ayes ouï ce que je viens de dire ici au Marquis de Sardan; je te déclare que si le Chevalier refuse de m'obéir, sans m'informer d'où cela pourroit venir, je m'en prendrai à toi.

FRONTIN.

A moi, Monsieur?

LE BARON.

Ouï à toi. Ecoute, de deux fils que j'ai, je te laisse disposer de l'un, il est bien juste que tu me laisses disposer de l'autre.

FRONTIN.

Eh, Monſieur, croyez-vous....

LE BARON.

Si tu es ſage, prens-y bien garde. Tu ſçais combien de friponneries tu m'as faites, & que j'ai en main de quoi te faire pendre : je ne t'en dis pas davantage.

FRONTIN.

Il a par ma foi quelque raiſon. Cependant ils machinent là une terrible affaire contre mon maître.

SCENE VIII.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, Monſieur, vous l'avez ouï; vous voilà deshérité, ſi nous ne ſongeons à appaiſer votre pere.

TIMANTE.

Ce n'eſt pas la perte des biens qui me touche, je ne ſuis ſenſible qu'à ſa colere, je l'ai encouruë, & pour qui? pour une infidelle,

FRONTIN.

Vous avez raiſon, Monſieur, croyez-moi, retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons..... Mais il me ſemble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh non ; Monſieur, on n'ouvre point, c'eſt

quelqu'un qui vient éclairer cette sale; sortons.

TIMANTE.

Eh si fait, te dis-je, on ouvre chez la Comtesse.

FRONTIN.

Ah! tout est perdu. Voici le maudit aymant qui le retenoit devant cette porte.

SCENE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

QUe veut dire ceci, Timante? Il y a près d'un quart-d'heure que j'entens votre voix dans cette sale. On vous fait dire qu'on a à vous parler, on vous attend, vous venez; & au lieu d'entrer, il semble que vous faites le fier: je crois même que si je n'avois pris la peine de sortir, vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

Timante est dans un embarras qui oblige Frontin à répondre.

FRONTIN.

Ho point, Madame, nous n'avions garde, c'est.... c'est que mon maître....

LA COMTESSE.

Vous ne me dites rien, Timante? seriez-vous assez fou pour être en colere de ce que je fis hier?

TIMANTE.

Infidelle, puis-je vous revoir après un tel affront?

LA COMTESSE.

Oh, oh, c'eſt donc tout de bon? Voilà vrayement bien de quoi pour faire tant de bruit.

FRONTIN.

Il eſt vrai qu'une porte fermée au nez à l'un, & ouverte un moment après à l'autre, c'eſt une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler.

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir, que pour vous en apprendre les raiſons avant votre départ; car je ſuis informée que le Viceroi vous a nommé du voyage. Mais auparavant dites-moi, ce garçon-là ſçait-il ſe taire?

FRONTIN.

Ouï, Madame, fort bien: mais je vous avertis d'une choſe; ſi ce que j'entens dire eſt vrai, perſonne ne garde mieux un ſecret que moi; ſi ce qu'on dit eſt faux & ſuppoſé, je ne l'ai pas plûtôt oüi que je meurs d'envie de l'aller redire: je ſuis percé comme un crible, & le ſecret d'un menſonge s'écoule chez moi de tous côtés. Je vous confeſſe mon foible, Madame, c'eſt à vous d'en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire qui ne ſoit très-véritable.

FRONTIN.

A ce compte-là parlez en ſûreté, on vous écoute.

LA COMTESSE.

Vous ſçavez, Timante, qu'on me maria fort jeu-

ne à Meſſine ; que ſix mois après je vins à perdre mon époux ?

FRONTIN.

Cela ſe peut taire.

LA COMTESSE.

D'abord je fis deſſein d'aller paſſer le reſte de mes jours dans la retraite, & de ne ſonger plus au monde.

FRONTIN.

Voilà ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE.

Vous étiez alors à Meſſine. Vous me vintes voir, Timante, vous me fîtes changer de réſolution, & vous n'ignorez pas que depuis ce temps-là je vous ai toûjours confié avec plaiſir tout ce que j'ai eu de plus ſecret.

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE.

Vous ſçavez donc, Timante, que ce Capitaine qui vous donne aujourd'hui ſans ſujet cette jalouſie, a ici, chez ſa ſœur qui loge près du Palais, une jeune inconnuë qu'on appelle Zaïde.

TIMANTE.

Je ſçai, Madame, l'hiſtoire de cette Zaïde ; j'étois encore à Meſſine lorſque cette fille, âgée de deux ans, fut priſe par ce Capitaine ſur les côtes d'Eſpagne.

FRONTIN.

Que fait cette fille à la porte fermée ?

LA COMTESSE.

Et bien, Timante, vous pouvez vous ressouvenir que ce Capitaine étant obligé de retourner à la mer, me donna cette jeune enfant; que je lui donnai le nom de Zaïde, parce personne ne connoissoit ni ses parens, ni sa patrie; que je la fis élever avec beaucoup de soin, & que je l'ai toûjours aimée aussi tendrement, que si c'étoit ma propre sœur.

FRONTIN.

Et la porte, comment y viendra-t-elle.

LA COMTESSE.

On a retiré cette fille d'entre mes mains depuis que nous sommes à Naples, & je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout cela.

TIMANTE.

Et bien, Madame, vous voulez qu'on vous la rende?

LA COMTESSE.

Ouï, Timante; & j'aurois couru risque de ne la voir jamais, si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce Capitaine.

FRONTIN

Ah nous y voici.

LA COMTESSE.

Il part au premier jour. Je le connois pour être d'une humeur soupçonneuse, difficile, & peu complaisante. Je crus donc avoir besoin d'une conversation en particulier, où j'eusse la liberté de faire

agir sur son esprit mes plus fortes persuasions. J
l'attendois enfin quand vous vîntes, & comme j
n'étois remplie que du desir d'avoir Zaïde, & qu
pour ne laisser entrer personne j'avois donné de
ordres, (qui cependant n'étoient pas pour vous
on eut l'indiscrétion de vous renvoyer ; en quo
je n'ai commis autre faute, que celle d'avoir oubli
de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assûrera, Madame, que ce que je vien
d'entendre n'est pas une défaite, pour me chasse
& pour recevoir mon rival ?

FRONTIN.

Courage, Monsieur.

LA COMTESSE.

Votre rival ! pouvez-vous vous le persuader ? u
homme comme celui-là ? riche & brave, à ce qu'o
dit, mais brutal comme un Corsaire qu'il est. E
bien, Timante, puisque ce que je vous dis ne vou
persuade point, n'en parlons pas davantage. Le Ca
pitaine n'entrera plus chez moi ; & quoique je sou
haite avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux
renoncer, que de me broüiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous broüiller avec moi ?

FRONTIN.

Le voilà rendu.

TIMANTE.

Ah Madame, si je pouvois croire que vous par
lassiez sincérement !

LA

LA COMTESSE.

Moi, je ne vous parlerois pas ſincérement? Laiſſez-moi ſeulement avoir une compagne qui m'eſt ſi chere, & vous verrez ſi vous avez ſujet d'envier auprès de moi le bonheur de qui que ce ſoit.

TIMANTE.

Que je ſuis heureux ſi vous me dites vrai, Madame!

FRONTIN.

Vous voilà deſherité.

TIMANTE.

Que dans la néceſſité où je ſuis de ſuivre le Viceroi dans ce voyage de deux jours, qui me va durer dix années, ce ſeroit un grand ſoulagement à la douleur que j'ai de vous quitter, ſi je pouvois être raſſûré ſur toutes mes allarmes!

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante. Adieu, je vais voir la ſœur de ce Capitaine, à qui je dois honnêtement une viſite, pour le plaiſir qu'elle me fait de ſe priver de Zaïde, qu'elle me doit envoyer aujourd'hui même après ſouper. Partez content, s'il ne faut pour votre repos que vous avoüer que l'on n'en aura gueres juſqu'à votre retour.

SCENE X.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

HE' bien, Frontin?

FRONTIN.

Je le ſçavois bien, moi, que dès qu'elle parleroit toutes vos belles réſolutions, zeſte.

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe?

FRONTIN.

A vous parler franchement ce ſont de terribles animaux, que les femmes; & quelques preuves qu'elles donnent de leur ſincérité, la choſe eſt toûjours problématique. Ho çà, en bonne foi, eſt-ce que tout de bon vous êtes réſolu de vous raccrocher plus que jamais à cette femme?

TIMANTE.

Eh le moyen que je puiſſe vivre ſans elle?

FRONTIN.

Et ſans bien pouvez-vous mieux vivre? Il me ſouvient d'avoir lû autrefois ces Vers, que j'ai toûjours retenus.

* *Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,*
Il faut toûjours manger & boire,

* Madame de Villedieu.

Et c'eſt un incident néceſſaire à l'hiſtoire,
Que de prendre un leger repas.

En effet, il me paroît plus aiſé de vivre ſans aimer, que ſans dîner & ſans ſouper; & je tiens une bonne cuiſine plus néceſſaire, qu'une Maîtreſſe.

TIMANTE.

Helas! quoiqu'elle faſſe, je vois bien que mon deſtin eſt de l'aimer toute ma vie.

FRONTIN.

Cependant vous l'avez oüi; votre pere marie le Chevalier avec la fille que vous avez refuſée, paſſe pour cela: mais il le fait ſon héritier, voilà le diable. J'ai cela ſur le cœur pour vous; & quelque défenſe qu'on m'ait faite, il faut que j'engage le Chevalier à faire quelque ſottiſe qui mette votre pere en colere contre lui.

TIMANTE.

Oh, nous parlerons de cela quelqu'autrefois. Je ne ſuis pas bien guéri de ma jalouſie: il faut que ce ſoir même tu demeures ici, pour épier ſi l'on menera cette fille à la Comteſſe; après cela je ne pourrai plus douter de ce qu'elle vient de me dire, je partirai content; & pour avoir l'eſprit plus en repos durant mon voyage, je te laiſſerai ici pour obſerver exactement tout ce qui ſe paſſera dans cette maiſon.

FRONTIN.

Hé bien, Monſieur, j'y reviendrai dès ce ſoir, auſſi bien n'ai-je point vû d'aujourd'hui ma cruelle

Marine ; c'eſt ma Comteſſe à moi. Mais à propos vous ne ſongez qu'à cette femme, & vous ne me dites pas ce que vous voulez faire de ce muet que je vous ai arrêté.

TIMANTE.

Je ne m'en ſuis pas ſouvenu quand il en étoit tems ; ce ſoir tu le meneras où je te dirai. Retirons-nous : mon pere ſoupe chez le Marquis, il pourroit nous trouver ici, ſortons, j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons, Monſieur, Dieu veüille que tout aille mieux pour vous, que Frontin ne penſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE.

QUELLE impatiente de femme ! ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenât Zaïde, sans m'y envoyer à l'heure qu'il est.

LA COMTESSE.

Marine, attens, Marine.

MARINE.

Me voici, Madame.

LA COMTESSE.

Dis au Capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Ouï, Madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attens.

MARINE.

Et bien, Madame.

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas au moins.

MARINE.

Je n'oublirai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris ?

MARINE.

Et ouï, Madame.

LA COMTESSE.

Tu n'as que la ruë à traverſer; amene-là, ſi tu peux, avec toi.

MARINE.

Il faut avoüer que cette femme là veut bien ce qu'elle veut : elle m'a déjà dit chez elle dix fois la même choſe. Quand je ſors, elle me ſuit pour me le redire. Ah la voici encore.

LA COMTESSE.

Ecoute, j'avois oublié à te dire d'avertir le Capitaine de ne prendre pas la peine de venir lui-même ce ſoir : je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh Madame, vous me l'avez dit quatre fois. Eſt-ce tout ?

LA COMTESSE.

Ouï, va, & reviens bien-tôt.

MARINE.

Eh Dieu ſoit loüé... mais.... ne m'appelle-t-elle pas encore?.... non.... C'eſt quelqu'un qui monte l'eſcalier : ne ſeroit-ce point qu'on lui amene Zaïde?.... attendons un moment. Ah! c'eſt ce diable de Frontin, qui me fait enrager avec ſon amour : que diantre vient-il faire ici?

SCENE II.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

OU vas-tu ſi tard, charmante Marine?

MARINE.

Où vas-tu, toi-même, à l'heure qu'il eſt, hibou?

FRONTIN.

Je te cherche, cruelle, & tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien affaire de toi. Adieu.

FRONTIN.

Arrête inhumaine, arrête un moment, ou tu vas voir expirer à tes pieds l'amoureux, le triſte, le deſeſpéré Frontin.

MARINE.

Oh çà, m'aimes-tu autant que tu le dis?

FRONTIN.

Ouï, la peſte m'étouffe.

MARINE.

Veux-tu m'épouſer?

FRONTIN.

Ouï, le diable m'emporte.

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui ſerve, touche là. Je t'aime auſſi; j'enrage de te l'avoir dit : mais c'eſt une affaire faite, a condition que tu renonceras aux fourberies, & que tu ſongeras à embraſſer quelque profeſſion.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçû du Ciel que l'induſtrie en partage : chacun eſt obligé en conſcience de faire valoir ſes talens, je n'ai point d'autre profeſſion.

MARINE.

Appelles-tu cela profeſſion?

FRONTIN.

Ouï, Marine, & je ſoûtiens qu'il n'en eſt pas aujourd'hui de plus en uſage.

MARINE.

Tu as perdu l'eſprit.

FRONTIN.

Nullement; j'ai même fait deſſein, quand nous ſerons mariés, que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes, & toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes? ce ſeroit pour ne rien gagner, tu te moques de moi. Mais laiſſons cela, parle-moi franchement, que viens-tu faire ici?

FRONTIN.

A te dire la pure vérité, j'y viens par l'ordre de mon maître, pour épier ſi l'on menera à la Comteſſe cette Zaïde dont tu as ſans doute oüi parler.

MARINE.

Tu la verras paſſer par ici tout à l'heure, je vais la querir. Adieu.

FRONTIN.

Attens, j'ai à preſent bien des choſes à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce ſoir, quand tu ameneras ce muet que ton maître a promis à ma maîtreſſe.

FRONTIN.

Qui ce muet? eſt-ce pour elle?

MARINE.

Vraiment oüi.

FRONTIN.

Eh que diantre veut-elle faire d'un muet?

MARINE.

Bizarrerie. Elle veut toûjours avoir dans ſon équipage quelque choſe de ſingulier. Elle eut d'abord un Maure: dès qu'elle vit qu'ils devenoient trop communs, & que la vanité d'en avoir avoit paſſé juſques aux Bourgeoiſes, elle n'en voulut plus, & prit un petit Turc. D'autres en eurent, elle

le quitta. Preſentement elle s'eſt aviſée d'avoir un muet, à cauſe que perſonne ne s'en ſert.

FRONTIN.

Oh je te répons qu'en cela elle ſera bien-tôt ſuivie par les autres femmes; elles ſeront bien aiſes d'avoir auprès d'elles des gens qui ne parlent point: & j'en ſçai plus de quatre, qui ſe ſont mal trouvées de n'avoir pas eu des domeſtiques muets.

MARINE.

Tais-toi, voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amies?

MARINE.

Eh je t'en répons, il y a long-temps que nous nous connoiſſons.

SCENE III.

ZAIDE, MARINE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ZAIDE.

BOn ſoir, Marine, ta maîtreſſe m'attend, à ce qu'on m'a dit?

MARINE.

Ouï, Mademoiſelle, je vous allois querir. Mais qui attendez-vous vous-même?

ZAIDE.

Ma fille de chambre, qui s'eſt arrêtée ſur la por-

te. La voici. Hé bien, Liſette, qu'eſt-il devenu? c'eſt lui-même?

LISETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté, car je l'ai perdu de vûë: mais pour être celui qui ne bougeoit de ſes fenêtres....

ZAIDE.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, je n'en ai pas douté un moment. Entrons, ne faiſons pas attendre la Comteſſe.

MARINE *à Frontin.*

Adieu, il faut que j'entre avec elle.... Mais peſte ſoit de toi, tu es cauſe que je n'ai pas été dire au Capitaine de ne pas venir ce ſoir: oh s'il vient, je ſçai ce que je ferai.

FRONTIN.

Adieu, ma Déeſſe. A ce que je viens d'entendre, la Comteſſe a dit vrai à Timante; & après ce que Marine vient de me dire, nous voilà, mon maître & moi, aſſez heureux dans nos amours: cependant du côté de l'intérêt, nos affaires de l'un & de l'autre vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans; s'il eſt privé des biens de ſon pere, adieu les travaux de ma jeuneſſe. Je ne voudrois pour rien du monde avoir ſervi un maître deshérité. Que pourrois-je imaginer pour engager notre héritier prétendu à faire quelque fredaine qui le broüillât avec ſon pere? mais par où diable l'attaquer? il eſt trop taciturne, & l'on ne ſçait comment s'inſinuer avec les gens d'une humeur ſi extraordinaire. Eh parbleu le voici tout à propos.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

QUe cherche-t-il ici si tard, & avec tant d'empressement?

LE CHEVALIER.

Où sera-t-elle allée? qu'est-elle devenuë? Ah, Frontin, que je suis heureux de te rencontrer! ne m'en donneras-tu pas des nouvelles?

FRONTIN.

Et de qui, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle est entrée dans ce Palais : mais dans quel appartement sera-ce? Je suis mort, si je ne la trouve.

FRONTIN.

La peste, comme il jase!

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche par tout, elle ne sera pas surprise de me voir. Helas! peut-être ne la verrai-je jamais.

FRONTIN.

Ce n'est plus le même homme. Et de qui parlez-vous, Monsieur?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante personne que tes yeux

ayent jamais vûë. Enſeigne-moi où elle eſt.

FRONTIN.

Et que puis-je ſçavoir, ſi vous ne parlez plus clairement ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis perdu, ſi je ne la retrouve. Grands Dieux ! qu'elle a de charmes ; & je ne la verrois plus ? non, il n'eſt pas poſſible, elle eſt trop belle. Quelque part qu'elle ſoit, elle n'y peut-être long-temps cachée.

FRONTIN.

S'il parloit de Zaïde ? quel bonheur ! Qu'avez-vous donc, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au deſeſpoir.

FRONTIN.

Et de quoi ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux ?

LE CHEVALIER.

Ouï amoureux, mais éperdûment ; & il faut que tu me ſerves.

FRONTIN.

Moi ?

LE CHEVALIER.

Ouï toi. Tu ſçais les bons offices que je t'ai rendus auprès de mon pere, & que tu me diſois toûjours : Chevalier, cherchez ſeulement une maîtreſſe, & vous verrez ce que je ferai pour vous,

FRONTIN.

Allez, allez, badin, vous voulez rire.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point raillerie : j'ai trouvé ce que tu me diſois de chercher, & tu me tiendras ce que tu m'as promis. Si tu ſçavois qu'elle eſt belle?

FRONTIN.

Ah je n'en doute point. Courage.

LE CHEVALIER.

Elle n'eſt pas comme la plûpart des filles, qui gâtent leur beauté à force de ſoins : elle n'a rien que de naturel. Si tu l'avois vûë!

FRONTIN.

Sçachons ſi c'eſt Zaïde..... Comment eſt-elle faite?

LE CHEVALIER.

Comment? une taille faite exprès pour l'amour! un tein! une douceur! je ne puis te l'exprimer : un tour de viſage qui touche & qui enchante les yeux! ah Frontin, quels yeux!

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites, me voilà auſſi ſçavant que je l'étois. Mais de quel âge à peu près?

LE CHEVALIER.

D'environ ſeize ans.

FRONTIN,

Quelle eſt donc cette fille?

LE CHEVALIER.

Je n'en ſçai rien.

FRONTIN.

Son nom?

LE CHEVALIER.

Je le ſçai encore moins

FRONTIN.

Me voilà bien inſtruit, je vous ſervirai aſſûrément.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui faſſe parler, ou par priere, ou par adreſſe: n'importe, pourvû que je lui parle.

FRONTIN.

Après ce que vous venez de me dire, il n'eſt rien de plus aiſé. Mais il le faut faire mieux expliquer. Où l'avez-vous vûë?

LE CHEVALIER.

A ſa fenêtre vis-à-vis chez nous, où je ne pouvois lui parler que par ſignes.

FRONTIN.

C'eſt elle.... Elle répondoit aux ſignes?

LE CHEVALIER.

D'une maniere dont j'étois charmé.

FRONTIN.

Fort bien. Ne l'avez-vous jamais vûë ailleurs?

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure dans la ruë.

FRONTIN.

La voilà.... Qu'eſt-elle devenuë?

LE CHEVALIER.

Je ne ſçai.

FRONTIN.

Que ne la ſuiviez-vous ?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le Commandeur m'a arrêté, & j'en ſuis inconſolable.

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle ?

LE CHEVALIER.

Avec ſa fille de chambre, & un laquais qui les éclairoit. Je jurerois qu'elles ſont entrées dans ce Palais : je les ai perduës de vûë ſur la porte.

FRONTIN.

Je ſçai tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je ſuis heureux ! Et comment s'appelle-t-elle ?

FRONTIN.

Zaïde.

LE CHEVALIER.

Et qui ſont ſes parens ?

FRONTIN.

C'eſt ce qu'on ne ſçait point. Elle fut priſe par des Corſaires à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle eſt d'une naiſſance illuſtre. Mais où eſt-elle preſentement ? dis-le moi, je t'en conjure.

FRONTIN.

Pas loin d'ici, là, chez la Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Que je ſuis malheureux de n'être pas connu d'elle ! j'entrerois tout à l'heure. On dit que cette Comteſſe

Comteſſe eſt une belle perſonne?

FRONTIN.

Très-belle.

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre?

FRONTIN.

Ho que non.

LE CHEVALIER.

Ah! Frontin.

FRONTIN.

Adieu, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Où vas-tu donc?

FRONTIN.

Trouver mon maître qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point, que tu ne m'ayes rendu quelque ſervice.

FRONTIN.

Je vous promets que ce ſoir même je parlerai pour vous à Zaïde; je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire?

FRONTIN.

Pour mener à la Comteſſe un muet que votre frere lui envoye.

LE CHEVALIER.

Quoi, ce muet dont j'ai oüi parler eſt pour elle?

FRONTIN.

Oüi, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il ſera heureux ! il verra à tous momens la charmante Zaïde, il la ſervira, quel plaiſir ſeulement d'être auprès d'elle !

FRONTIN.

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il ſera heureux !

FRONTIN

Et ſi vous étiez aujourd'hui cet heureux-là ?

LE CHEVALIER.

Qui moi ?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment ?

FRONTIN.

Que vous priſſiez ſes habits ?

LE CHEVALIER.

Et après ?

FRONTIN.

Que je vous menaſſe chez la Comteſſe ?

LE CHEVALIER.

J'entens.

FRONTIN.

Et que je diſſe que vous êtes le muet que Timante lui envoye ?

LE CHEVALIER.

Ah ! que cela eſt bien imaginé !

FRONTIN.

Perſonne ne vous connoît chez elle?

LE CHEVALIER.

Non aſſûrément. Que tu es habile, mon cher Frontin! Allons, déguiſe-moi tout à l'heure comme tu voudras, mene-moi au plus vîte. Qu'il me tarde d'y être!

FRONTIN.

Bon, à quoi penſez-vous? eſt-ce que vous ne voyez pas que je ris?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas moi; tu le feras, puiſque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne ſçauriez pas faire le muet?

LE CHEVALIER.

Moi?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune, & ne pas parler, cela n'eſt pas poſſible à un homme de votre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine, je ferai tout ce qu'il te plaira : l'amour fait joüer toutes ſortes de perſonnages.

FRONTIN.

Mais Monſieur votre pere.....

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté-là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain avec la fille du Marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que Zaïde, je n'aime que Zaïde, je mourrai si je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut aussi vous faire son héritier.

LE CHEVALIER.

Je ne consentirai jamais qu'il fasse ce tort à mon frere ; & je serai trop riche, si je puis posséder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera sur moi.

LE CHEVALIER.

Eh je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin vous le voulez ?

LE CHEVABIER.

Je le veux, je t'en prie, je te le commande, je t'en conjure.

FRONTIN.

Au moins, quand vous serez là dedans, n'allez point faire quelque sotise.

LE CHEVALIER.

Ah ! j'ai trop de respect pour Zaïde ; je ne veux que lui déclarer les sentimens de mon cœur, tâcher de découvrir les siens, & l'engager, si je puis, à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la ruë ; le muet qui doit nous donner l'habit que j'ai fait faire pour lui, n'eſt qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez, tandis que j'irai rendre réponſe à votre frere de ce qu'il attend de moi : enſuite je vous amenerai ici, dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un inſtant.

FRONTIN.

Sortez le premier. J'ai été averti que celui qui tient lieu de pere à Zaïde doit venir ici ce ſoir : il a un valet qui n'eſt pas gruë ; s'il nous voyoit enſemble, il pourroit ſe douter de quelque choſe.

LE CHEVALIER.

Je vais t'attendre, viens vîte au moins.

FRONTIN.

Allez, vous dis-je.... Bon, voilà juſtement ce que je cherchois : mais la peſte voici ce que je ne cherchois point. Ce maudit Capitaine pourroit bien nous embaraſſer ; Marine l'avoit bien dit qu'il reviendroit ce ſoir.

SCENE V.

LE CAPITAINE, GUSMAN, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

AH ! te voilà, mon brave, viens-tu voir si cette porte est encore fermée ?

FRONTIN.

Eh, Monsieur, je sçai qu'elle ne s'ouvre que pour vous, & je cede aux amans heureux.

LE CAPITAINE.

Allons, frappe.... Où vas-tu donc ?

GUSMAN.

Chez le Marquis de Sardan, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Frape chez la Comtesse, étourdi, frape donc.

GUSMAN.

Mais, Monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde, est-il à propos si-tôt....

LE CAPITAINE.

C'est pour cela même, coquin; je veux lui dire qu'elle prenne garde à ce jeune drôle qui de sa fenêtre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Hé, Monsieur, vous lui direz cela demain, on ne vous ouvrira pas si tard....

LE CAPITAINE.

Fraperas-tu, maraut ? à la fin....

GUSMAN.

Eh, Monſieur, s'il ne tient qu'à fraper, votre affaire eſt faite.

SCENE VI.

MARINE, LE CAPITAINE, GUSMAN.

MARINE.

QUe viens-tu faire ici ?

GUSMAN.

Mon maître demande à voir Madame.

MARINE.

On ne la voit point à l'heure qu'il eſt ; va dire à ton maître qu'il a perdu le ſens.

GUSMAN.

Le voilà, tu peux lui dire toi-même.

MARINE.

Monſieur, je vous demande pardon, je ne vous croyois pas ſi près.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bon ſoir à ta maîtreſſe.

MARINE.

Ah ! Monſieur, elle a une migraine ſi terrible, qu'elle a été obligée de ſe coucher, après avoir cauſé un moment avec votre Zaïde. Je crois qu'elle

dort : mais puiſque c'eſt vous, Monſieur, ſi vous voulez, je l'éveillerai.

LE CAPITAINE.

Va, je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN.

Si mon maître n'eſt fou....

LE CAPITAINE.

Mais non, va ſeulement écouter ſi elle dort, & ſi elle ne dort point....

MARINE.

Elle dormira, Monſieur, aſſurément. Vous n'avez qu'à demeurer un peu ici; ſi je ne reviens point, vous pourrez vous en aller. Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante : adieu, Guſman.

GUSMAN.

Bonſoir, Marine.

SCENE VII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

JE vous le diſois bien, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Eſt-ce que ſans la migraine....

GUSMAN.

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-telle donc ?

GUSMAN

GUSMAN.

Elle a, Monsieur, qu'elle n'a pas sur elle ce qu'il faut pour être vûë.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire ?

GUSMAN.

Qu'elle a quitté son teint de jour ; & qu'elle a pris son teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit, à t'entendre, qu'on prend un teint, comme un bonnet. Mais Marine ne revient point ? sortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brûlot de notre flotte.

GUSMAN.

Allons, Monsieur, c'est fort bien fait.

SCENE VIII.

FRONTIN, LE CHEVALIER, *en habit de muet.*

FRONTIN.

N'Entrons pas encore chez elle, laissons sortir le Capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voilà sorti, allons.

FRONTIN.

N'allons pas si vîte, & entendons-nous bien avant que de nous séparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire?

FRONTIN.

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même votre pere de votre amour pour Zaïde ; auſſi bien faut-il qu'il le ſçache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même ?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me ſoupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y conſens, entrons.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas tout. Depuis que je me ſuis aviſé de vous faire muet, il m'eſt venu dans l'eſprit de me ſervir de votre muetiſme pour obliger votre pere à conſentir que vous épouſiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Eſt-il poſſible ?

FRONTIN.

Vous ſçavez qu'il a toujours été le plus crédule de tous les hommes, & que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut, a tellement augmenté par la foibleſſe de ſon âge, qu'on lui perſuaderoit qu'il eſt nuit en plein jour.

LE CHEVALIER.

Mais il ſe défie de toi, & tu l'as ſi ſouvent trompé....

FRONTIN.

Je le tromperai bien encore..., je ſçais ſon foi-

ble ſur les ſortiléges. Songez, vous, ſeulement à être muet pour tout le monde, excepté pour Zaïde ſeule, lorſque vous en trouverez l'occaſion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déjà recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine ; elle eſt fille, elle pourroit parler ; & le ſtratagême que je médite demande un profond ſecret.

LE CHEVALIER.

C'eſt aſſez.

FRONTIN.

Entrons à preſent. Prenez ces hardes, & cachez-les quelque part là-dedans, j'en aurai peut-être beſoin.

SCENE IX.

MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARINE.

AH c'eſt toi, Frontin?

FRONTIN.

Oüi, mon Ange, & voici le muet que je mene à ta maîtreſſe.

MARINE.

Qu'il a bon air !

FRONTIN.

Eh, eh, c'eſt un muet fait exprès pour elle, je vais le preſenter.

MARINE.

Non, l'ordre eſt ce ſoir de nê laiſſer entrer perſonne. Adieu, je ferai à Madame les complimens de ton maître.

FRONTIN.

Adieu, ma Princeſſe. Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon ſtratagême peut réuſſir, voilà le deſſein du Baron rompu ; mon maître ne ſera point deshérité, & je ſerai payé de mes gages, voilà le fait. Allons appaiſer notre autre muet. J'ai été obligé, pour lui faire quitter l'habit, de lui découvrir ce que je fais : mais la confidence qu'il m'a faite de ſes friponneries, & la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me ſont d'aſſûrés gages qu'il gardera mon ſecret. Quand on ſe mêle du métier que je fais, on ne ſçauroit prendre trop de précautions oüi ; encore eſt-on toûjours à la veille de la priſon, ou de la baſtonnade : Dieu nous garde de l'un & de l'autre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ZAIDE, *seule.*

QUe deviendrai-je, helas ! dans une conjoncture si embarassante ? demeurerai-je dans une maison avec un jeune homme qui m'expose à tous momens aux plus violens troubles de la vie ? Il n'est jamais le maître de ses regards, tous ses mouvemens marquent sa passion, & déjà tous les domestiques ont les yeux attachés sur nous : je tremble à tous momens que la Comtesse ne s'en apperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler, comment soutiendrai-je une conversation si hardie ? Le plus sûr est de sortir d'ici : mais je n'en ai pas la force ; & je crains bien que l'amitié que j'ai pour la Comtesse, ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

SCENE II.

MARINE, ZAIDE.

MARINE.

VOus fuyez tout le monde, Zaïde.

Laiſſe-moi.

MARINE.

Je ne vous connois plus depuis hier.

ZAIDE.

Je ne me connois pas moi-même.

MARINE.

Qu'avez-vous ?

ZAIDE.

Je ne ſçai.

MARINE.

J'ai vû le temps que vous n'aviez rien de ſecret pour moi.

ZAIDE.

Je n'ai aucun ſecret à te dire.

MARINE.

Vous ai-je deſobligée en quelque choſe ?

ZAIDE.

Non ; tu m'es toujours chere.

MARINE.

La Comteſſe ne vous fit-elle pas bon accuëil ?

ZAIDE.

Au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

MARINE.

D'où vient donc cette inquiétude ?

ZAIDE.

Hélas ! es-tu ſurpriſe de voir quelque chagrin à une malheureuſe qui ne connoît ni ſes parens, ni ſa patrie.

MARINE.

Vous ne les connoiſſiez pas mieux hier. Il y a

ici quelque choſe de nouveau.

ZAIDE.

Que veux-tu qu'il y ait ?

MARINE.

Je ne ſçai : mais vous n'avez pas accoutumé d'être ainſi. Hier toute la maiſon étoit dans la joye, & le muet que Timante a envoyé à Madame réjoüit tous ceux du logis, vous ſeule ne rîtes point : chacun lui fit des ſignes, auſquels il répondoit avec une grace dont on étoit charmé ; vous ne daignâtes pas lui en faire : & dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaiſir, vous vous retirâtes bruſquement dans votre chambre ; le pauvre garçon en parut tout triſte, & il ne fut plus poſſible de le remettre de belle humeur après que vous fûtes ſortie.

ZAIDE.

Tais-toi, Marine, ou ne me parle plus de lui.

MARINE.

Eſt-ce que les muets vous font pitié ?

ZAIDE.

Oüi, Marine.

MARINE.

Bon, & pourquoi ? Celui-ci paroît ſi content de ſon ſort : allez, Mademoiſelle, vous vous accoutumerez à le voir.

ZAIDE.

Ceſſe de m'en parler, te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez qu'il a bon air.

ZAIDE.

Que vient-il faire ici ?

SCENE III.

LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

MARINE.

JE crois qu'il nous cherche. Ah tenez, Mademoiſelle, il vous fait aſſûrément des reproches de ce que vous fîtes hier.

ZAIDE.

Marine, je t'en conjure, fais-lui ſigne qu'il ſe retire.

MARINE.

Ma foi, Mademoiſelle, je n'en aurois pas le courage, il y auroit de la cruauté : laiſſez-le un peu ſe réjoüir. Voyez comme il vous regarde, je jurerois qu'il prend plaiſir à vous voir.

ZAIDE.

Tu ne ſçais ce que tu dis.

MARINE.

Que vous êtes cruelle ! pourquoi ne voulez-vous pas jetter ſeulement les yeux ſur lui ?

ZAIDE.

Je ne l'ai que trop vû.

MARINE.

Ah Mademoiſelle, il ne parle pas : mais je viens de l'entendre ſoupirer.

ZAIDE.

Hélas !

MARINE.

Je crois, Dieu me le pardonne, que vous ſoupirez auſſi. Que diantre veut dire tout ceci ?

ZAIDE.

Tu es une folle.

MARINE.

Pas tant que vous croyez. Hum.... il y a ici quelque choſe.. *Elle les prend par les bras, elle ſe met au milieu.* Ç'à que je vous enviſage un peu l'un & l'autre, voyons. Vous vous troublez, il pâlit, il ſe déconcerte.

ZAIDE.

Que tu es violente ! on ſe troubleroit à moins.

MARINE.

Mais lui, ſeroit-il ſi en deſordre, s'il n'entendoit pas ce que je dis ? Vous ne me tromperez pas, vous dis-je ; j'ouvre les yeux ſur tout ce que j'ai vû depuis hier : plus fine que moi n'eſt pas bête, & je vous défie de m'en donner à garder ſur ce chapitre.

ZAIDE.

Oh laiſſe-moi donc en repos, tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâcherez, vous, ſi vous me faites encore un ſecret de ce qui ſe paſſe : ou mettez-moi

de votre confidence ; ou je vais tout à l'heure dire mes soupçons à Madame.

ZAIDE.

Garde-t-en bien. Faut-il l'aller fatiguer de tes visions ridicules ?

MARINE.

Voyez-vous ses alarmes ? Je veux que vous me confessiez tout, tout-à-l'heure. Vous avez tort de vous défier de moi ; suis-je d'un naturel si farouche ? Parlez donc, si vous ne voulez pas que je parle.

SCENE IV.

FRONTIN, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

FRONTIN.

AH que vois-je ! mon muet entre les pattes de Marine ! tirons-le de cet embarras. Ah méchante fille ! ah traîtresse ! trahir Timante & Frontin ? O Ciel ! ô Terre ! ô mœurs ! tout est perdu, tout est corrompu. A qui se fier desormais ?

MARINE.

A qui en as-tu ? que dis-tu ? que veux-tu ?

FRONTIN.

Où trouver une femme fidelle, si Marine, que je croyois un bijou de loyauté, un vase de sincerité...

MARINE.

Qu'as-tu bû ? qu'as-tu mangé ? es-tu devenu fou ?

FRONTIN.

Plût à Dieu l'être devenu, & avoir toûjours ignoré l'action la plus noire . . .

MARINE.

Quelle extravagance ! que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce que je veux dire, effrontée ! comme ſi je n'étois pas informé de tout.

MARINE.

Et de quoi ?

FRONTIN.

Et que fait à l'heure qu'il eſt le valet du Capitaine dans ta chambre ?

MARINE.

Dans ma chambre Guſman ?

FRONTIN.

Y eſt-il pour lui, ou pour ſon maître ? qui trompes-tu de Timante, ou de moi ? Mais tu nous trompes tous deux ; car qui touche l'un, touche l'autre.

MARINE.

Quelle viſion ! es-tu yvre, ou furieux ?

FRONTIN.

Oüi je ſuis furieux, perfide ! & je veux que tu viennes tout-à-l'heure me voir percer ce téméraire de mille coups à tes yeux.

MARINE.

Va-t-en cuver ton vin, yvrogne ! j'ai bien au-

tres choſes en tête, & tu me déclareras toi-même qui eſt ce beau muet là que tu nous a amené, ou....

FRONTIN.

Tu cherche à m'échaper ; mais tu me ſuivras tout-à-l'heure.

MARINE.

Eh bien je te ſuivrai, quand tu m'auras dit...

FRONTIN.

Non, tu viendras tout-à-l'heure te dis-je, je veux te prendre en flagrant délit, te confondre...

MARINE.

Cet enragé m'entraîne : mais, vous ne croyez pas être quitte de mes perſecutions.

ZAIDE.

Je mourrois ſi je me trouvois dans un pareil embarras ; il faut m'en délivrer à quelque prix que ce ſoit.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, charmante Zaïde, à quoi...

SCENE V.

LE CAPITAINE, ZAIDE, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

BOn jour, ma fille : je viens vous dire adieu ; j'ai ordre de partir demain.

ZAIDE.

Demain, Monſieur ?

LE CAPITAINE.

Oui, demain. (*Il voit que le Chevalier fait des ſignes de Muet.*) Quel drôle eſt-ce là ? Que demandes-tu ? Oh, oh c'eſt un muet ; que fait-il ici ?

ZAIDE.

Il eſt à la Comteſſe.

LE CAPITAINE.

Ce pendart-là eſt bien fait, je ne l'avois pas encore vû chez elle : d'où l'a-t-elle eu ?

ZAIDE.

Timante le lui a donné.

LE CAPITAINE.

Timante feroit bien d'aller chercher ſon frere le Chevalier ; le Baron d'Ortigny eſt fort en peine de ce fripon-là, on ne ſçait depuis hier au ſoir où il eſt allé.

Le Chevalier ſort dès qu'il voit ſon pere.

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAIDE.

LE BARON.

HA, Monſieur, vous pourriez peut-être me donner des nouvelles de mon fils le Chevalier ?

LE CAPITAINE.

Moi, Monsieur ?

LE BARON.

Mon frere le Commandeur vient de me dire qu'il le vit hier dans la ruë sur les neuf heures du soir, & qu'il couroit après deux filles qui sortoient de chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles; en voilà déjà une : mais pour votre Chevalier, je ne l'ai jamais vû.

LE MARQUIS.

Et vous, Mademoiselle ?

ZAIDE.

Moi ? Monsieur.

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point là nos affaires, entrons chez la Comtesse, je viens dîner avec elle. Serviteur, Messieurs, jusques au revoir.

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

QUe sera devenu mon fils?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayez sujet de vous tant alarmer; le Chevalier a passé la nuit dehors, & n'est pas encore revenu, voilà bien de quoi,

LE BARON.

Mais la maniere brusque dont il me quitta hier en ce même endroit, m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse qui passera.

LE BARON.

Je ne vous ai pas encore tout dit. Hier mon frere le Commandeur le rencontra deux fois : la premiére fois il couroit après deux filles, comme je vous ai dit : une heure après il le vit encore passer, il ne pût l'arrêter, & il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque !

LE BARON.

Ouï, Marquis.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON, FRONTIN *derriere eux.*

FRONTIN.

Ecoutons sans nous montrer.

LE BARON.

Mon frere voulût lui demander pourquoi ce déguisement hors de saison; le Chevalier ne lui répondit pas un seul mot, lui parut tout interdit,

comme un homme qui a l'esprit troublé, & le quitta brusquement.

FRONTIN.

Bon, l'alarme est au quartier.

LE MARQUIS.

Ce sera, vous dis-je, quelque trait de jeunesse. Vous avez mis vos gens en campagne, pour vous découvrir où il peut être allé?

LE BARON.

Tous, excepté ce fourbe de Frontin, qui m'a toûjours trompé.

FRONTIN.

Me voilà.

LE BARON.

Et dont je me défie.

FRONTIN.

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN.

Cela se pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre, je le ferai pendre.

FRONTIN.

Cela est un peu fort.

LE BARON.

Ou je le ferai parler.

FRONTIN.

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel ſujet avez-vous de le ſoupçonner ?

LE BARON.

Si vous ſçaviez combien de fois il m'a trompé.

FRONTIN.

N'eſt-ce que cela ? Il eſt temps que je lui ſerve un plat de mon métier. Monſieur, je vous cherche partout.

LE BARON.

Te voilà donc, ſcélérat ? Tu as enlevé le Chevalier, qu'en as-tu fait ?

FRONTIN.

Ah ! Monſieur, que vous reconnoiſſez mal les ſoins que je viens de prendre.

LE BARON.

Et quels ſoins, fourbe ?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler en ſecret ?

LE BARON.

Tu veux me tromper ?

FRONTIN.

Moi, Monſieur !

LE MARQUIS.

Ecoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Eh bien, parle.

FRONTIN *bas.*

Cet homme-là m'embaraſſe, Monſieur ; il y a certaines choſes qu'il n'eſt pas à propos de dire devant...

LE BARON.

Parle, te dis-je, & parle haut, je n'ai rien de ſecret pour le Marquis.

FRONTIN.

Et bien, Monſieur, quand je vis les allarmes où vous étiez hier pour la fuite du Chevalier, & que mon innocence étoit ſoupçonnée, je fis deſſein de ne rentrer plus au logis, que je n'en euſſe appris des nouvelles.

LE BARON.

En ſçais-tu ?

FRONTIN.

J'avois couru tout Naples ſans rien découvrir; j'étois au déſeſpoir, quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois ſçavoir. D'abord je vous ai cherché par tout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vîte ce que tu as appris.

FRONTIN.

Cet honnête homme, Monſieur, m'a dit qu'il avoit pris garde que depuis que le Chevalier eſt arrivé, il ne ſortoit point, & qu'il étoit continuellement à la fenêtre de ſa chambre, triſte, rêveur, & mélancolique.

LE BARON.

Il eſt vrai.

FRONTIN.

Que là il paſſoit les journées entieres à parler par ſignes à une très-belle fille, qui étoit auſſi

à la fenêtre de l'autre côté de la ruë.

LE BARON.

Ah ! voici ce que j'ai toûjours craint.

FRONTIN.

Je me ſuis allé informer qui étoit cette fille, & j'ai ſçû qu'on l'appelloit Ma... Za... Sa...

LE BARON.

Zaïde.

FRONTIN.

Juſtement Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille, on m'a dit que depuis hier elle avoit délogé.

LE BARON.

Je le ſçai, je la viens de voir ici. Je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas, s'il vous plaît. Vous ſçavez donc, Monſieur, qu'elle eſt chez la Comteſſe ?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Je ſuis d'abord venu.

LE BARON.

Eh bien ?

FRONTIN.

Que diriez-vous, Monſieur, que j'ai trouvé ?

LE BARON.

Et qui ?

FRONTIN.

Le Chevalier.

LE BARON.

Le Chevalier !

FRONTIN.

Oui, Monsieur, le Chevalier, avec un habit si extravagant, que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON.

Voilà qui se rapporte à ce que le Commandeur vient de me dire.

FRONTIN.

Vous voyez, Monsieur, si je vous dis la vérité.

LE MARQUIS.

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, cela m'arrive tous les jours.

LE BARON.

Il faut tout-à-l'heure que j'aille chez la Comtesse.

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, que je vous aye tout dit, & puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

As-tu parlé au Chevalier?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit?

FRONTIN.

Ah! Monsieur, j'en ai le cœur si serré... je crois que j'en mourrai.

LE BARON.

Comment?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point !

FRONTIN.

Non, Monſieur.

LE BARON.

Eſt-il mort ?

FRONTIN.

Non, Monſieur.

LE BARON.

Eſt-il malade ?

FRONTIN.

Je ne ſçai.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point ?

FRONTIN.

Je ne ſçaurois dire, Monſieur, ſi c'eſt qu'on aît jetté quelque ſort ſur lui, ou s'il ſeroit tombé dans une eſpéce de mélancolie : mais je n'ai pû l'obliger à me répondre que par ſignes.

LE BARON.

Ah Ciel, quelle extravagance ! l'amour lui auroit-il fait tourner l'eſprit ?

LE MARQUIS.

Il y a là-deſſous quelque myſtere.

FRONTIN.

Cela pourroit être, Monſieur. Mais, pourquoi ne ſe ſeroit-il pas ouvert à moi ? Je lui ai dit, pour le faire parler, que je ſçavois ſon amour, & que

je n'étois venu là que pour lui rendre ſervice.

LE BARON.

Eh bien à cela ?

FRONTIN.

Mutus.

LE BARON.

Juſte Ciel ! que ſera ceci ?

LE MARQUIS.

Bagatelle : le Chevalier eſt aſſurément d'intelligence avec cette fille.

FRONTIN.

Je le crois comme vous, Monſieur. Mais être éperdûment amoureux, avoir pris l'habitude de ne parler que par ſignes ; Monſieur, Monſieur, on dit que les grandes paſſions font de terribles ravages : & puis s'il y avoit là quelques charmes.

LE BARON.

Ah, Marquis !

LE MARQUIS.

Chanſons, vous dis-je, c'eſt un jeu concerté entr'eux.

FRONTIN.

Le maudit homme !

LE BARON.

Quelqu'un aura enſorcelé mon fils.

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous là vous imaginer ?

FRONTIN.

Cette vieille Juive, qui paſſe pour ſorciere, vint l'autre jour au logis, & parla long-temps au Chevalier.

LE BARON.

Ah ! la maudite femme.

LE MARQUIS.

En vérité, Baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans l'eſprit de pures viſions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe ?

LE MARQUIS.

Non. Pour ce garçon-là, oh puiſqu'il vient de ſon propre mouvement vous dire ce qu'il ſçait, je ne doute point qu'il ne parle ſincerement.

FRONTIN.

Si je parle ſincerement ! je n'ai qu'un défaut, Monſieur, je ſuis trop franc.

LE BARON.

Quoiqu'il en ſoit, il faut que j'aille trouver le Chevalier, & que tout-à-l'heure . . .

FRONTIN.

Gardez-vous-en bien, Monſieur. Perſonne ne le connoît chez la Comteſſe ; il paſſe là-dedans pour un muet de naiſſance : je crois qu'il vaut mieux le tirer de là ſans éclat ; auſſi bien vous ne voudriez pas qu'il ſortît en plein jour avec l'habit qu'il porte.

LE MARQUIS.

Oh, pour cela Frontin a raiſon ; ce que fait le Chevalier eſt une folie d'un jeune homme, qu'il eſt mieux de ne pas divulguer. Laiſſez agir ce garçon-là, on ne peut pas être mieux intentionné.

LE BARON.

Hé bien, Frontin, je me repoſe ſur toi.

FRONTIN.

Si vous me laiſſez faire, Monſieur, j'eſpére que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS.

Adieu, Baron. Je m'en vais en repos, puiſque vous avez des nouvelles de votre fils : j'eſpére qu'à mon retour vous ſerez guéri de vos frayeurs.

FRONTIN.

Oh, à cette heure j'en aurai bon marché.

SCENE IX.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON.

QUe j'avois tort de te ſoupçonner !

FRONTIN.

Oh, oh, Monſieur.

LE BARON.

Helas ! mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Il ne faut pas, Monſieur, vous affliger, quoique le Chevalier ne parle point, il entend aſſez bien tout ce que l'on dit.

LE BARON.

Ah ! Frontin, j'ai obſervé que depuis quelques jours il étoit tout changé, & parloit moins que de coûtume.

FRONTIN.

FRONTIN.

En effet, Monſieur, vous me faites prendre garde qu'il ſembloit perdre la parole de jour en jour.

LE BARON.

L'amour ſeul ne fait point cela, il y a là quelque ſortilége.

FRONTIN.

Que ce ſoit charme ou manie, elle ne fait que commencer, & il y a des Medecins qui en ſçavent guérir.

LE BARON.

Ouï; mais je voudrois les conſulter ſi ſecretement, que je ne publiaſſe pas la folie de mon fils: ces ſortes d'accidens deshonorent une maiſon.

FRONTIN.

Oh! Monſieur, j'ai ouï dire que les folies qui viennent de l'amour ne deshonorent perſonne: toutes les familles ſeroient deshonorées.

LE BARON.

Je ſuis ſi connu de tous les Medecins de Naples....

FRONTIN.

Attendez, Monſieur, il y a depuis deux jours dans ce Palais un des plus grands hommes du monde pour la Medecine.

LE BARON.

Eh! qui?...

FRONTIN.

Diable, c'eſt un Medecin François.

LE BARON.

Et s'il étoit un habile homme, ſeroit-il ſorti de

son pays ? les bons Medecins y sont si rares.

FRONTIN.

Peste, c'est un député de la Faculté de Montpellier, qui va conférer avec l'Ecole de Salerne, sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici ?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire ; suffit qu'il loge dans ce Palais, & que je viens de lui parler tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu ?

FRONTIN.

Comme il est étranger, & que j'ai été en France, je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, tandis qu'on dîne chez la Comtesse, je vais le prier de descendre dans cette sale, où je ferai venir votre fils : je dirai au Medecin, que le Chevalier n'a ni pere ni mere, il l'examinera sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien ; mais je veux y être présent.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entens.

LE BARON.

Mais comment ferai-je ? je n'entens pas le François.

FRONTIN.

Il vous parlera, comme vous voudrez, Latin.

LE BARON.

Je l'entens encore moins.

FRONTIN.

Hé bien, Grec, Hébreu, Caldéen, Siriaque, Allemand, Eſpagnol, Italien, Languedochien. Comme il a fort voyagé, il poſſéde toutes les Langues.

LE BARON.

Va donc, mon garçon, hâte-toi de le faire venir.

FRONTIN.

Mais, à propos, avez-vous de l'argent ſur vous pour lui donner?

LE BARON.

Je crois que non.

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir, & en quantité, il ne feroit rien ſans cela : jugez s'il eſt âpre à l'argent, il eſt Medecin & Gaſcon.

LE BARON.

J'y vais de ce pas : attens-moi.

SCENE X.

FRONTIN *ſeul.*

AH! par ma foi, voilà un homme bien facile à duper, il a pris l'alarme bien chaudement : je n'en ſuis pas trop ſurpris, il commence à radoter,

& il n'aime rien tant au monde que cet enfant-là.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

J'Ai ouï ce que tu viens de dire à mon pere, j'ai compris ton deſſein ; mais où trouveras-tu le Medecin dont tu as beſoin ?

FRONTIN.

Il eſt tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi ?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoîtra.

FRONTIN.

Bon, de la maniere que je ſerai traveſti, & avec tous les jargons que je parlerai, je l'en défie. Où avez-vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher ?

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là dans ce cabinet, où perſonne n'entre que moi. Mais nous nous hâtons trop de donner cette allarme ; je devrois ſçavoir auparavant comment ma paſſion eſt reçûë de Zaïde : je vais peut-être encourir à la fois l'indignation de

deux perſonnes que je reſpecte & que j'adore.

FRONTIN.

Quoi, vous n'avez pas encore parlé à Zaïde ?

LE CHEVALIER.

J'en ai toûjours été empêché par quelque nouvel obſtacle, & ſi tu n'étois venu tantôt, j'allois me découvrir devant Marine.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos : vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas riſquer que ceci vienne à la connoiſſance de la Comteſſe ; elle eſt glorieuſe, délicate & hautaine, & ne voudroit pour rien du monde être ſoupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attens donc que j'aye pû ſçavoir ſi Zaïde approuve....

FRONTIN.

Commençons par le plus difficile, gagnons votre pere ; puiſque Zaïde vous connoît, je la tiens déjà renduë.

LE CHEVALIER.

Comment l'oſer eſpérer ?

FRONTIN.

Vous moquez-vous ? vous ne connoiſſez pas votre mérite. Vous êtes un tréſor, au moins pour être aimé du ſexe ; & ſeroit-il quelque prude qui réſiſtât à un beau jeune homme comme vous, s'il l'avoit une fois perſuadée qu'il pût s'empêcher de parler ? Rendons-nous ſeulement maîtres du bon vieillard,

& puis de l'autre côté tâchez à parler à Zaïde dans la journée. Il faut que ce jeu finisse avant le retour de mon Maître, il ne consentiroit jamais qu'on joüât ce tour à son pere. Je vais querir le Medecin. Adieu : j'entens votre pere qui revient, tenez-vous-là, & joüez bien votre rôle.

SCENE XII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON.

EN vérité voilà un accident bien étrange. Ah ! ah ! voici ce pauvre garçon. Frontin est sans doute allé querir le Medecin. Voyons un peu. Mon fils. Il ne me voit point. Il voudroit me parler. Cela n'est que trop vrai. Cet enfant m'aime bien. Voilà qui fait fendre le cœur. Chevalier.... Ah ! maudit amour ! maudits sorciers ! Mais je crois que voici ce grand Medecin : il ne faut pas qu'il sçache qui je suis.

SCENE XIII.

LE BARON, LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN *en Medecin.*

FRontinus, Frontinus non eſt hîc, in las y plegui ego m'en retourno : io me ne vo.

LE BARON.

Monſieur, Monſieur, ne vous en allez point : voilà ce jeune homme dont Frontin vous a parlé.

FRONTIN.

Iſte eſt mutus, aqueſte?

LE BARON.

Oui, Monſieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non eſt mutus.

LE BARON.

Dites-vous, Monſieur, qu'il n'eſt pas muet?

FRONTIN.

Et Frontinus eſt unus fourbus, fourbiſſimus.

LE BARON.

Il a bien raiſon.

FRONTIN.

Certenamente non eſt mutus, ma veritablemente non poteſt parlare.

LE BARON.

Il a d'abord connu ſon mal.

FRONTIN.

Bota criſpo, bovi pecaire, à baliſco, quante fourberie de

Frontino ! mihi dixit que iſte, lui, non habet ni patrem, ni matrem, & vos, tu, vos, voſtra merce. Vo ſeignoria eſt-il ſon padre ?

LE BARON.

Oh ! le grand homme, il a connu que je ſuis ſon pere. Hé bien, oui, Monſieur, c'eſt mon fils : je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher, que faut-il faire pour le guérir ?

FRONTIN.

Dicam tibi : ho, ho, mouchachou friponello, campis, vos ſete inamoratus.

LE BARON.

Le voilà au fait.

FRONTIN.

Odio la voſtra fringairo, voſtra meſtreſſa, voſtra inamorata non cognoſcit ſui parentes.

LE BARON.

Il eſt vrai.

FRONTIN.

Ma ſuo parentes ſont nobiles, potentes, opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure.

FRONTIN.

Et la cognoſcebunt un giorno.

LE BARON.

Soit ; mais qu'ordonnez-vous, Monſieur, pour tirer mon fils de cet accident ?

FRONTIN *préſentant les deux mains.*

Jo lo diro tibi, egoſi lo dirai.

LE BARON.

Il veut être payé, c'eſt un vrai Medecin. Tenez, Monſieur.

FRONTIN.

Faſes me li prendre prenere, & vitamente fatte li pigliar è preſto. . . .

LE BARON.

Et quoi, Monſieur ?

FRONTIN.

Aquelo drouleto per mouille, quella raggazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui faſſe épouſer cette fille ?

FRONTIN.

Ouei metis hodie, hoggi, hoggi.

LE BARON.

Aujourd'hui ?

FRONTIN.

E preſto ſi laſciate inveterare lo malo.

LE BARON.

Eh ! bien, ſi l'on laiſſe invétérer le mal ?

FRONTIN

Cauſatum per amorem & per magiam.

LE BARON.

Cauſé par amour & par magie.

FRONTIN.

Noun ſera pas houro : non erit tempus, non ſora piu tempo.

LE BARON.

Il ne ſera plus temps.

FRONTIN.

Ille, lui, ſara ſemper mutus.

LE BARON.

Il ſera toûjours muet.

FRONTIN.

Ed in fine vo ſignoria paralitica.

LE BARON.

Et moi, je deviendrai paralitique.

FRONTIN.

Per contagionem & per ſimpathiam.

LE BARON.

Ah Dieux !

FRONTIN.

Ni ſabri pas d'autre remedi ; alterum remedium non eſt.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre remede.

Le Chevalier ſort.

FRONTIN.

No, no, Signore, no, allez, courez, preſtare, preparare, accommodare per un remedio che non li fara male : ſervitor à vo ſeignoria.

SCENE XIV.

LE BARON *ſeul.*

ALlons, puiſque les parens de cette fille ſont nobles & riches, qu'elle ſera un jour reconnuë, & qu'il n'y a point d'autre remede, j'aime mieux, pour ne rien riſquer, conſentir à tout, que de voir

plus long-temps en cet état un enfant qui m'eſt ſi cher.

SCENE XV.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

CE Medecin n'eſt pas encore venu ?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déjà ?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Et le Chevalier ?

LE BARON.

Il l'a vû.

FRONTIN.

Eh ! bien, Monſieur, êtes-vous content de lui ?

LE BARON.

Oh ! le grand homme !

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas ſçû que vous ſoyez ſon pere ?

LE BARON.

Vraiment, vraiment, il l'a d'abord deviné.

FRONTIN.

Le sorcier !

LE BARON.

Viens, Frontin, allons songer à ce qu'il faut faire, il n'y a pas de temps à perdre.

FRONTIN.

Vivat.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAIDE *seule.*

NE balançons plus, fuyons-le pour jamais, retournons chez la sœur du Capitaine.

SCENE II.

LE CHEVALIER, ZAIDE,

LE CHEVALIER.

DE grace, écoutez-moi, Zaïde, suspendez pour un moment une si cruelle résolution.

ZAIDE.

Je ne sçaurois assez-tôt m'éloigner de vous, après ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, & je n'avois que ce moyen pour vous voir, & pour vous le dire.

ZAIDE.

Qu'attendez-vous de moi, de votre pere, des personnes de qui je dépens? vous les irritez tous par une conduite si hardie. Avez-vous songé à ce

que je ſuis, à ce que vous êtes, aux obſtacles inſur
montables qui nous ſéparent ?

LE CHEVALIER.

Par tout ailleurs qu'ils ſoient que dans votr
cœur, mon amour ſera plus fort que tous les ob
ſtacles : c'eſt un ſi grand bonheur pour moi d'a
voir pû vous dire que je vous aime, que je n
déſeſpére plus déſormais de ma fortune.

ZAIDE.

Ceſſez donc de vous attacher à la mienne. Mo
étoile eſt d'être malheureuſe ; j'ai commencé à l'êtr
dès l'enfance, je la ſerai toûjours.

LE CHEVALIER.

Vous ne la ſeriez plus, Zaïde, ſi vous dai-
gniez approuver la pure ardeur dont je brûle.

ZAIDE.

Helas ! je ne vous ai déjà que trop fait connoî-
tre .... ne m'obligez pas de vous en dire davantage.
Malheureuſe ! c'eſt bien à moi. Sortez, ou laiſſez-
moi.

LE CHEVALIER.

Non, charmante Zaïde ....

SCENE III.

MARINE, LE CHEVALIER, ZAIDE.

MARINE.

MAdame ! venez voir ; notre Muet parle. Voilà ce que j'avois toûjours ſoupçonné.

ZAIDE.

Ah ! Ciel, je ſuis perduë.

LE CHEVALIER.

Ma pauvre Marine !

MARINE.

Eh ! venez voir, Madame, venez voir.

ZAIDE.

Que penſera-t-elle ?

LE CHEVALIER.

Au nom de Dieu, Marine....

MARINE.

Madame ! hé, hé, hé, Madame !

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, te voilà maîtreſſe de ma vie, puiſque tu l'es de mon ſecret. Je ſuis frere de Timante, j'adore Zaïde, & il n'eſt pas de milieu pour moi entre la poſſéder ou mourir : ſi tu me découvres, tu me donnes une mort certaine, tu expoſes Frontin.

MARINE.

Ah ! le fourbe !

LE CHEVALIER.

Tu l'expoſes aux plus violens effets du reſſentiment de mon pere : ſi tu ne me découvre pas, je te devrai toute la félicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre, & d'envelopper Zaïde dans ma diſgrace ? Zaïde qui t'eſt chere, Zaïde qui eſt innocente, & de qui je n'ai pas attendu le conſentement pour faire tout ce que j'ai fait. Veux-tu que j'embraſſe tes genoux ? me veux-tu voir expirer à tes pieds ? me veux-tu voir les noyer de larmes ?

MARINE.

Levez-vous, vous me faites pitié, je ſuis naturellement tendre, je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine !

MARINE.

Ce n'eſt rien de m'avoir gagnée ; vous ne pouvez long-temps tromper la Comteſſe, elle ne ſe doute déjà que trop de la vérité : c'eſt moi ſeule qui la combattois, & qui ne croyois pas Frontin capable de me cacher quelque choſe. Sotte que j'étois ! Mais il faut vîte finir ceci. Çà voyons, que pouvons-nous faire ? je veux entrer dans vos intérêts.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, que je te ſuis redevable ! permets

mets que dans les premiers transports de ma reconnoissance j'embrasse encore tes genoux.

MARINE.

Que faites-vous, malheureux? levez-vous, voici Madame.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE.

LA COMTESSE.

QUe vois-je ? Zaïde en larmes, Marine effrayée, le Muet à ses pieds ! je n'en dois plus douter. Rentrez, Marine, faites signe à ce garçon de vous suivre; Zaïde demeurez avec moi.

SCENE V.

LA COMTESSE, ZAIDE.

LA COMTESSE.

JE vous aime, Zaïde, & l'on ne peut gueres donner plus de marques de tendresse, que je vous en ai données.

ZAIDE.

Je sens, comme je dois, Madame.....

LA COMTESSE.

Attendez à me remercier, que je vous aye dit tout ce que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention sur tout ce qui vous regarde, pour n'avoir pas remarqué ce qui s'est passé depuis que le Muet que Timante m'a envoyé, est entré chez nous. Vous rougissez, Zaïde.

ZAIDE.

Moi, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, & cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards, j'ai observé vos démarches, vous n'avez pû me cacher votre trouble, je vous avouë même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'aveu que j'en fais pour m'attirer votre confiance, si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour vous, doit depuis long-temps me l'avoir acquise.

ZAIDE.

Madame.....

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc votre cœur sans crainte.

ZAIDE.

Qui ? moi ; je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aye besoin de vous faire quelque violence ? veux-je entrer dans vos affaires, que pour y prendre la part que je dois ?

ZAIDE.

Moi, Madame, des affaires ! une pauvre innocente : ô Ciel !

LA COMTESSE.

Vous pouvez auſſi peu douter de ma fidélité, que de ma tendreſſe. Je n'ai pas voulu par diſcretion vous parler devant le Capitaine. Vous ſçavez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme paſſoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres. Tout ce que j'ai vû de notre Muet me donne de violens ſoupçons, que c'eſt ce même jeune homme. Avoüez-le : pouvez-vous vous cacher de moi, & connoître à quel point je vous aime? Vous ne me dites rien.

ZAIDE.

Que voulez-vous que je vous diſe? Je vous vois des ſoupçons, je n'y ai point la part que vous croyez, je ſuis dans un trouble.....

LA COMTESSE.

Et c'eſt ce trouble où je vous vois qui augmente ma curioſité, parce que vous m'êtes chere. Ne me déguiſez plus rien, déclarez-moi un myſtére que vous ne pouvez plus me cacher ; parlez, je ſerai peut-être en état de vous ſervir avant que le Capitaine parte. Quoi ? toutes mes prieres ne ſervent qu'à augmenter votre ſilence ?

ZAIDE.

Quelles penſées auſſi avez-vous, Madame? pourquoi vous attachez-vous à me preſſer ? aurois-je été capable de vous déplaire en quelque choſe ? Que je ſuis malheureuſe !

LA COMTESSE.

Ho ! bien, puiſque vous ne voulez rien m'a-

voüer, je ne m'en prendrai plus qu'au Muet, & je le punirai de l'audace dont je le soupçonne. Je n'attens pour cela que l'arrivé de Timante. Mais le voici plûtôt que je ne l'attendois.

SCENE VI.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

MOn retour vous surprend, Madame?

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaisir.

TIMANTE.

Nous n'avions fait gueres plus de douze milles, quand le Viceroi a reçu un courier.

LA COMTESSE.

Quelque raison qui vous fasse revenir, elle m'est agréable; mais sur-tout dans la situation où je suis, vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir, Madame?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le Muet que vous m'avez envoyé.....

TIMANTE.

Eh! bien, Madame,

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout-à-l'heure, Timante.

TIMANTE.

Il eſt vrai, Madame, qu'il eſt tout des plus laids : mais on n'en trouve pas facilement ; & dans l'envie où vous étiez d'en avoir un, je me réſolus à vous envoyer ce vieux malheureux.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas ce qui m'en déplait, Timante ; il n'eſt que trop bien fait & trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler, Madame, de mon mauvais choix : mais je m'en juſtifie par la néceſſité où j'étois de vous obéïr promptement.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Monſieur, ne continuez point une plaiſanterie que vous avez faite hors de ſaiſon. Croyez-vous que je vous puiſſe facilement pardonner que dans le temps que vous vouliez paroître agité d'une violente jalouſie, vous ayez conſervé aſſez de ſang froid, pour me joüer un pareil tour & m'envoyer un muet comme celui-ci ? A quel deſſein l'avez-vous fait, Timante ? Ne connoiſſez-vous point de quelle délicateſſe je ſuis ſur Zaïde ?

SCENE VII.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

QUe vois-je ? mon maître de retour ! Madame, je ſuis votre ſerviteur. Ne pourrai-je pas vous dire un mot en particulier ?

TIMANTE.

Patience. Qu'eſt-ce que tout ceci, Madame ? & qu'a de commun Zaïde, jeune & belle comme elle eſt, avec un miſérable accablé des plus cruelles diſgraces de la nature ?

FRONTIN.

Monſieur, hum...

LA COMTESSE.

Finiſſons ce jeu, je vous prie ; ces conteſtations commencent à me fatiguer. C'eſt préciſement parce que ce jeune homme, que vous m'avez envoyé, a les manieres nobles & galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayez entrepris de l'introduire chez moi de cette maniere.

TIMANTE.

Les manieres nobles & galantes ! Frontin, il ne me parut point tel hier, lorſque tu me le fis voir ?

FRONTIN.

Oh pardonnez-moi, Monsieur; vous ne l'avez pas bien remarqué. *Bas.* Je me tuë de vous faire signe que j'ai quelque chose à vous dire.

TIMANTE.

Laisse-moi en repos. Madame, je commence à être inquiet à mon tour. Frontin, fais venir ce nuet tout à l'heure, que j'éclaircisse tout ceci : vîte donc, qu'attens-tu ? va le querir . . . mais non, demeure. Le voici, Madame, qui a déjà changé l'habit pour s'en aller.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, TIMANTE, SIMON, FRONTIN.

FRONTIN *bas.*

AH voici bien d'autres affaires.

TIMANTE.

On lui a fait entendre sans doute, Madame, qu'on n'avoit plus besoin de lui.

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante ?

TIMANTE.

Le voilà devant vous, Madame.

LA COMTESSE.

Devant moi ? je ne le vois point.

FRONTIN *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

TIMANTE *prenant Simon par le bras.*

Eh le voilà, Madame.

LA COMTESSE.

Qui ? ce vieux animal.

SIMON *faisant le muet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE.

Ah Ciel ! encore un muet ?

TIMANTE.

Que veut dire ceci ?

FRONTIN *bas.*

Il faut joüer d'adresse.

TIMANTE.

Viens-çà toi. Voilà, Madame, le muet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous mocquez de moi, Timante. Holà, Marine, hé, Marine.

SCENE IX.

TIMANTE, LA COMTESSE, MARINE, FRONTIN, SIMON.

MARINE.

QUe vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre muet. Non, demeurez, je veux auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE.

Hé bien, Frontin, qu'as-tu à dire?

FRONTIN.

Monſieur, quand vous fûtes parti hier au ſoir...

TIMANTE.

Eh bien, maraut, quand je fus parti?

FRONTIN.

Monſieur, je vous dis qu'hier au ſoir, il étoit preſque nuit, &...

TIMANTE.

Tu me preſentas ce muet, n'eſt-il pas vray?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; mais...

TIMANTE.

Vous voyez bien, Madame.

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vû cet homme-là, ni perſonne de ma maiſon.

TIMANTE.

Parleras-tu pendard ?

FRONTIN.

Mais, Monſieur, ſi vous ne voulez pas me laiſſer parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes. Madame a raiſon.

TIMANTE.

Parle donc.

FRONTIN *à Simon.*

Motus toi, ou.... Monſieur, il eſt vrai que voilà le muet que je vous fis voir hier au ſoir : mais comme depuis huit jours j'avois demandé par tout des muets par votre ordre, un moment après que vous fûtes parti, on m'en mena un autre ; je le trouvai plus à mon gré que celui-ci, & je le menai chez Madame en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choſes.

FRONTIN.

Qu'auriez-vous fait, Madame, de cette bête-là ?

TIMANTE.

Il me ſemble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit...

FRONTIN.

J'ai voulû vous le dire, Monſieur : mais quand vous avez une fois pris la mouche, y a-t-il moyen de vous parler ?

SIMON *en colére.*

Ah, of, of, ah.

FRONTIN.

Ah, of, of, ah : tu as beau faire, nous n'avons plus beſoin de toi. Il en eſt en colére comme vous voyez : il faut lui donner quelque choſe pour ſa peine, c'eſt ce qu'il veut dire ; il eſt bon garçon.

TIMANTE.

Volontiers. Donne-lui ces dix piſtoles, & qu'il s'en aille.

FRONTIN *ne lui en donnant que cinq.*

Tiens, retire-toi.

SIMON.

Monſieur il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh, oh ! qu'eſt-ceci ? voici vrayment un plaiſant miracle.

MARINE.

C'eſt la force de l'or.

LA COMTESSE.

C'eſt donc là de ces muets que vous me vouliez donner ?

TIMANTE.

Frontin, quelle piéce avois tu deſſein de me joüer ? Voilà ta fourberie découverte, quel étoit ton deſſein ? Parle, coquin, répons. Tu ne dis mot.

FRONTIN.

Vous me voyez, Monſieur, dans un ſi grand

étonnement, que je ne puis parler ; la parole de cet homme-là a étouffé la mienne. Sauve-toi.

TIMANTE.

Non tu te t'en iras pas. Marine, empêche qu'il ne ſorte.

FRONTIN.

Empêche-le auſſi de parler.

TIMANTE.

Je veux ſçavoir la vérité.

FRONTIN.

Un muet parler ſoudainement ! Je tremble, Monſieur, & il faut regarder ceci comme un grand prodige.

LA COMTESSE.

Tu contes aſſez ſur notre ſimplicité, pour te flater que nous croyons que cet homme ait été muet ?

FRONTIN.

Voyez ! je l'ai crû moi.

TIMANTE

Il faut confondre ce coquin. Parle tout à l'heure.

FRONTIN.

Garde-t-en bien.

MARINE.

Frontin te roüeroit de coups.

TIMANTE.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Vous voyez bien, Monſieur, cela eſt inutile.

TIMANTE.

Impudent, je t'apprendrai à te joüer de nous.

LA COMTESSE.

Laiſſez-le, Timante, il vaut mieux voir comme il ſe tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux, puiſque vous le voulez.

FRONTIN.

Oh Monſieur, c'eſt, vous dis-je, quelque grand prodige aſſurément. N'a-t-on pas vû mille fois des choſes ſurprenantes annoncer des événemens extraordinaires ? Qui ſçait ſi ce n'eſt pas quelque avis du Ciel pour nos affaires ? la mort de votre pére, la guerre de...

TIMANTE.

L'impudent !

FRONTIN.

Oh Monſieur, ſi c'étoit la premiere fois qu'un muet eût parlé, je ne ſçaurois que dire : mais n'avez-vous pas lû l'hiſtoire de ce Roi qui avoit un fils, ou une fille, n'importe, qui n'avoit jamais parlé ? ce n'étoit donc pas une fille, c'étoit donc un fils.

TIMANTE.

Quel coq-à-l'âne nous vient-il faire ce coquin ?

FRONTIN.

Attendez juſqu'au bout. Ecoutez, Madame, vous allez entendre un beau trait d'hiſtoire, & qui eſt fort à propos. Ce Roi avoit donc un fils qui étoit muet : hé, mon Dieu comment s'appelloit ce Roi ?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraut, & qu'avons-nous affaire de l'hiſtoire de Creſus ?

LA COMTESSE.

Laiſſez-le dire, il conte joliment. Hé bien ?

FRONTIN.

Oui, Creſus, juſtement. Vive Madame, elle aime l'hiſtoire ; c'eſt auſſi une belle choſe que l'hiſtoire. Creſus donc étant dans ſa ville de Sarde, qui venoit d'être priſe d'aſſaut : voulez-vous que je vous faſſe une briéve deſcription du ſiége ?

LA COMTESSE.

Oh pour cela non.

FRONTIN.

Un ſoldat l'alloit tuer ſans le connoître. Quand ſon fils qui étoit muet, comme j'ay dit, vit le péril ſi proche ; la crainte qu'il eut pour ſon pére, lui fit faire un ſi grand effort, que tout à coup, admirez l'effet du ſang, les cataractes du goſier s'ouvrirent, les membranes du ſon ſe rompirent, les paliſſades de la parole ſe briſérent ; cette epiderme qui enveloppe la prononciation, ſe fendit, l'obſtruction de la voix s'amollit, les homoplates des ſyllabes s'écartérent, & laiſſérent aux mots un paſſage libre ; les eſquinancies, auparavant enflées, s'applatirent, la luette s'échauffa, les lignes de la taciturnité furent forcées, la nature conduiſit de ſa propre main l'articulation juſque dans les retranchemens du ſilence ; ſa langue ſe délia, & il s'écria, Sauvez le Roi. *Bas à Simon.* Eh ſauve-toi ;

ſauve-toi donc, diſoit-il à ſon pére.

LA COMTESSE.

Voilà en vérité un beau recit.

TIMANTE.

Eh, Madame, vous avez trop de complaiſance pour ce coquin ; & moi, ſans tant de miracles, je ferai parler ſon muet à coups de bâton... Mais qu'eſt-il devenu ?

MARINE.

Il s'eſt ſauvé, ſans que je l'en aye pû empêcher?

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertiſſois-tu pas ?

MARINE.

Je n'ai oſé interrompre le recit de Frontin.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monſieur, je courrai après lui ; je le ratraperai aſſurément.

TIMANTE.

Non, il me tombera quelque jour en main ; j'aime mieux voir tout à l'heure l'autre muet. Hola, Marine, va le querir, puiſque Madame veut qu'il ſorte.

FRONTIN.

Encore.

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc, Marine.

FRONTIN.

Attens. Monſieur, cet autre muet eſt un gar-

çon de famille, qui eſt venu ici de nuit & ſans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE.

Dépêchez-vous, Marine.

FRONTIN.

Attens. Madame, il ne faudroit pas le faire ſortir de jour avec l'habit qu'il porte, ſi ſes parens..

TIMANTE.

Je le menerai dans mon caroſſe, perſonne ne le verra.

LA COMTESSE.

Allez vîte, Marine.

FRONTIN.

Attens. Ce muet au moins ne ſçauroit aller en caroſſe ſans s'évanoüir, il craint terriblement cette voiture.

MARINE.

S'il ne faut auſſi qu'attendre juſqu'à tantôt.

TIMANTE.

Non, non, ce que Madame vient de me dire de ce muet me donne envie de le voir : va le querir.

LA COMTESSE.

Allez le faire venir.

FRONTIN.

Garde-t-en bien.

MARINE.

Ne crains pas cela. Je vais vous l'amener.

SCENE X.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

AVez-vous ſçu, Timante, ce qui s'eſt paſſé chez vous en votre abſence ?

TIMANTE.

Non, Madame, je n'ai vû encore perſonne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que votre frére le Chevalier ſe ſauva hier du logis.

TIMANTE.

Mon frére, Frontin !

FRONTIN.

Oui, Monſieur, je ſçai ce que c'eſt.

LA COMTESSE.

Votre pére en eſt extrêmement alarmé.

TIMANTE.

Tu ſçais ce qu'il eſt devenu ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, le Chevalier n'eſt pas perdu. Je vous informerai de tout en temps & lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier.

FRONTIN *bas.*

Cela se pourroit, Monsieur, pour votre service pourtant.

SCENE XI.

MARINE, LA COMTESSE FRONTIN.

MARINE.

JE ne vous mene point le muet, Madame, le Capitaine s'en divertit, j'ai crû qu'étant chez vous, je ne pouvois le lui ôter sans incivilité.

FRONTIN.

Voilà la reine des filles, pour entendre parfaitement bien son monde.

MARINE.

Au reste, de nos fenêtres j'ai vû entrer ici le pere de Monsieur, avec ce Marquis qui ne le quitte jamais.

TIMANTE.

Il ne faut pas qu'ils me voyent.

LA COMTESSE.

Passons dans mon petit appartement, nous n'y trouverons que Zaïde.

TIMANTE.

Suis-moi, j'ai à te parler.

FRONTIN.

Et moi j'ai à parler à Monſieur votre pere & au Marquis. Entrez vîte, je les entens : je vous nformerai de tout. La peſte me voilà ſorti d'un :errible embarras. Je ne voulois pas lui découvrir 'a choſe devant la Comteſſe : cependant le voilà :hez elle je ne puis plus éviter qu'il ne la ſçache ; s'il eſt ſage, il m'en ſçaura bon gré.

SCENE XII.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

QUelle foibleſſe de croire ſi légerement !

LE BARON.

Ah Marquis ! ſi vous étiez ſon pere, vous feriez comme moi.

FRONTIN.

L'amour & les ſorciers, Monſieur, ſont de terribles gens.

LE MARQUIS.

Mais avant que de ſe mettre de pareilles choſes dans l'eſprit, on examine bien...

LE BARON.

Cela eſt tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi vous l'allez marier ſans conſulter vos amis?

LE BARON.

J'ai consulté sur cela le plus grand homme du monde, demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme assûrément.

LE BARON.

Il n'y a pas de temps à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raisons qui m'obligent à ne vous presser pas davantage sur cela.

LE BARON.

Frontin, as-tu revû le Chevalier ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Eh bien, sa mélancolie ?

FRONTIN.

Elle continuë toûjours.

LE BARON.

Le pauvre garçon !

FRONTIN.

Depuis tantôt, Monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté !

FRONTIN.

Oui, Monsieur, présentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable.

LE MARQUIS.

Quelles chimeres !

LE BARON.

Ah Marquis ! je l'ai vû moi-même, il faut lui parler haut pour le faire entendre.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, à présent il n'entend rien, si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie !

FRONTIN

Oui, Monsieur, & très-fort.

LE BARON.

Allons, Frontin, puisqu'il est chez la Comtesse, fais-le venir, que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi, Monsieur, en cet état vous voulez le marier ?

LE BARON.

C'est ce grand Medecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan !

LE BARON.

Point. Il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, & qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble.

FRONTIN.

Le bourreau !

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, je le connois mieux que vous.

LE BARON.

Il assûre qu'il guérira.

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; mais voilà pour vous une te rible ordonnance.

LE BARON.

Le pauvre garçon me plaint. Je ne te croyo pas d'un si bon naturel.

FRONTIN.

Ah, Monsieur !

LE BARON.

Va, je vais mettre au feu les informations qu'o ma fait faire contre toi. Allons, fais venir le Ch valier.

LE MARQUIS.

Demeure, Frontin. Croyez-moi, Baron, ve nez vous reposer un moment chez moi. Je ne so ge plus à combattre vos sentimens : mais nous av serons ensemble comment il faudra s'y prendre po terminer cette affaire sans éclat. Il faut commenc par parler au Capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, j'irai lui dire que vo souhaitez de lui parler ; je crois qu'il est chez l Comtesse.

LE MARQUIS.

Hé bien, allons attendre chez nous qu'il en sorte c'est une affaire dont il faut lui aller parler chez lu

LE BARON.

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foibleſſe l'un pere pour ſon fils. Frontin, trouve-toi ici dans n moment, nous pourrons avoir beſoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monſieur. Voilà ma dupe out du long dans mes panneaux. Mais il faut aller rouver ce coquin de Simon : l'argent que je lui ai ris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici n'embaraſſer; il vaut mieux qu'il m'en coûte quelques piſtoles, enſuite j'irai parler au Capitaine. Pour e qui eſt d'éclaircir mon maître & la Comteſſe, 'ai du tems de reſte; quand ils ſont enſemble, ils ne ſe ſéparent pas ſi-tôt. Ils s'aiment; j'ai agi pour eurs intérêts, ils me pardonneront tous deux, l'un pour l'amour de l'autre.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PRONTIN *seul.*

JE n'ai pû trouver ce pendart de Simon ; ce maraut se fait bien chercher.

SCENE II.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

AH ! malheureux, falloit-il avoir recours à ce expedient ? Si j'avois été ici, je t'en auroi bien empêché.

FRONTIN.

Ho, Monsieur, il n'y en avoit point d'autre à prendre pour vous empêcher d'être desherité.

TIMANTE.

Donner ce déplaisir à mon pere !

FRONTIN.

Monsieur, aux maux violens il faut des remedes de même.

TIMANTE,

TIMANTE.

Quelque rigueur que mon pere exerce contre moi, je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin, & je ne voudrois point pour toutes choses au monde qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie. S'il vient à sçavoir que tu en sois l'auteur, je tremble pour toi.

FRONTIN.

Allez, Monsieur, il n'a garde de m'en soupçonner.

TIMANTE.

Tu te tromperas dans ton calcul.

FRONTIN.

Bon, je suis à présent de son conseil secret.

TIMANTE.

Quelques précautions que l'on prenne pour soûtenir un mensonge, la vérité se fait sentir malgré qu'on en ait, & les fourberies les mieux concertées se démentent toûjours par quelque endroit où l'on n'a pas pensé.

FRONTIN.

J'ai pourvû à tout.

TIMANTE.

Cependant je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprès de la Comtesse.

FRONTIN.

Vos affaires! puis-je mieux les avancer? & la Comtesse étoit-elle assez riche pour épouser un homme desherité?

TIMANTE.

Mais enfin, comment obliger mon pere à consentir à mon bonheur?

FRONTIN.

Laissez seulement achever l'affaire du Chevalier, nous trouverons après quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point au moins me servir d'un mensonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement? un menteur est aussi nécessaire dans les mariages qu'un Notaire. Y dit-on jamais de part & d'autre la vérité, & n'y fait-on pas au plus fin? Mais nous n'en sommes pas encore-là. Rentrez chez la Comtesse; je vais attendre ici que le Capitaine en sorte, pour l'avertir de tout. Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

VOilà Frontin tout à propos.

LE BARON.

Frontin mon ami, va sçavoir chez la Com-

teſſe ſi je pourrois dire un mot en particulier au Capitaine.

FRONTIN.

Je vais, Monſieur, le prier de votre part de ſe rendre dans cette ſalle.

LE BARON.

Fort bien. Va, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS.

Demeure, Frontin, le voici heureuſement qui ſort.

FRONTIN *bas.*

Tant pis, je voudrois bien lui avoir dit un mot en particulier.

SCENE IV.

LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

TRès humble, Meſſieurs. Parbleu je viens de voir là dedans un muet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Hélas !

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du Chevalier ? je vous trouve triſte : vous devriez aller voir ce muet, il vous feroit paſſer votre mélancolie.

LE BARON.

Qu'entens-je, Marquis ?

LE CAPITAINE.

Serviteur, Meſſieurs, je pars demain, j'ai des affaires.

LE BARON.

Ne pourrois-je pas, Monſieur.....

LE CAPITAINE.

Que voulez-vous ? je ſuis preſſé.

LE BARON.

Monſieur, je ſuis venu ici tout exprès... je ſçai que je devrois être allé chez vous...

LE CAPITAINE.

Eh morbleu point de cérémonies ; vous ſçavez que je ne ſuis point façonnier.

LE BARON.

Eh bien, Monſieur... Marquis...

LE CAPITAINE.

Oh ventrebleu dépêchez-vous donc, ou je vous plante là.

LE BARON.

Je vous prie, Monſieur, de conſentir que mon fils le Chevalier épouſe cette Zaïde, qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE.

Votre fils le Chevalier ?

LE BARON.

Oui, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Et vous ne ſçavez pas où il eſt.

LE MARQUIS.

Monsieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouse Zaïde : ne vous mocquez-vous point ?

FRONTIN.

Oh non, Monsieur, c'est tout de bon.

LE BARON.

Oui, Monsieur, je vous supplie que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une maniere bien lugubre.

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi.

LE CAPITAINE.

Ouidà, Monsieur, je vous accorde ma fille, & tout mon bien avec elle. Hé Marine, amène moi Zaïde.

SCENE V.

ZAIDE, MARINE, LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

MARINE.

LA voici, Monsieur, qui sortoit pour vous parler.

ZAIDE.

Je vous prie, Monsieur, de me remener chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt, ma fille. Voici Monsieur le Baron qui veut vous donner pour époux son fils le Chevalier.

ZAIDE.

Le Chevalier ?

FRONTIN.

Oui, Mademoiselle.

ZAIDE.

Et le connoissez-vous ?

LE CAPITAINE.

Non je ne l'ai jamais vû : mais puisque Monsieur est son pére, je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN.

Assurément, Monsieur.

SCENE VI.

LE CAPITAINE, LE BARON, LE MARQUIS, ZAIDE, MARINE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

AH voici ce drôle de muet qui m'a tant fait rire; il faut qu'il soit de la nôce.

FRONTIN.

Il en sera, Monsieur. Hum....

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui.

LE CAPITAINE.

Mais qu'a-t-il fait au Baron ? il se met à genoux, il pleure, il soupire, il lui demande pardon, il lui montre Zaïde.

LE BARON.

Levez-vous.

FRONTIN.

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE.

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

Mon fils !

LE CAPITAINE.

Son fils ?

LE BARON.

Levez-vous, on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE.

Zaïde !

FRONTIN.

Voilà qui me va faire pleurer.

MARINE.

En effet cela eſt touchant.

LE CAPITAINE.

Monſieur le Baron.

LE BARON.

Monſieur.

LE CAPITAINE.

Quelle Comédie joüons-nous ici ?

LE BARON.

Monſieur, vous voyez le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Votre fils ! celui pour qui vous demandez Zaïde

LE BARON.

Oui, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu, vous me la donnez belle.

FRONTIN.

Mais.....

LE CAPITAINE.

Il n'y a point de mais qui tienne, je ne donne point ma fille à un Muet.

FRONTIN.

Eh ! Monſieur, les Medecins ont aſſûré qu'il parlera, criera, peſtera, donnera peut-être ſa femme au diable dès qu'il ſera marié.

MARINE

MARINE.

Sérieusement, Monsieur, les Medecins ont dit qu'il n'est rien de si bon pour faire revenir la parole, que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Eh! bien, va-t'en dire de ma part à tes Medecins qu'ils lui ordonnent leurs filles pour le guérir.

LE BARON.

Ah! Marquis, il n'y consentira jamais.

FRONTIN *lui parlant à l'oreille.*

Vous m'entendez bien?

LE CAPITAINE.

Va te promener, je ne donne pas comme cela dans le panneau.

MARINE.

Ne voyez-vous pas que c'est pour obliger son pere.....

LE CAPITAINE.

Tais-toi: je crois qu'il feroit encore plus facile de le faire parler, que de te rendre muette. Tête-bleu, Monsieur, pour qui me prenez-vous? Sçavez-vous que quand le Chevalier feroit le fils du grand Mogol, il n'y auroit rien à faire? Qu'il parle, & j'y consentirai.

FRONTIN *au Chevalier, qui veut parler.*

St, st.

LE MARQUIS.

Vraiment, s'il parloit, Monsieur peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dis-je, je n'y consentirai point, s'il ne parle.

FRONTIN.

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera comme un livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres.

MARINE.

Fiez-vous à ce qu'il vous dit ; je vous en réponds aussi.

LE CAPITAINE.

Voilà, morbleu, deux bonnes cautions. Zaïde, point de Muets, je vous prie.

LE BARON.

Ah, Marquis!

LE CAPITAINE.

Je vais dire à la Comtesse de se donner bien de garde d'y consentir en mon absence. Attendez-moi, je viens vous reprendre pour vous mener chez ma sœur.

LE BARON.

Ç'en est fait, Frontin.

FRONTIN.

Je vais le suivre. Ces pestes de marins sont durs d'oreille ; mais il ne faut pas encore désespérer.

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAIDE, MARINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *au Baron.*

MOnsieur, il y a un homme là-bas dans la cour qui demande à vous parler en particulier, & tout-à-l'heure, pour une chose de la derniere conséquence.

LE BARON.

Marquis, venez, s'il vous plaît, avec moi; ne m'abandonnez pas en l'état où je suis, nous reviendrons ici dans un moment.

SCENE VIII.

MARINE, LE CHEVALIER.

MARINE.

HAtez-vous de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au Capitaine; personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire; je sors du plus violent état

où jamais un Amant puiſſe être : je perdois Zaïde ſi je parlois ; ſi je ne parlois pas, je la perdois auſſi. Mais allons.

SCENE IX.

LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, MARINE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

EN effet, il parle. Si je l'avois ſçû plûtôt, c'étoit une affaire faite.

LA COMTESSE.

Tu peux bien rendre graces à ton maître ; ſans lui tu te ſerois mal trouvé de m'avoir joüé cette piéce.

LE CHEVALIER.

Madame . . . Monſieur . . . l'amour . . . vous connoiſſez Zaïde, pourrez-vous ne me point pardonner tout ce que j'ai entrepris ?

LA COMTESSE.

Chevalier, je ſuis bonne, & je conſidére Timante : vous aimez Zaïde, nous ſçavons qu'elle ne vous hait point, nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles aſſez fortes preuves de reconnoiſſance . . .

FRONTIN.

Laiſſons-là votre reconnoiſſance ; nous n'avons point de temps à perdre, le Baron va revenir, ſongeons à rajuſter toutes choſes : ſecondez-moi bien.

LE CAPITAINE.

Ah ! parbleu, je vais lui dire que j'y conſens, ne te mets pas en peine.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas aſſez. Continuez, vous, à faire le Muet, & laiſſez-moi conduire le reſte. Le voici.

SCENE X.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnſieur, j'ai tant fait, qu'enfin j'ai obligé Monſieur à conſentir.....

LE BARON.

Ah ! traître, me joüer de la ſorte !

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur ?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre, ſcélérat.

MARINE

Quelqu'un t'a trahi.

LE BARON.

Et vous, mon fils, n'avez-vous point de honte?

Le Chevalier ſe jette à genoux.

LE CAPITAINE.

Que veut dire ceci?

LE MARQUIS.

Nous ne donnons plus, Monſieur, dans ces panneaux; Monſieur votre pere vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, Monſieur?

LE BARON.

Tais-toi, coquin, infâme, je ſuis ſi en colere, que je ne puis parler.

MARINE.

Il ſçait tout.

FRONTIN.

J'en tremble.

MARINE.

Je te le diſois bien.

LE BARON.

Tu payeras cher l'allarme que tu m'as donnée.

FRONTIN.

Vous verrez, Monſieur, qu'on vous aura fait entendre...

LE BARON.

Qu'on faſſe venir Simon.

FRONTIN *bas.*

Ah! je ſuis perdu.

LE CAPITAINE.

Le voilà muet à ſon tour.

FRONTIN.

J'ai de quoi me venger de ce voleur.

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, ZAIDE, LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE, SIMON.

LE BARON *prenant Simon par le bras.*

AVance, avance, montre-toi. Voilà le pauvre diable à qui Frontin avoit perſuadé de faire le Muet, parce que Timante en avoit promis un à Madame ; voilà l'homme enfin en la place duquel ce traître a fait entrer le Chevalier.

LE MARQUIS.

Avec quelle adreſſe il nous a tous joüés !

MARINE.

Tu as beſoin d'un coup de maître.

FRONTIN.

Monſieur, je vais vous faire venir mon maître, qui vous aſſûrera.....

LE BARON.

Tu ne ſortiras point, infâme : demeure-là, &

confeſſe que tu es le plus méchant de tous les hommes.

FRONTIN.

Vous ne connoiſſez pas, Monſieur, le ſcélérat à qui vous ajoûtez foi, c'eſt un coquin, un fripon, qui a changé mille fois de nom, & qui porte une fauſſe barbe.

SIMON.

Hé bien, oüi, que veux-tu dire ? C'étoit moi qui devoit être le Muet de Madame.

LE CAPITAINE.

J'ai vû cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS.

Ce viſage ne m'eſt pas inconnu.

LE CAPITAINE.

Ah ! voleur, je te trouve !

FRONTIN.

Je vous l'ai bien dit, Monſieur, que c'étoit un méchant homme.

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaires.

LE CAPITAINE.

Zaïde, c'eſt Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien !

ZAIDE.

Quoi ? ce Griffon dont je vous ai ouï ſi ſouvent parler, qui nous vola dès que nous eûmes pris terre ?

LE CAPITAINE.

Lui-même, le frere de votre nourrice Eſpagnole, qui mourut le jour de votre priſe.

LE MARQUIS.

Une nourrice Eſpagnole !

FRONTIN.

C'eſt un pendart, vous dis-je, qui a changé vingt fois de nom.

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS.

Seroit-il poſſible !

FRONTIN *au Capitaine.*

Monſieur, tirez-moi d'ici, je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé.

LE CAPITAINE.

Je l'entens bien ainſi.

FRONTIN.

Voilà déjà une chaîne d'or qu'il m'avoit donnée à vendre.

LE MARQUIS.

Donne-la-moi, voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé auſſi ?

FRONTIN.

Aſſurément.

LE MARQUIS.

Que vois-je ! je n'en puis plus douter.

LE BARON.

Qu'eſt-ce donc ?

LE MARQUIS.

Helas ! dis-moi, malheureux, comment te ſauvas-tu du naufrage, lorſque ma fille périt ? Je te reconnois ; tu étois avec elle, lorſque je l'envoyai à ſa mere, qui étoit à Palerme, & j'avois donné cette chaîne d'or à ſa nourrice Eſpagnole.

SIMON.

Monſieur, je vous demande pardon, votre fille ne périt point, nous la ſauvâmes : nous fûmes pris par des Corſaires, & le lendemain Monſieur nous reprit ſur les côtes d'Eſpagne.

LE MARQUIS.

Ah ! Baron.

LE CAPITAINE.

Voilà aſſûrément la même fille qui tomba alors entre mes mains, il y aura juſtement treize ans le mois prochain.

ZAIDE.

Ah Ciel !

LE BARON.

Qu'entens-je ?

LE MARQUIS.

Ah ! Zaïde, vous êtes ma fille. Ce que Monſieur me dit, le temps de votre priſe, la nourrice Eſpagnole, Griffon que voilà, cette chaîne que je reconnois ; tout me le confirme, & plus que tout encore, les ſécrets mouvemens de la nature qui s'élevent au fond de mon cœur. Zaïde, vous êtes ma fille.

ZAIDE.

Quel bonheur pour moi !

FRONTIN.

Et pour moi encore plus grand.

MARINE.

Tu as été plus heureux que ſage.

LE CHEVALIER.

Juſte Ciel !

LE BARON.

Ah ! Marquis, le Ciel a fait ce miracle pour une alliance que nous avons tant ſouhaitée.

LE MARQUIS.

Oui, Baron. Monſieur, vous me rendez toute la joye de ma vie.

LE CAPITAINE.

Je vous la céde ; mais je veux qu'elle ſoit mon héritiere.

LA COMTESSE.

Que je m'eſtime heureuſe, Monſieur, de l'avoir toûjours aimée tendrement !

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, TIMANTE, LE CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAIDE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

TIMANTE.

QUe viens-je d'apprendre, mon pere ? quel bonheur ! n'y en aura-t-il pas auſſi pour moi ?

LE MARQUIS.

Allons, mon cher ami, en faveur d'un ſi beau jour, rendez tous vos enfans heureux.

LE BARON.

Madame, je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS.

Grace ſur tout à Frontin.

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur. Mais, Madame, ſi vous ne m'accordez Marine, il vaut autant m'envoyer pendre.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies.

FRONTIN.

Tubieu, j'ai trop frisé la corde.

SIMON.

Serai-je seul malheureux ?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

Fin du cinquiéme Acte.

L'IMPORTANT,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Repréſentée pour la premiere fois le 16. Decembre 1693.

REMARQUES

REMARQUES HISTORIQUES de M. de Palaprat, sur l'Important.

QUoique je ne sois pas l'Auteur de cette Comédie, j'en sçai les particularités aussi bien, & peut-être mieux que celui qui l'a faite. Son Auteur, avec qui je vivois dans une étroite amitié, indépendamment de notre société Dramatique, me faisoit le plaisir d'accepter un logement chez moi au Temple : il est aisé de voir, que logeant avec l'Auteur, si j'avois été d'une humeur chicaneuse, j'aurois pû revendiquer son Ouvrage par la maxime du Droit Civil, *Si quis in alieno solo, &c. inst. l. 2. t. 1. §. 30. 31.* L'excellent Comique qui brilloit en ce tems-là, (M. Raisin) & avec qui nous avions un continuel commerce, nous donna la premiére idée du caractére de l'Important.

Un jour qu'il soupoit avec nous, il nous dit, & joüa mille choses merveilleuses dans ce caractére. Il avoit imaginé pour celui-ci, un sérieux comique, une sotte gravité dans un fat, une maniére de grandeur affectée dans un Impertinent.

Ce caractére me plaisoit infiniment à

traiter, & je voyois tous les jours beaucoup d'originaux de notre Important; mais je devois partir en très-peu de jours pour ſuivre mes Princes (Meſſieurs de Vendôme) à l'armée de Catalogne, d'où le commerce avec mon ami ne pouvoit être auſſi fréquent, que lorſque je n'avois été qu'en Flandres. Je lui abandonnai donc toutes mes flateuſes eſpérances ſur cette piéce; & il la fit tout ſeul de la maniére heureuſe que je viens de la faire imprimer. Je n'y eus d'autre part, que quelques idées que je pûs lui donner dans pluſieurs repas que nous fîmes enſemble avant mon départ avec l'excellent Acteur dont je viens de parler..... Pendant que je voyageois, mon ami alloit toujours ſon train à compoſer ſa Comédie; mais je reçus à peine une fois le mois de ſes lettres & des nouvelles du progrès de ſon Important, juſqu'à ſa perfection; pour moi je lui répondis toûjours tout ce qui me vint dans l'eſprit ſur cet Ouvrage.....

Il y avoit long-tems que je n'en entendois plus parler, lorſque ſon Auteur me conſulta enfin ſur la diſtribution de ſes rôles. l'Acteur qui avoit donné la premiére idée de ce caractére, & qui devoit le joüer, étoit mort au mois d'Août précédent.

Queſtion de ſçavoir à qui le donner. Je ne balancerois pas un inſtant ſi j'étois à votre place, lui répondis-je, à le donner au Comédien qui joüe les Marquis ridicules, (de Villiers) parce que tout Marquis ridicule eſt un fat, & que généralement l'idée que chacun ſe fera d'un Important, ſera l'idée d'un fat. Il me crût, le rolle fut bien joüé, bien reçu, & réüſſit beaucoup. Je ne ſçavois pas alors qu'un Acteur (Beaubourg) en qui je connoiſſois de grands talens pour le Cothurne, en eût de pareils pour le Brodequin : je ne l'avois pas encore vû joüer dans le Comique; & cette ignorance penſa coûter par la ſuite à mon ami, la chute d'un de ſes meilleurs Ouvrages. Voyez la préface de Gabinie.

Bien des gens ont fait la guerre à mon ami de n'avoir pas traité l'Important ſuivant leurs idées; mais je leur répondrois volontiers pour lui, que la multiplicité qu'il y a d'Importans dans le monde, rendoit ce caractére intraitable, ſuivant les idées particulieres de chacun, & qu'ainſi il a bien fait de mettre ſur le Théatre ſon Important & non le leur; & c'eſt auſſi pour cette raiſon, que j'ai pris la liberté ſans ſon aveu d'intituler ſa Comédie l'Important,

& non l'Important de Cour ; addition non ſeulement inutile, mais même préjudiciable à la piéce, puiſque l'Important qui y eſt repréſenté, & qui ſe donne pour un Comte qualifié, n'eſt qu'un hobereau de province, fat & impertinent, & qui ne connoit point la Cour.

ACTEURS.

M. LE COMTE DE CLINCAN, Important.

M. DE CORNICHON, Vieillard, Oncle du Comte.

LA MARQUISE, Mere de Mariane & de Ninon.

MARIANE, Amante de Dorante.

NINON, Sœur de Mariane.

DORANTE, Amant de Mariane.

M. DE VIEUSANCOUR, Pere de Dorante.

LA BRANCHE, Valet, Ecuyer du Comte.

MARTON, Suivante de Mariane.

UN COMMIS BANQUIER.

UN BANQUIER.

TROIS LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris chez la Marquiſe.

L'IMPORTANT, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE *regardant derriere lui, pour voir si on le suit.*

ME suivroit-il ? je l'ai, ma foi, bien vû ; c'est l'oncle de mon Maître. Il y a dix ans que nous n'avons vû ce bon-homme à Paris. J'ai bien fait peut-être de ne faire pas semblant de le voir, j'aurois été grondé. Je crois pourtant qu'il m'a reconnu. N'est-ce pas lui qui monte les dégrés après moi ? me viendroit-il relancer jusques ici ?

SCENE II.

M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

AH ! parbleu, le voilà. Il héſite à m'aborder. *En s'examinant.* Sous cet habit-là, il a de la peine à reconnoître la Branche. Feignons.

M. DE CORNICHON *d'un peu loin.*

La Bran....

LA BRANCHE *d'un air fier.*

Eh ?

M. DE CORNICHON.

Je cherche par tout un de mes neveux, & il me ſemble.....

LA BRANCHE.

Je ne le connois pas.

M. DE CORNICHON.

à part. *Il s'approche*

C'eſt la voix de la Branche. Voyons de plus près. Oh ! oh ! je ne me trompe point. N'es-tu pas...

LA BRANCHE *déguiſant ſa voix.*

A qui parlez-vous, Monſu ?

à part. M. DE CORNICHON.

Non, ce n'eſt pas ſa voix. Monſieur, je vous demande pardon : vous reſſemblez ſi fort à un certain

la

la Branche qui ſervoit autrefois un de mes neveux, que d'abord....

LA BRANCHE.

Cela eſt fort plaiſant, ſuivre chez lui un homme de ma qualité, & le prendre pour un valet !

M. DE CORNICHON.

Monſieur, j'ai crû que mon neveu logeoit ceans. Ce la Branche, pour qui je vous prenois, eſt un homme fort bien fait, & j'avois une bonne nouvelle à lui donner.

Il veut ſe retirer.

LA BRANCHE.

Une bonne nouvelle ! Attendez, Monſieur, que voulez-vous à ce la Branche ?

M. DE CORNICHON.

C'eſt pour remettre entre ſes mains les papiers d'une tante, qui l'a fait ſon heritier, & l'argent que je lui apporte.

Il veut ſe retirer.

LA BRANCHE.

Arrêtez, Monſieur, on peut vous dire où il eſt.

M. DE CORNICHON *à part.*

Oui, quand je parle d'argent ? Si c'étoit un filou. *haut.* Monſieur, je ne dois pas abuſer de votre patience.

LA BRANCHE.

Demeurez, Monſieur, s'il vous plaît. J'avois des raiſons pour ne pas vous dire d'abord que je ſuis la Branche ; mais vous ne vous trompez point, je le ſuis, Monſieur, à vous rendre mes très-hum-

bles ſervices. Ne me reconnoiſſez-vous pas ?

M. DE CORNICHON *à part.*

Il me ſemble que la Branche étoit plus petit. Je reviens.

LA BRANCHE.

Vous héſitez, Monſieur ?

M. DE CORNICHON.

Tout-à-l'heure.

LA BRANCHE.

Attendez, Monſieur. Je ſuis la Branche au moins, n'allez pas faire quelque *qui pro quo* avec cet argent.

M. DE CORNICHON.

Je vais querir vos papiers.

LA BRANCHE.

Demeurez donc, Monſieur : je me donne au diable ſi je ne ſuis la Branche.

M. DE CORNICHON.

Dans un moment.

LA BRANCHE.

Oh ! arrêtez donc, Monſieur : la peſte me créve ſi je ne le ſuis. A telles enſeignes, que la tante dont vous me parlez étoit une blanchiſſeuſe de Nevers, qu'on appelloit la grande Nicole : vous êtes Monſieur de Cornichon, vous avez été tuteur de M. de Clincan mon Maître, vous vous êtes ſéparé de Madame votre épouſe, à cauſe qu'un jeune Abbé.....

M. DE CORNICHON.

Paix, paix. En effet, c'eſt lui-même. Eh ! bien,

mon pauvre la Branche, tiens, voilà environ cinq cent livres que ta tante a laiſſé : je te dirai en quoi conſiſte le reſte. Mais, dis-moi, tu-as donc fait fortune, à ce que je vois ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je ſuis toûjours au ſervice de Monſieur votre neveu.

M. DE CORNICHON.

Il eſt donc devenu grand Seigneur ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Quoi, un homme de ſa condition habiller ainſi ſon valet ?

LA BRANCHE.

Oh ! Monſieur, ce n'eſt plus comme de votre temps. Les gens des plus petits, ſoi-diſans Gentilshommes, ſont aujourd'hui plus dorés que les Ducs & Pairs du temps paſſé. D'ailleurs, Monſieur, on portoit autrefois l'or & l'argent dans la bourſe, la mode a changé, on les porte ſur les habits.

M. DE CORNICHON.

Cependant la terre de Clincan ne ſçauroit fournir à mon neveu.....

LA BRANCHE.

Parlez bas, Monſieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Eh, pourquoi ?

LA BRANCHE.

Nous ſommes ici dans l'appartement d'une Mar-

quiſe, qui eſt à Paris pour un grand procès. C'eſt une veuve, une bonne Provinciale, un peu folle, changeante & glorieuſe. Elle a une fille fort belle & très-riche, qu'on appelle Mariane : on parle de la marier avec un Gentilhomme nommé Dorante. Ils s'aiment fort ; mais mon Maître ſonge à la croquer pour lui à cauſe de ſa richeſſe : car pour ſa beauté, ce n'eſt pas ce qui le touche. Il ne ſeroit pas à propos qu'on entendît ce que vous diriez ici de lui.

M. DE CORNICHON.

Je comprens : c'eſt-à-dire, que mon neveu fait le grand Seigneur auprès de la mere, pour ſe faire donner la fille.

LA BRANCHE.

Vous l'avez dit, Monſieur. Depuis quelques mois il a érigé, de ſa propre autorité, ſa Terre de Clincan en Comté, & il eſt Monſieur le Comte tout court. Pour moi, je ſuis à l'auberge ſon valet de chambre, à Verſailles ſon ſecretaire, & ceans ſon écuyer.

M. DE CORNICHON.

Quelle folie ! Où loge-t-il, que je l'aille voir ?

LA BRANCHE.

Là, Monſieur, dans cet autre appartement ; mais il eſt ſorti.

M. DE CORNICHON.

Je l'attendrai donc pour le voir. Sur ce que tu viens de me dire, il doit être bien endetté.

LA BRANCHE.

Paſſablement, Monſieur. Un certain Banquier

entr'autres, à qui nous devons deux mille piſtoles, nous talonne d'aſſez près.

M. DE CORNICHON.

Mais auſſi, que fait-il ſi long-temps à Paris?

LA BRANCHE.

Rien, Monſieur, il va ſouvent à Verſailles.

M. DE CORNICHON.

A-t-il une Charge chez le Roi?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Eſt-il dans le ſervice?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Eſt-il dans la Robe?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Et que diantre fait-il donc? à quoi s'occupe-t-il? qu'eſt-ce qu'il eſt?

LA BRANCHE.

Il eſt, Monſieur... il eſt... Vous m'embaraſſez. Il eſt ce qu'on appelle... à la ſuite de la Cour.

M. DE CORNICHON.

Et que fait-il tant à la ſuite de la Cour, n'étant pas en place?

LA BRANCHE.

Oh! Monſieur, cela n'eſt pas néceſſaire: mais il faut vous expliquer ceci. Tenez, Monſieur, il y a

dans ce pays-ci une eſpéce de gens, qui voyant qu'on ne leur fait pas l'honneur de les élever dans les Charges & dans les emplois de diſtinction, trouvent le moyen par leur propre induſtrie de ſe faire valoir eux-mêmes.

M. DE CORNICHON.

Et comment cela ?

LA BRANCHE.

Ils vont à la Cour, chez les Princes, chez les Miniſtres; ils s'intriguent dans les Bureaux; ils n'y ont pas véritablement un grand crédit ; mais ils trouvent des gens à qui ils perſuadent qu'ils en ont beaucoup. Cela leur donne un grand relief dans le monde, & Monſieur votre neveu a embraſſé cette profeſſion-là.

M. DE CORNICHON.

Voilà une belle profeſſion. Je voudrois bien ſçavoir quel nom dans le monde on peut donner à ceux qui s'en mêlent.

LA BRANCHE.

Quel nom, Monſieur ? je m'en vais vous le dire. Comme pour exercer cette profeſſion il ne faut ni proviſions, ni brevets, ceux qui s'en mêlent ne prennent point de qualités; mais ceux qui les connoiſſent bien les appellent... je crois... oui, Importans; c'eſt comme qui diroit, faiſant les accrédités, les notables. Vous comprenez bien ?

M. DE CORNICHON.

Tu me contes ici des folies.

LA BRANCHE.

Point, Monſieur ; il y a de ces gens-là qui font les Importans dans toutes ſortes de conditions ; mais ceux qui ſuivent la Cour ſont du premier ordre, & Monſieur votre neveu eſt aſſûrément un des plus habiles & des plus renommés de ce côté-là.

M. DE CORNICHON.

Voilà un beau Corps !

LA BRANCHE.

La peſte, Monſieur, il n'eſt pas à mépriſer. Ceux qui en ſont n'ont pas de gages à la vérité, mais ils ont d'aſſez beaux priviléges : ils ne travaillent que quand il leur plaît, & ils peuvent même en donner la ſurvivance ſans agrément de la Cour.

M. DE CORNICHON.

C'eſt une raillerie, & ce que fait là mon neveu eſt indigne d'un honnête-homme ; car enfin, il ne peut faire ce que tu dis, ſans être obligé de mentir à tous momens.

LA BRANCHE.

Cela eſt vrai, Monſieur : mais la profeſſion le permet ; par là elle les mene quelquefois à de gros mariages. Par exemple, la Dame de ceans, qui ſonge à manquer de parole à Dorante, dont je vous ai parlé, pour donner ſa fille à mon Maître.... J'entens la ſuivante de Mariane. Vous n'êtes pas aſſez proprement mis pour vous dire ceans l'oncle de Monſieur le Comte. Ne parlez pas auſſi devant cette fille de ma tante la blanchiſſeuſe de Nevers

la grande Nicole. Je ſuis venu ici pour tâcher de la mettre dans nos intérêts, & je la mitonne pour moi.

SCENE III.

MARTON, M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

MARTON.

BOn jour, Monſieur de la Branche.

LA BRANCHE.

Serviteur, ma chere Marton.

MARTON.

Oh ! oh ! qui eſt ce Monſieur là ?

LA BRANCHE

Ce Monſieur-là ? c'eſt . . . c'eſt un Gentilhomme de Nevers, c'eſt M. de Cornichon.

MARTON.

Je ſuis très-humble ſervante à M. de Cornichon. A qui en veut-il ?

LA BRANCHE.

A moi. C'eſt Monſieur . . . c'eſt Monſieur mon oncle.

M. DE CORNICHON.

Ton oncle, maraut !

LA BRANCHE *bas.*

Je parle ainſi pour l'intérêt de votre neveu.

MARTON.

Je ſuis ravie, Monſieur, de voir un parent de Monſieur de la Branche.

M. DE CORNICHON.

Serviteur.

MARTON.

Peut-on faire quelque choſe pour Monſieur votre oncle?

M. DE CORNICHON.

Non.

LA BRANCHE.

Non, non. Monſieur mon oncle que voilà m'a fait la grace de m'accompagner juſques ici, pour me dire qu'une de mes tantes, une Conſeillere de Nevers, qu'on appelloit... Madame de ſaint Nicolas m'a fait ſon héritier: il m'a rendu cinq ou ſix cens piſtoles, qui me vont embaraſſer.

MARTON.

La peſte! voulez-vous qu'on vous les garde?

LA BRANCHE.

Je verrai de les placer. Mais, Monſieur mon oncle, eſt-il poſſible qu'on n'ait trouvé que cela d'argent comptant chez une Dame de cette qualité-là?

M. DE CORNICHON.

On n'y a trouvé que ce que je t'ai rendu.

LA BRANCHE.

Cela eſt aſſez mal-honnête pour une femme comme elle. Monſieur mon oncle, notre couſin le Préſident, étoit-il toûjours bien de ſes amis?

M. DE CORNICHON *bas.*

Va te promener.

MARTON *à part.*

Il eſt de bonne famille.

M. DE CORNICHON.

Je vais voir ſi mon neveu ſeroit rentré chez lui.

SCENE IV.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

DE quel neveu parle-t-il donc?

LA BRANCHE.

C'eſt d'un autre neveu, un neveu qui eſt plus grand que moi : c'eſt l'oncle de France qui a le plus de neveux.

MARTON.

Ce Monſieur, ton oncle, te traite un peu cavalierement, ce me ſemble.

LA BRANCHE.

C'eſt que nous vivons ſans façon.

MARTON.

Monſieur de Cornichon a l'air bien rebarbatif.

LA BRANCHE.

Oui, il n'eſt pas content : je crois qu'il vouloit avoir la ſucceſſion de ma tante. Mais laiſſons cela ; tu viens de voir que je ſuis un aſſez bon parti.

SCENE V.

MARTON, LA BRANCHE, NINON *qui les épie.*

LA BRANCHE.

Il lui baise les mains.

TU ſçais que je t'adore. Si tu veux que je te faſſe l'honneur de t'épouſer, il faut que tu ſerves...

MARTON *appercevant Ninon.*

Tais-toi, voilà Ninon qui nous épie.

NINON.

Ah ! ah ! c'eſt donc pour cela que tu es ſortie de la chambre de ma ſœur ? j'en ſuis bien aiſe. Continuez, Monſieur, continuez.

MARTON.

Oh ! que cela eſt beau à une grande fille comme vous, de venir écouter ce qu'on dit.

NINON.

Eh ! va, va, j'y ſuis venuë, parce que je me doutois déjà de quelque choſe. Vous voulez tromper ma ſœur : mais... vous aurez affaire à moi.

SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

NE t'aviſe jamais devant elle de me parler de toi, ni de ton maître : c'eſt une petite peſte qui épie, écoute, rapporte tout ce qu'on fait ceans, & ſert d'eſpion à ſa ſœur & à Dorante.

LA BRANCHE.

La voilà partie, oh çà....

MARTON.

Oh çà je vois que tu veux que je ſerve ton maître auprès de Mariane ; mais franchement je ne crois pas que ce ſoit un homme pour elle.

LA BRANCHE.

Quoi, un Comte de cette importance ? un homme connu à la Cour & à la Ville...

MARTON.

Eh ! mon Dieu, à la Cour, à la Ville, on ne voit autre choſe que des gens qui ſe donnent pour ce qu'ils ne ſont pas.

LA BRANCHE.

Ta morale eſt un peu forte.

MARTON.

Vois-tu, à la bonne heure de prendre les gens pour ce qu'ils veulent quand il n'en coute rien ; mais quand il s'agit de s'engager, ſotte qui s'y fie.

LA BRANCHE.

Tu me prens donc, moi, pour un fripon?

MARTON.

Tu me prens donc, moi, pour une gruë?

LA BRANCHE.

Non, mais tu ſçais que l'on dit, tel maître, tel valet; & pour bien juger de mon maître, regarde-moi bien ici moi-même depuis les pieds juſqu'à la tête.

MARTON.

Oh! pour bien juger toi-même ſi je ſuis fille à donner dans le panneau, regarde-moi ici entre deux yeux.

LA BRANCHE.

Vois cette magnificence.

MARTON.

Vois cette phiſionomie.

LA BRANCHE.

Cet air, ce port, ces manieres.

MARTON.

Ces regards, ce front, ces cheveux noirs.

LA BRANCHE.

A cela, me prens-tu pour l'écuyer d'un petit Gentilhomme?

MARTON.

A cela, me prens-tu pour une dupe?

LA BRANCHE.

Mais là, ſur ce que tu vois, combien lui donnerois-tu de rente?

MARTON.

Mais là, sur ce que tu vois, combien me donnerois-tu de pénétration ?

LA BRANCHE, *donnant une chiquenaude à son chapeau.*

Sur cela de pénétration ? autant.

MARTON, *de l'ongle dans les dents.*

Sur cela de rente ? autant.

LA BRANCHE.

Tu me ruines.

MARTON.

Tu me deshonores.

LA BRANCHE.

Cependant il faut que nous soyons toi & moi d'intelligence.

MARTON.

C'est selon que ton maître en usera avec moi.

LA BRANCHE.

J'entens. Dorante ne t'a rien promis ?

MARTON.

Est-ce que je m'en soucie ?

LA BRANCHE.

Oh ! je le sçai bien ; mais je viens te dire que si nous pouvons faire donner Mariane à mon maître, il m'a promis dix mille francs pour me marier avec toi.

MARTON.

Quelle assûrance as-tu de la promesse de ton maître ?

LA BRANCHE.

Un écrit en bonne forme ; car je ſuis homme d'ordre.

MARTON.

Quelle aſſûrance me donneras-tu à moi ?

LA BRANCHE.

Ce même billet, ma parole, ma foi, mon amour, nes fermens.

MARTON.

Parlons ſeulement de cet écrit, où eſt-il ?

LA BRANCHE.

Chez le Notaire qui l'a reçû. Te défies-tu de moi ?

MARTON.

Non ; mais va le querir.

LA BRANCHE.

Oh, tout-à-l'heure.

MARTON.

Après cela, ne te mets pas en peine. Quoique j'aye toûjours parlé contre ton maître à la mere de Mariane, je ſçaurai bien donner à cela une tournure de ma façon... Je l'entens, va vîte faire ce que je t'ai dit.

LA BRANCHE.

Je ſuis à toi dans un moment.

SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

JE n'en puis plus, Marton, je n'en puis plus. Ah! l'extravagante femme, l'extravagante femme!

MARTON.

Bon, c'eſt une folle.

LA MARQUISE.

Tu ſçais donc de qui je parle?

MARTON.

Non, Madame; mais puiſque vous le dites, je le crois.

LA MARQUISE.

Je viens de rencontrer la mere de Cléonte à qui tu ſçais que j'avois promis Mariane.

MARTON.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Je lui ai dit, mais le plus honnêtement du monde, que j'avois changé de deſſein.

MARTON.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Cette folle m'a dit que je ſuis d'humeur changeante.

MARTON.

MARTON.

Quelle médiſance !

LA MARQUISE.

Comme ſi après avoir promis Mariane à ſon fils, il ne m'étoit pas permis de la donner à Dorante.

MARTON.

Voyez, où diantre a-t-elle trouvé qu'une femme ſoit obligée de tenir ſa parole ?

LA MARQUISE.

Elle m'a ſoûtenu en face qu'on ne peut pas compter ſur ce que je promets.

MARTON.

Elle a menti, Madame. Moquez-vous de cela, changez toûjours pour le mieux, & joüiſſez toûjours du privilége du ſéxe à la barbe des gens.

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, cela me chagrine. Aurai-je du monde ? m'eſt-il venu compagnie pendant que j'étois dehors à ſolliciter mon procès ?

MARTON.

Il n'y a encore perſonne, Madame.

LA MARQUISE.

Perſonne à la veille du mariage de ma fille ! perſonne ! pas un ſeul homme chez moi !

MARTON.

Par ma foi, Madame, les hommes commencent à devenir bien rares. Si la guerre continuë, les femmes auront autant de peine à en trouver que les Capitaines, *entre ſes dents*, quoiqu'elles n'épargnent rien pour les enrôler.

LE MARQUISE.

N'avois-je pas dit de faire avertir Monsieur le Comte de Clincan de m'envoyer chercher compagnie de tous côtés ? J'ai laissé pour cela deux de mes laquais, & de toute la matinée je n'en ai eu que quatre derriere mon carosse.

SCENE VIII.

NINON, LA MARQUISE, MARTON.

NINON *derriere elles.*

AH ! te voilà.

MARTON.

Pour moi, Madame, vous m'avez commandé de demeurer auprès de ma maîtresse, si Dorante la venoit voir. Ils ont passé la matinée ensemble, & je ne les ai pas quittés.

NINON.

Oui, vraiment, ma mere, fiez-vous bien à ce qu'elle dit.

LA MARQUISE.

Comment, Ninon ?

NINON.

Elle ne les a pas quittés, oui.

MARTON.

Que voulez-vous dire ?

NINON.

Je veux dire que c'eſt moi qui ai tenu compagnie à ma ſœur, tandis que Mademoiſelle que voilà cauſoit ici tête-à-tête avec l'écuyer de Monſieur le Comte.

MARTON.

Moi ?

NINON.

Oh ! non. Monſieur de la Branche ne t'a pas fait ſigne comme cela de ſortir de la chambre de ma ſœur ? je n'ai pas vû qu'il t'a baiſé la main ? je n'ai pas ouï qu'il te diſoit. ... Ah ! tenez, ma mere, elle me fait ſigne de n'en rien dire : mais je vous le dirai tantôt.

MARTON.

Vous arrêtez-vous, Madame, à ce qu'elle dit ?

NINON.

Hé bien, ma mere, ne le voilà-t-il pas encore qui la cherche ?

MARTON *bas.*

Euh, la petite peſte.

LA MARQUISE.

Approchez, Monſieur, approchez, je ſuis de vos amies.

SCENE IX.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON, NINON.

LA BRANCHE *embaraſſé.*

AH, ah, Madame, c'eſt trop.... d'honneur, & je ne m'attendois pas de.... de.....

NINON *en riant.*

Ah, ah, ah, non aſſûrément, il ne s'attendoit pas de vous trouver avec Marton. Ils machinent quelque choſe contre ma ſœur; car ils ſe cachent de moi.

LA MARQUISE.

Taiſez-vous, petite fille, & rentrez. Elle eſt jeune, Monſieur.

NINON *paſſant ſous le nez de Marton, & la ménaçant du doigt.*

Tu n'en es pas encore quitte.

MARTON *bas.*

Tu me la payeras, tu auras bien-tôt beſoin de moi.

SCENE X.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

QUand verra-t-on Monſieur le Comte ?

LA BRANCHE.

Madame, un Maréchal de France de ſes amis l'a retenu à dîner. *Donnant des papiers à Marton, qu'elle lit à la dérobée.* Voilà pour toi. *à la Marquiſe.* De-là il doit aller chez un Duc & Pair, enſuite chez Monſieur votre Rapporteur, & ſur le ſoir il tâchera de ſe dérober pour ſe rendre ici.

LA MARQUISE.

Dites-lui, Monſieur, que je l'attens avec beaucoup d'impatience.

LA BRANCHE.

Je n'y manquerai pas, Madame. Eh ! bien ?

MARTON *bas.*

Cela eſt bon, laiſſe-moi faire. *haut.* Allez où Madame vous dit.

SCENE XI.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

IL faut avoüer, Marton, qu'on a bien de la peine à joüir du Comte de Clincan. Quel homme! toûjours dans le grand monde.

MARTON.

Franchement, Madame, je commence à m'appercevoir auſſi que ce doit être un homme de grande importance, que ce Comte.

LA MARQUISE.

Oh! oh! tu ne me parlois pas ainſi de lui ces jours paſſés.

MARTON.

C'eſt, Madame, que depuis ce temps-là j'ai changé d'avis.

LA MARQUISE.

Tu ne voulois pas m'en croire.

MARTON.

Oh! Madame, je ne crois qu'à bonnes enſeignes.

LA MARQUISE.

Vois-tu, je ne fais que de venir en ce pays-ci; mais je connois bien-tôt mes gens.

MARTON.

Pour moi, Madame, je n'ai pas la conception

ï prompte; mais à la fin, quand on voit les choſes, & qu'on les touche au doigt, Madame, il faut bien ſe rendre.

LA MARQUISE.

Ah! Marton, ſi j'avois eu le temps de te montrer les lettres qu'il laiſſa tomber ici par mégarde l'autre jour...

MARTON.

Bon, des lettres, j'ai bien vû autre choſe.

LA MARQUISE.

Et qu'as-tu vû?

MARTON.

J'ai vû des actes, Madame, & des actes pardevant Notaires.

LA MARQUISE.

Et qu'eſt-ce qu'ils diſent?

MARTON.

Ils diſent, Madame, qu'il fait bon ſe froter à cet homme-là.

LA MARQUISE.

Ne t'a-t-il jamais parlé de Mariane?

bas. MARTON.

Ah! ah! *haut.* Quelquefois, Madame.

LA MARQUISE *avec un air de confiance.*

Je le crois.

MARTON.

Sans deſſein, pourtant.

LA MARQUISE.

Non?

MARTON.

Non ; mais je crois qu'il y ſonge.

LA MARQUISE.

J'aurai donné ma parole trop vîte.

MARTON.

Eſt-ce, Madame, que vous auriez quelque penſée pour ce Comte ?

LA MARQUISE.

Je ne ſçai : mais ſi... Non c'eſt une affaire faite. J'aime Mariane, Mariane aime Dorante, Dorante l'aime ; j'ai donné ma parole à demain, la choſe eſt trop avancée. Que t'en ſemble ?

MARTON.

Par ma foi, Madame, vous ſçavez combien je ſuis ſincere, ſi j'étois en votre place....

LA MARQUISE.

Eh bien, lequel de ces deux partis me conſeillerois-tu de prendre ?

MARTON.

Pour moi, Madame, je me ſens depuis peu un grand penchant pour le Comte.

LA MARQUISE.

Tu as raiſon, il faut que je le préfére : mais ſi ma fille s'opiniâtre abſolument à vouloir Dorante ?

MARTON.

Vous prendrez Dorante.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai : mais ſi elle étoit plus heureuſe avec le Comte ?

MARTON.

Prenez donc le Comte.

LA MARQUISE.

Oui : mais si le Comte ne vouloit pas de Mariane ?

MARTON.

Vous la donneriez à Dorante.

LA MARQUISE.

Allons, me voilà déterminée du côté de... Je ne sçai pas bien encore ; je veux y aller songer, & ne rien faire à la volée.

MARTON.

Je t'en défie. La bonne tête de femme que voilà ! je n'aurai pas beaucoup de peine avec elle ; le diantre sera à désunir les amans. Allons avertir la Branche de ce que j'ai fait, & mettons en campagne Monsieur le Comte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

JE verrai donc tout-à-l'heure M. le Comte ? tout-à-l'heure, Monsieur ?

LA BRANCHE.

Oui, Madame, il m'a commandé de prendre les devans pour vous annoncer sa venuë.

LA MARQUISE.

Que j'en suis aise, Monsieur, que j'en suis aise !

LA BRANCHE.

Il seroit déjà ici, Madame, n'étoit qu'à son retour de la ville il a donné audience.

LA MARQUISE.

Audience, Monsieur ? & sur quoi donne-t-il audience ?

LA BRANCHE.

Sur tout, Madame, sur tout.

LA MARQUISE.

Sur tout ! Voilà un beau département.

LA BRANCHE.

C'est le plus beau de tous ; mais il a expédié ces

gens. Le voilà qui sort de chez lui pour venir ici.

SCENE II.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE COMTE *rêvant à part-soi.*

EST-ce là tout? je pense que oui. Y a-t-il encore-là quelqu'un?

LE LAQUAIS.

Il n'y a, Monsieur, que ce Commis du Banqui.....

LE COMTE.

A demain, à demain.

LE LAQUAIS.

Il dit, Monsieur.

LE COMTE.

Allez, allez, je ne vois plus personne d'aujourd'hui. Madame je suis votre serviteur.

LA MARQUISE.

Ah! Monsieur, je suis votre servante.

LE COMTE.

Vous, Monsieur, allez où je vous ai dit.

LA BRANCHE.

Où, Monsieur?

LE COMTE.

Je quitte tout, Madame, pour me rendre chez vous.

LA MARQUISE.

Que je vous ſuis obligée, Monſieur !

LE COMTE.

Allez, vous dis-je, allez rendre ces dépêches. Enfin, Madame... N'oubliez pas de les donner en main propre.

LA BRANCHE.

Sans doute, Monſieur.....

LE COMTE.

Enfin, Madame, vous êtes aujourd'hui..., Elles ſont de conſéquence.

LA BRANCHE.

Je le ſçai, Monſieur.

LE COMTE.

Vous êtes aujourd'hui de nôces ?

LA MARQUISE.

Monſieur, je ne ſuis pas encore.....

LE COMTE *rappellant la Branche.*

A propos, Monſieur. Mille pardons, Madame, vous voulez bien que pour être plus libre...

LA MARQUISE.

Oh ! Monſieur.....

LE COMTE.

A-t-on donné ce Brevet à ce petit Marquis ?

LA BRANCHE.

Oui, Monſieur, votre valet de chambre le lui donna hier-là, dans votre appartement.

LE COMTE.

Ces Proviſions à cet homme de Robe ?

LA BRANCHE.

Votre secretaire l'expedia à Versailles.

LE COMTE.

A Versailles. Et la Lettre de cachet ?

LA BRANCHE.

Votre écu.... Je l'ai renduë, Monsieur, ce matin.

LE COMTE.

Ce matin. Voilà qui est bien. Allez à présent, & que d'aujourd'hui on ne me rompe la tête d'aucune affaire. Allez. Non, non, demeurez, demeurez; je songe que j'aurai peut-être ici besoin de vous: demeurez, Monsieur, Madame le veut bien. Vous sçavez, Madame, que c'est un homme de condition ?

LA BRANCHE.

Oh ! Monsieur.

LE COMTE.

Qui a bien voulu se donner à moi ?

LA MARQUISE.

Il a fort bon air.

LA BRANCHE.

Oh ! Madame...

LE COMTE.

Vous êtes donc aujourd'hui de nôces, Madame ?

LA MARQUISE.

En vérité, Monsieur, je ne sçai pas encore trop bien ce que je dois faire.

LE COMTE.

C'est-à-dire, Madame, que vous n'êtes pas tout-

à-fait déterminée. Monſieur... Ah ! non, non, je croyois parler à mon ſecretaire. Pardon, Madame, on ſeroit diſtrait à moins. J'avois en tête mes lettres d'Allemagne.

LA BRANCHE.

Cela n'eſt pas de mon fait.

LE COMTE.

Il eſt vrai... Enfin, Madame, vous n'êtes donc pas bien déterminée ?

LA MARQUISE.

Vous ſçavez, Monſieur ; qu'on me veut faire donner ma fille à Dorante ?

LE COMTE.

Je penſe, que oui, Madame : oui, oui, le bruit en eſt venu juſqu'à moi. C'eſt un aſſez joli garçon vraiment, que Dorante.

LA MARQUISE.

Il eſt fils de Monſieur de Vieuſancour.

LE COMTE.

Vieuſancour, Vieuſancour : oui, oui, Madame, je connois cela, je connois cela.

LA MARQUISE.

C'eſt un riche Gentilhomme.

LE COMTE.

Cela ſe pourroit, Madame. Et vous n'avez jamais porté vos vûës un peu plus haut, là, qu'un ſimple Gentilhomme ?

LA BRANCHE.

Ah ! ah !

LA MARQUISE.

Monſieur, je ne manque pas d'ambition ; ma fille a de l'eſprit & de la beauté.

LE COMTE.

Elle vous reſſemble, Madame.

LA MARQUISE.

On le dit, Monſieur. Elle portera à ſon époux plus de vingt mille livres de rente en belles Terres, outre deux cent mille livres d'argent comptant, qu'on me garde ici pour ſa dot.

LE COMTE.

C'eſt quelque choſe.

LA MARQUISE.

Et je lui ferai encore de plus grands avantages, pourvû que je gagne mon procès.

LE COMTE.

Oh ! pour cela, Madame, on peut, on peut, je penſe, vous en répondre.

LA MARQUISE.

Ainſi, Monſieur, je pourrois ſonger à quelque choſe de mieux ?

LE COMTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Cependant, Monſieur, le pere de Dorante eſt Réſident chez un Prince d'Italie.

LE COMTE.

Vieuſancour. Ah ! il m'en ſouvient, Réſident en Italie. Il y eſt encore, n'eſt-ce pas, Madame ?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Monsieur, n'ai-je pas fait donner cette Résidence ?

LA BRANCHE.

N'étoit-ce pas une Ambassade, Monsieur ?

LE COMTE.

Non, non, à cet homme-là, diable ! non, non, une Résidence.

LA BRANCHE.

Ah ! oui, oui, Monsieur. C'étoit au moins quelque nom comme cela, qui finissoit en cour.

LE COMTE.

C'est ce qu'il me semble.

LA MARQUISE.

Vous faites, Monsieur, tant de gens heureux, que vous ne pouvez pas vous souvenir de tous; mais si je ne puis pas me défendre de donner ma fille à Dorante, dans les occasions, Monsieur, vous ne lui refuserez pas.....

LE COMTE.

Oh ! que non, Madame; on verra d'en faire un jour quelque chose, on pourra songer à lui; mais il faudra prendre un temps où j'aye moins de gens sur les bras.

LA MARQUISE.

Quand on est, Monsieur, dans une aussi grosse considération....

LE COMTE.

Eh ! oui, oui, Madame, groſſe conſidération ; voilà qui eſt bien, groſſe conſidération : mais, parbleu, cela eſt accablant. On ne dit pas cela pour vous, Madame ; car j'ai déjà aſſez bien rangé vos affaires. J'ai fait mettre votre Chevalier aux Cadets, j'ai un régiment tout prêt pour votre aîné, & nous n'en demeurerons pas là.

LA MARQUISE.

Ah, Monſieur !

LA BRANCHE.

Comme elle gobe l'hameçon !

LE COMTE.

Mais, mais tout le monde ſe ruë ſur moi, Madame. Une charge à l'un, un emploi à l'autre ; une penſion à celui-ci, un Gouvernement à celui-là.

LA MARQUISE *ſe tournant vers la Branche.*

Qu'il a de crédit ! qu'il a de crédit !

LA BRANCHE.

Oh ! Madame . . . pas trop chez les Banquiers.

LE COMTE.

On ne ſçait de quel côté ſe tourner, Madame : toûjours à mes trouſſes Officiers de Robe & d'Epée, Gens de Lettres, Hommes d'affaires, Poëtes, Muſiciens, Peintres, Sculpteurs, Architectes...

LA MARQUISE.

Oh ! pour cela, ces petites créatures fatiguent terriblement les grands Seigneurs.

LE COMTE.

Oh, oh, oh, ventrebleu, auſſi à la fin je quitterai tout, & je m'irai confiner dans quelqu'une de mes Terres. Que j'envie, Madame, le ſort d'un petit Gentilhomme de dix à douze mille livres de rente, qui vit tranquillement chez lui, il eſt cent fois plus heureux que moi.

LA MARQUISE.

Que vous, Monſieur!

LA BRANCHE.

Oh, pour cela, Madame, il n'eſt rien de plus vrai, perſonne ne le ſçait mieux que moi.

UN LAQUAIS *bas au Comte.*

Monſieur, ce Commis du Banquier...

LE COMTE.

Paix. Allez lui dire de m'attendre chez moi.

LE LAQUAIS.

Il ne veut pas, Monſieur.

LE COMTE.

Allez donc faire ce qu'on vous dit.

LE LAQUAIS.

Le voici, Monſieur.

SCENE III.

LE COMMIS, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

PArdon, Madame... Qu'eſt-ce, mon petit ami? qu'eſt-ce? ne pouviez-vous pas m'attendre chez moi? Parlez bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Vous êtes-là, Monſieur, avec un homme qui vous menera loin.

LA BRANCHE.

Oui, Madame, il me fait bien voir du pays.

LE COMMIS.

Mais, Monſieur, ſi quand on vous attend, vous ne venez jamais?

LE COMTE.

Parlez donc plus bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Faites-le ſouvenir, Monſieur, du régiment pour mon fils le Capitaine.

LA BRANCHE.

Il le fera, Madame, ſi vous voulez, Officier général, cela lui coûtera auſſi peu que de m'avoir fait ſon écuyer.

LA MARQUISE.

Je le crois.

LA BRANCHE.

Oui ; mais comme il vous a dit, il a à présent d'autres gens sur les bras.

LE COMMIS.

En un mot, si les deux milles pistoles ne sont dans deux heures.....

LE COMTE.

Mais, mais parlez donc plus bas, vous dit-on. On ne rompt pas ainsi la tête à des gens de qualité pour ces bagatelles.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

C'est moins que rien, Madame.

LE COMMIS.

Oh ! envoyez-y donc ; car pour moi...

LE COMTE.

Bas. Tout-à-l'heure, *bas à la Marquise*, C'est un maraut, *haut*, de Banquier, *bas*, qui me doit, *haut*, deux mille pistoles, *bas*, & qui me fait demander, *haut*, deux heures. Hé bien, va, dans deux heures, entens-tu, au moins ? dans deux heures.

LE COMMIS *tout-à-fait haut.*

Il viendra lui-même, ou envoyez-y.

LE COMTE.

Oh ! va, va, j'y envoyerai.

LE COMMIS.

Il ne manquera pas, au moins de...

LE COMTE.

Oh, va, va donc, te dis-je.

SCENE IV.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

IL fera fort bien de n'y manquer pas. J'attens ce gueux-là, Madame, depuis six mois ; mais la patience échappe à la fin.

LA MARQUISE.

Sans doute, Monsieur.

LE COMTE *bas & vîte à la Branche.*

Il pourroit venir ici, va vîte chez lui.

LA BRANCHE *bas.*

Pourquoi faire, Monsieur ?

LE COMTE *bas*

Ah, le sot ! Ces deux mille pistoles, Madame, me font souvenir que j'ai oublié de me trouver ce matin au petit lever.

LA MARQUISE.

Au petit lever !

LE COMTE.

Oui, Madame. Je vais réparer cela, vous le voulez bien... *bas.* Va dire à ce Banquier, *à l'oreille*, bs, bs, bs.

LA MARQUISE. *à part.*

Au petit lever ? que n'ai-je plûtôt connu ce Comte !

LA BRANCHE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE COMTE.

Bas. Encore? *haut.* Vous direz au Duc, *à l'oreille*, au Banquier, au Banquier, bs, bs, bs.

LA MARQUISE *à part.*

Au Duc! Si je pouvois lui donner ma fille!

LA BRANCHE.

Je n'entens pas.

LE COMTE.

Bas. J'enrage. *haut* Si le Duc fait difficulté . . . *à l'oreille.* Le Banquier, bourreau, le Banquier, bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Quelle différence de lui à Dorante!

LA BRANCHE.

Que diantre me dit-il?

LE COMTE.

Bas. Ah, le butor! *haut.* Vous irez trouver le Prince de, *à l'oreille.* bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Le Prince! Il faut que je différe le mariage. Monsieur, je vois que vous avez des ordres à donner, & je vous laisse en liberté.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

J'Irai donc dire au Duc, bs, bs, bs. Si le Duc fait difficulté de, bs, bs, bs, j'irai trouver le Prince de, bs, bs, bs.

LE COMTE.

Insolent, sçais-tu bien que je.....

LA BRANCHE.

Eh! doucement, on ne bat point les écuyers.

LE COMTE.

Maraut, tu n'as donc rien ouï de ce que je te disois à l'oreille?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai ouï par-ci, par-là, Banquier, ce soir, pistoles; mais comme vous entrelardiez cela tout haut de Ducs & de Princes, le diable m'emporte si j'y ai rien compris.

LE COMTE.

Imbecille! Eh, n'as-tu pas compris que je ne parlois ainsi que pour empêcher la Marquise d'entendre ce que je te disois? Cependant as-tu pris garde comme elle.....

LA BRANCHE.

Oh! qu'oui, Monsieur, & l'attention que j'avois pour ce qu'elle disoit tout bas, est cause en

partie que je ne vous ai pas compris. Il faut avoüer que vous êtes un homme incomparable pour coëffer une Provinciale. Je tiens votre affaire en bon train.

LE COMTE.

Nous verrons, ſuis-moi.

LA BRANCHE.

Eſt-ce, Monſieur, que vous auriez tout de bon quelque Duc ou quelque Prince à aller voir?

LE COMTE.

Non; mais puiſque la Marquiſe eſt rentrée, je ſonge que je ferai beaucoup mieux d'aller moi-même à ce brutal. Au deſſein que j'ai, je crains quelque éclat de ſa part.

LA BRANCHE.

Allons, Monſieur, *à part.* Voilà les Ducs & les Princes que vont voir ſouvent ceux qui lui reſſemblent.

SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

AH! te voilà.

MARTON.

Où va ton Maître ſi vîte?

LA BRANCHE *en action d'un homme empreſſé de ſortir.*

Chez... chez un Ambaſſadeur,

MARTON,

MARTON.

Pourquoi faire ?

LA BRANCHE.

Pour... pour un traité de paix qui presse diablement.

MARTON.

Je venois lui dire que le mariage de Dorante est différé, & que la Marquise écrit pour contremander ceux qu'elle avoit invités à ses nôces.

LA BRANCHE.

Tant mieux.

MARTON.

Il faut que ton maître songe à faire demander Mariane.

LA BRANCHE.

Il le fera. Adieu.

MARTON.

Tu es bien pressé.

LA BRANCHE.

La peste, il ne faut pas faire attendre les Ambassadeurs.

SCENE VII.

MARTON *seule.*

IL est impossible que ma maîtresse ni Dorante puissent découvrir ce qui se passe ; il n'y a que moi seule dans le secret de la mere. Mais voici ma maîtresse, tâchons de l'éviter.

SCENE VIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

MArton.

MARTON.

Madame.

MARIANE.

Tu ne me parois pas assez contente de notre bonheur.

MARTON.

Pardonnez-moi, Madame, je le suis beaucoup, & j'en ai bien sujet.

MARIANE.

Cependant, Ninon veut que je te soupçonne.

MARTON.

Moi, Madame?

MARIANE.

Non, Marton, je te crois fidelle, & je t'aime. Tu songes à te marier, j'en suis bien aise, & je suis assez riche pour te faire du bien; tu peux compter sur cela.

MARTON.

Ah! Madame, que ne ferois-je pas pour votre service? commandez-moi ce qu'il vous plaira.

MARIANE.

Je n'aurai bien-tôt plus rien à désirer: tu le sçais,

Marton. Va seulement donner ordre à ce que je t'ai dit pour les apprêts de nos nôces, afin que lorsque nos parens seront arrivés, rien ne puisse les retarder.

MARTON.

J'y vais, Madame. *en s'en allant.* O ! argent, que tu as de pouvoir !

SCENE IX.

DORANTE, MARIANE.

DORANTE.

JE viens d'apprendre que mon pere revient d'Italie : il doit arriver incessamment. Mais, Mariane, parlez, je vous prie, de ce que je vous ai dit à Madame votre mere.

MARIANE.

En vérité, Dorante, vous n'y songez pas. Vous voulez que je presse ma mere de faire aujourd'hui un mariage qu'elle a résolu de faire demain ; cette impatience sied-elle bien à notre sexe ?

DORANTE.

Vous sçavez mes raisons, Mariane, la Marquise est d'humeur à changer du soir au matin : helas ! que deviendrois-je ?

MARIANE.

Non, Dorante, de ce côté-là nous n'avons plus rien à craindre ; ma mere a rompu ce matin avec

la mere de Cléonte. Je ſçai qu'elle a mandé nos parens ; votre pere ſera peut-être arrivé, & je vous répons que demain...

DORANTE.

Demain ! Ah ! belle Mariane, j'avois crû n'avoir plus rien à ſouffrir auprès de vous ; mais j'éprouve que l'attente d'être heureux, toute charmante qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'être bien difficile à ſupporter.

MARIANE.

Il vous eſt permis, Dorante, de dire bien des choſes qu'il ne m'eſt pas permis de penſer.

SCENE X.

NINON, DORANTE, MARIANE.

NINON *en courant, & craignant qu'on ne l'écoute.*

AH, ma ſœur !

MARIANE.

Qu'eſt-ce, Ninon ?

NINON.

Ah, Monſieur !

DORANTE.

Qu'avez-vous, ma belle enfant ?

NINON.

Mais voyez un peu ma mere.

MARIANE.

Qu'as-tu appris ? parle.

NINON *regardant toûjours de temps-en-temps derriere elle.*

Ma mere a cauſé ici long-temps avec Monſieur le Comte de Clincan.

DORANTE.

Eh ! bien ?

NINON.

Après elle a dit qu'elle vouloit écrire.

MARIANE.

Dis vîte ce que tu ſçais.

NINON.

Oh ! laiſſez-moi bien voir auparavant ſi perſonne ne m'écoute.

DORANTE.

Nous ſommes ſeuls.

NINON.

Elle eſt entrée dans ſon cabinet : je me ſuis doutée de quelque choſe, & je ſuis.... Ne me décelez pas au moins.

MARIANE.

Ne crains rien, acheve.

NINON.

Et je ſuis entrée tout doucement après elle, ſans qu'elle m'ait vûë. Elle s'eſt miſe à écrire, & je me ſuis gliſ... Ahi !

DORANTE

Ce n'eſt rien.

NINON. *Elle marche poſément ſur la pointe des pieds.*

Je me ſuis gliſſée comme cela, comme cela der-

riere sa chaise, & j'ai lû par-dessus son épaule ce qu'elle écrivoit.

DORANTE.

Qu'écrivoit-elle ?

NINON.

Le voici ; car je l'ai lû deux fois pour le bien retenir. *Ma chere, si vous n'avez résolu de vous rendre ici demain, que pour vous trouver aux nôces de Mariane & de Dorante, épargnez-vous la peine d'y venir ; j'ai fait dessein de les différer, & peut-être.....*

DORANTE.

Quoi, peut-être ?

NINON.

Oh ! je n'en ai pû retenir que jusques-là, & je suis vîte sortie.

DORANTE.

Ah ! je suis perdu. Les airs importans de cet homme-là lui ont donné dans la vûë, elle songe à me manquer de parole.

MARIANE.

Juste Ciel ! seroit-il possible ?

NINON.

Si vous croyez, j'en suis bien fâchée aussi ; car j'ai ouï dire que quand vous seriez mariée, dame, on songeroit à moi.

DORANTE.

Je vais tout employer pour l'empêcher de se dédire.

MARIANE.

Et moi, je vais lui parler moi-même, & consulter Marton.

NINON.

Ne vous fiez pas trop à elle, ne vous l'ai-je pas dit ? c'eſt une ruſée qui ne ſonge qu'à ſon Monſieur de la Branche.

SCENE XI.

MARTON, NINON.

MARTON *bas, ayant entendu ce dernier mot.*

LA Branche ?

NINON.

Ah ! ah ! d'où viens-tu ? ma ſœur te cherche.

MARTON *bas.*

Je ne la cherche pas, moi. *haut.* Que lui diſiez-vous ici à elle & à Dorante ?

NINON.

Moi ? rien.

MARTON.

Eſt-ce que je ne l'ai pas ouï ?

NINON.

Eh ! pourquoi donc me le demandes-tu ? *bas.* Elle m'aura entenduë.

MARTON.

Ecoutez, je ne ſuis qu'une ſuivante ; mais s'il

vous arrive jamais de parler de moi & de Monsieur de la Branche.....

NINON *à part.*

Bon, ce n'est pas cela.

MARTON.

Vous verrez ce qui vous arrivera.

NINON *la morgue, & s'enfuit.*

Tiens, je te crains comme cela.

MARTON.

Voilà la plus dangereuse petite carogne qu'il y ait à Paris.

SCENE XII.

M. DE VIEUSANCOUR, MARTON.

MARTON.

MAis, que vois-je? le pere de Dorante! Monsieur de Vieusancour à Paris!

M. DE VIEUSANCOUR.

Serviteur, Marton. Sçachons un peu ce qui se passe ceans.

MARTON.

Eh! Monsieur, d'où sortez-vous? Tout le monde vous croit en Italie, &, *entre ses dents*, je voudrois que vous fussiez en Canada.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je suis arrivé ce matin à Versailles, & deux heures après je suis venu ici.

MARTON.

MARTON.

Vous ſoyez, Monſieur, le bien venu, *entre ſes dents.* La peſte te créve. Que tu arrives mal-à-propos !

M. DE VIEUSANCOUR.

Je n'ai pas encore vû Dorante, eſt-il ici ?

MARTON.

Non, Monſieur : il a ſoupiré tout le jour auprès de Mariane, il eſt ſorti un moment pour prendre l'air.

M. DE VIEUSANCOUR.

Le mariage n'eſt donc pas encore fait ?

MARTON.

Non, Monſieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis. Qui dîne ceans ?

MARTON.

Monſieur votre fils, Madame, ſes deux filles, & peut-être Monſieur le Comte de Clincan

M. DE VIEUSANCOUR.

De Clincan ! J'ai vû autrefois cet homme-là à la Cour, il n'étoit pas Comte.

MARTON.

Il l'eſt devenu.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quel homme eſt-ce ?

MARTON.

Diantre, un homme de conſéquence !

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

Juſtement, c'eſt ce fat qui faiſoit l'important. Eſt-il marié ?

MARTON.

Non, Monſieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis.

MARTON.

Pourquoi, tant pis?

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis, te dis-je. Je connois la Marquiſe, elle eſt femme à ſe coëffer du premier venu, & je ſçai que mon fils en ſeroit au deſeſpoir.

MARTON.

La peſte, qu'il a bon nez!

M. DE VIEUSANCOUR.

Où eſt-elle?

MARTON.

Là, Monſieur, dans ſon cabinet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je vais la ſaluer. Il faut, Marton, que pour l'amour de mon fils tu m'aides à finir promptement ce mariage.

MARTON.

Oui, Monſieur.

SCENE XIII.

MARTON *seule.*

TU n'as qu'à t'y attendre. Au diantre soit le Résident de malheur. Il avoit bien affaire de quitter les affaires du Roi pour venir faire obstacle aux miennes. Que pourrai-je imaginer pour opposer à la venuë de cet homme-là ? Tâchons de broüiller ensemble les amans. Je suis leur confidente ; c'est un coup digne de moi, & j'aurai après bon marché des autres.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

JE viens ici pour y disposer la Marquise.

LA BRANCHE.

Quoi, Monsieur, vous voulez faire demander Mariane par Monsieur de Cornichon?

LE COMTE.

Je n'ai que lui pour cela.

LA BRANCHE.

Quel négociateur!

LE COMTE.

Quand il en sera temps, il viendra ici avec un habit plus propre que celui qu'il avoit tantôt, il n'en faut pas davantage.

LA BRANCHE.

C'est quelque chose que l'habit, & je vois bien des gens qui n'ont pas d'autre mérite. Vous lui avez bien recommandé de ne vous appeller ceans que Monsieur le Comte, & non pas son neveu?

LE COMTE.

Oui.

LA BRANCHE.

Outre que cela eſt plus de qualité, vous ſçavez combien il vous eſt important de laiſſer croire pour tout aujourd'hui à Marton que Monſieur de Cornichon eſt mon oncle. Elle me croit par-là un grand parti, & vous ſert de tout ſon cœur.

LE COMTE.

Je le ſçai.

LA BRANCHE.

Oh ! çà, Monſieur, votre affaire ne peut manquer de réüſſir ; la mere eſt gagnée, votre oncle fera la demande, Dorante n'a ici perſonne qui parle pour lui, ſon pere eſt en Italie.

LE COMTE.

Oui. Commençons par voir la Marquiſe.

SCENE II.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

QUe veut-elle dire ?

LA BRANCHE.

Voilà un homme qui ſort de ſon cabinet, le connoiſſez-vous ?

LE COMTE.

Non, il paroît fâché.

M. DE VIEUSANCOUR.

Pourquoi vouloir différer un mariage... Monsieur, je suis votre serviteur.

LE COMTE.

Serviteur, Monsieur. Vous venez apparemment de voir Madame la Marquise ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, je...

LE COMTE *se tourne tout d'un coup du côté de la Branche, & lui dit :*

Sçachez si...

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh, oh.

LE COMTE.

Attendez. A-t-elle compagnie, Monsieur?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, il n'y a...

LE COMTE.

Que fait-on chez elle ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je crois, Monsieur, qu'elle...

LE COMTE.

Vous ne faites que d'en sortir ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, dans le temps que...

LE COMTE.

Croyez-vous qu'on puisse entrer ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je pense, Monsieur, que...

LE COMTE *se tourne encore comme il a fait.*

Sçachez, vous, cependant, si elle est visible, & si...

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüais, il me fait vingt questions, & n'attend pas que j'y réponde. Quel homme est-ce ci?

LE COMTE.

Entendez-vous, Monsieur de la Branche?

LA BRANCHE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE *à l'oreille.*

Dites seulement que...

M. DE VIEUSANCOUR.

Justement. Au nom de son valet je connois que c'est l'homme dont Marton m'a parlé, & que j'ai vû autrefois à la Cour. Il ne m'a pas reconnu. Voici pourquoi elle veut différer le mariage: je connois sa vanité, & l'imprudence de cet homme-là; tâchons de le faire parler.

LE COMTE.

Comprenez-vous?

LA BRANCHE.

A miracle, Monsieur: je lui dirai ce qu'il faut.

SCENE III.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

LE COMTE.

AH ! Monsieur, vous êtes donc encore ici ?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai oublié, Monsieur, de dire un mot à Madame la Marquise.

LE COMTE.

Pour des affaires, sans doute ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Monsieur, c'est sur le mariage de sa fille, dont j'ai oui parler.

LE COMTE.

Ouï parler ! fort bien. Vous êtes de ses amis, à ce que je puis juger ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Son parent, peut-être ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monsieur ; mais je prens beaucoup d'intérêt à ce qui la regarde.

LE COMTE.

Beaucoup d'intérêt ! j'en suis fort aise vraiment.

M. DE VIEUSANCOUR.

Elle me fait même, Monsieur, quelquefois l'hon-

neur de me consulter sur ses affaires.

LE COMTE.

De vous consulter ! oh, j'en suis ravi. Vous êtes un homme de poids, à ce que je vois : ai-je l'honneur d'être connu de vous ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Il faudroit, Monsieur, n'être pas de ce pays-ci, pour ne pas connoître Monsieur le Comte de Clincan, & ignorer son grand crédit à la Cour.

LE COMTE. *De la main sur l'épaule.*

Oh ! Monsieur, je voudrois bien vous y rendre service. Mon écuyer tarde bien à venir, ne le trouvez-vous pas ?

M. DE VIEUSANCOUR.

C'est, Monsieur, que Madame la Marquise est fort occupée du mariage de sa fille.

LE COMTE.

Cela se peut. Et vous sçavez, sans doute, avec qui on la marie ?

M. DE VIEUSANCOUR.

On dit, Monsieur, que c'est avec un nommé...

LE COMTE.

Dorante, n'est-ce pas ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Justement, Monsieur.

LE COMTE.

Vous le connoissez, ce Dorante ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Un peu, Monsieur.

LE COMTE.

Un peu ! voilà qui me plaît. Comment trouvez-vous ce mariage ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur.....

LE COMTE.

Là, là, franchement, franchement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Peut-être ne devrois-je pas...

LE COMTE.

Non, non, j'aime qu'on diſe la vérité.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il me ſemble, Monſieur, que Madame la Marquiſe.....

LE COMTE.

J'entens, j'entens, ne fait pas là une grande alliance; eh?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai ouï dire, Monſieur, que...

LE COMTE.

Que ce Dorante eſt le fils d'un certain Monſieur de Vieuſancour

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur...

LE COMTE.

Et que ce Vieuſancour eſt un petit Gentilhomme des plus minces, n'eſt-ce pas?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur....

LE COMTE.

Je suis, parbleu, ravi d'avoir appris cela de vous; des plus minces.

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, tout le monde ne peut pas être aussi grand Seigneur que Monsieur le Comte de Clincan.

LE COMTE.

Oh! pour cela, non. Mais, tenez, si je ne me trompe, ce petit Vieusancour est un homme que j'ai autrefois donné au Roi.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous, Monsieur.

LE COMTE.

Oui. Cependant, autant qu'il m'en peut souvenir, c'est fort peu de chose que ce Vieusancour.

M. DE VIESANCOUR.

Voyez.

LE COMTE.

Je pense même lui avoir fait donner une Résidence en Italie, où il est encore.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il vous a, Monsieur, de grandes obligations.

LE COMTE.

Oui; mais nous ne sommes pas trop contens de lui, nous pourrions bien le faire rappeller.

M. DE VIEUSANCOUR.

A ce compte-là, Monsieur, vous ne conseilleriez donc pas à Madame la Marquise de faire ce mariage?

LE COMTE.

Moi? oh, je n'entre point dans ces petites af-

faires-là ; mais si, comme vous dites, elle écoute vos conseils, vous ne feriez peut-être pas mal de lui en toucher quelque chose en passant, en passant, en passant.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LA BRANCHE, M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

PArbleu, voilà un hardi personnage ! ah, voici pourquoi elle veut différer.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre. Vous vous êtes beaucoup ennuyé ?

LE COMTE.

Oh ! point, Madame, j'étois en fort bonne compagnie.

LA MARQUISE.

Ah, avec Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Madame.

LE COMTE.

Je vous donne Monsieur, Madame, pour un homme de fort bon sens, & tout-à-fait dans vos intérêts.

LA MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée, Monſieur.

LE COMTE.

Nous en étions, Madame, ſur le mariage du jour.

LA MARQUISE.

Avec Monſieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Madame.

LE COMTE.

Il vous en parlera, Madame, il vous en parlera en homme bien inſtruit.

LA MARQUISE.

Qui, Monſieur ?

LE COMTE.

Il n'eſt point d'homme en France, Madame, qui connoiſſe mieux votre Dorante & votre Vieuſancour, que Monſieur, que voilà.

LA MARQUISE.

Vraiment, Monſieur, je le crois, puiſque c'eſt Monſieur de Vieuſancour lui-même.

LE COMTE.

Vieuſancour ?

LA BRANCHE.

Oh ! oh !

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce ci, Monſieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

On vous le dira, Madame. Monſieur me donnoit ici certains avis, & je n'ai pas encore eu le

temps de le remercier de la Réſidence qu'il m'a fait donner en Italie.

LA MARQUISE.

Quoi, ce n'eſt pas Monſieur,

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur, Madame ! il ne me connoit ſeulement pas.

LE COMTE.

Eh ! doucement, Monſieur, doucement : ſeulement pas ; voilà une belle ſupercherie que vous me faites. On ne vous connoît pas, c'eſt un grand malheur, on ne vous connoît pas ; cela ſe pourroit ſans miracle. Vous me le diſiez tantôt vous-même, Madame ; il nous paſſe tant de gens devant les yeux...

LA MARQUISE.

Il eſt vrai.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quoi ? Monſieur...

LE COMTE.

Hé bien, quoi, quoi ? eſt-ce qu'il n'y a pas d'autres Vieuſancours ? prétendez-vous être au monde le ſeul de ce nom ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monſieur ; mais...

LE COMTE.

Hé bien, mais, mais. On parle des autres, on parle des autres. Tenez, Monſieur, puiſque Monſieur le dit, je veux bien le croire ; mais parbleu je jurerois quaſi encore de lui avoir fait donner cette Réſidence.

LA BRANCHE.

Si vous voulez que j'en jure...

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous oseriez encore...

LE COMTE.

Tout beau, Monsieur, tout beau; j'oserois, j'oserois. A qui croyez-vous parler? brisons-là, s'il vous plaît, brisons-là, j'oserois.

M. DE VIEUSANCOUR.

Eh bien, oui, Monsieur, brisons-là donc, je vous prie, pour le respect que nous devons à Madame.

LE COMTE.

Que m'importe, après tout, Madame, que ce soit moi, ou quelqu'autre Seigneur de la Cour? Je vois, Monsieur, que vous croyez que je suis cause qu'on vous a rappellé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous, Monsieur?

LE COMTE.

Je vous jure, Madame, que je ne m'en suis pas mêlé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh, je n'en doute pas.

LA BRANCHE.

Ni moi non plus, foi d'écuyer.

LE COMTE.

Je souhaiterois, palsanbleu, que vous fussiez encore en Italie; & si j'en étois crû, on vous y renverroit tout-à-l'heure.

SCENE V.

MARTON, LA MARQUISE, M. DE VIEUSANCOUR, LA BRANCHE.

MARTON *au Comte.*

MOnsieur, un gros homme à manteau noir, rouge de visage, aux manieres brusques, sort de votre appartement. Il vouloit entrer ici pour vous parler, je lui ait dit de vous attendre à la porte.

LE COMTE.

Je vois ce que c'est.

LA BRANCHE.

C'est, sans doute, Monsieur, le secretaire de cet Ambassadeur que nous venons de voir.

LE COMTE.

C'est cela même. Voyons ce qu'il veut, Madame, je suis votre très-humble serviteur; bon jour, Monsieur le Résident.

SCENE VI.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

MAdame, Madame, ſi vous vous amuſiez à cet homme-là, vous pourriez y être trompée.

LA MARQUISE.

Oh ! Monſieur, je ſçai de bonne part qu'il a beaucoup de crédit à la Cour ; il a fait mettre mon Chevalier aux Cadets.

M. DE VIEUSANCOUR.

De plus fins que vous, Madame, y ſont pris tous les jours. Les gens de ce caractere en font bien accroire à qui les veut écouter.

MARTON.

La peſte ſoit le Réſident.

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Madame, après les engagemens que vous avez pris avec nous, & tout ce que mon fils m'a écrit, je ne puis pas me perſuader que vous penſiez à nous manquer de parole.

LA MARQUISE.

Oh ! non aſſurément, Monſieur, & ma parole vaut un contrat, tout le monde vous le dira.

MARTON *à part.*

Nous voilà à recommencer.

M. DE VIEUSANCOUR.

Adieu donc, Madame, je suis dans quelque impatience de voir mon fils.

SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

IL y a long-temps, Madame, que cet homme-là n'a été à la Cour : il connoît fort mal Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Oh ! je le vois bien.

MARTON.

Vous ne lui avez, sans doute, parlé ainsi que pour l'amuser ?

LA MARQUISE.

Ah ! Marton, je souhaiterois de tout mon cœur de pouvoir donner Mariane à Monsieur le Comte ; mais voilà Monsieur de Vieusancour arrivé, ma fille, à qui j'en ai déjà parlé, en a été extrêmement allarmée ; je tremble qu'elle ne tombe malade.

MARTON.

Bon, malade ; elle se portera bien mieux d'épouser un Comte.

LA MARQUISE.

Non, Marton, je vais remettre le calme dans

ſon eſprit, en lui accordant ce qu'elle déſire.

MARTON.

La peſte ſoit de la folle. Oh ! je vois bien que ſi je ne broüille les amans, je n'avancerai rien.

SCENE VIII.

DORANTE, MARIANE, MARTON.

MARTON.

LEs voici. Ils me paroiſſent avoir quelque choſe à démêler enſemble ; voyons un peu de quoi il s'agit.

DORANTE.

Vous m'en faites donc un myſtere ?

MARIANE *tenant un billet à la main, que Dorante veut voir.*

Je ne puis pas vous le laiſſer lire.

DORANTE.

Tout de bon ?

MARIANE.

Tout de bon.

DORANTE.

Je vous en prie.

MARIANE.

Non.

DORANTE.

Je vous en conjure.

MARIANE.

Non, vous dis-je.

DORANTE.

Si vous m'aimiez, Mariane, vous ne me refuſeriez pas cette grace.

MARIANE.

Si vous m'aimiez, Dorante, vous ne me preſſeriez pas davantage.

DORANTE.

A ce que je vois, Madame, vous avez des ſecrets pour moi ?

MARIANE.

Je n'ai point de ſecrets, Monſieur; mais j'ai mes raiſons.

DORANTE.

Vos raiſons, eh... j'entens.

MARIANE.

Entendez... ce qu'il vous plaira.

DORANTE.

Je vois... ce que j'en dois croire.

MARIANE.

Croyez ce que vous voudrez.

DORANTE.

Mariane.

MARIANE.

Dorante.

DORANTE.

Si près d'être votre époux, vous pourriez me traiter autrement.

MARIANE.

Si près d'être votre épouſe, vous pourriez avoir plus de complaiſance.

DORANTE.

Il n'y a donc rien à faire ?

MARIANE.

N'eſt-ce pas aſſez dit ?

DORANTE.

Eh ! bien.

MARIANE.

Quoi ?

DORANTE.

Adieu.

MARIANE.

Adieu.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

OH ! oh ! Madame, voilà un adieu bien bruſque.

MARIANE.

Il reviendra bientôt.

MARTON.

Qu'y a-t-il donc ? vous ne me dites rien.

MARIANE.

Que veux-tu que je te diſe ? Il eſt entré dans le

temps que j'écrivois ce billet : il a demandé à le voir, je n'ai pas voulu ; il en a pris de l'ombrage, je m'en suis offensée ; nous avons eu quelque picoterie, il sort comme tu vois.

MARTON.

Il a tort.

MARIANE.

Pourquoi vouloir lire ce que j'écris ?

MARTON.

C'est être bien curieux.

MARIANE.

Et encore malgré moi.

MARTON.

Voyez ; c'est tout ce qu'il pourra faire quand il sera votre époux, encore faudra-t-il voir.

MARIANE.

Cependant, Marton, tu le sçais, c'est le billet que ma mere m'a commandé d'ecrire à Cléonte, pour le prier de ne me venir plus voir. Tiens, va le rendre promptement.

MARTON.

Il n'y a point d'adresse.

MARIANE.

Je n'ai pas eu le temps de la mettre. Tu sçais à qui le donner, va.

SCENE X.

MARTON *seule.*

OUi ! un billet de sa propre main sans adresse, pour un homme avec qui on la devoit marier, auquel elle donne congé... Je suis curieuse à mon tour, moi, voyons.

Elle lit.

On avoit parlé, Monsieur, de nous marier ensemble : ma mere a changé de dessein, j'en suis fâchée ; elle m'a commandé de vous écrire, pour vous prier de ne me venir plus voir.

MARIANE.

Oh ! si j'osois, le beau coup à faire en faveur du Comte ! mais la peste, si on venoit à le sçavoir..... Allons, point de tentation.

SCENE XI.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

AH ! Marton, je suis bien aise que tu ne sois pas encore sortie. Je viens de faire réflexion, que je pouvois peut-être avoir tort dans ce qui s'est passé ici avec Dorante, je ne veux rien avoir à me reprocher.

MARTON.

Auriez-vous cette foibleſſe ?

MARIANE.

Ce n'eſt pas une foibleſſe de revenir quand on peut avoir tort. Je veux que tu paſſes chez lui, comme de ton pur mouvement, & que tu lui faſſes voir ce billet avant que de l'aller rendre à Cléonte. Si après cela Dorante... Le voilà qui revient, je me retire ; je ne veux pas être préſente à l'avantage qu'il remporte ſur moi.

MARTON.

Le lui donnerai-je ici ?

MARIANE.

Oui, donne-le lui.

SCENE XII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

ELle me fuit !

MARTON *affectant une mine triſte, comme quand on porte une méchante nouvelle.*

C'eſt, Monſieur, que vous l'avez quittée tout-à-l'heure aſſez bruſquement.

DORANTE.

Helas ! tu le vois ; je n'ai pû ſeulement ſortir du logis pour aller voir mon pere qui eſt arrivé, à ce

ce qu'on m'a dit. Je n'ai pû tenir un seul moment sans la venir revoir. Que te disoit-elle de me donner ?

MARTON *du plus triste.*

Ah ! vous l'avez ouï ? Ce billet, Monsieur.

DORANTE *le prenant.*

Elle m'écrit ? donne.

MARTON.

Monsieur, elle m'a chargé de vous dire que...

DORANTE.

Elle reconnoît, sans doute, le tort qu'elle a.

MARTON.

Monsieur, je vous dis que...

DORANTE.

Attens, attens, voyons comme elle s'en justifie.

MARTON *à part.*

Oh, puisqu'il ne veut pas m'écouter, ce ne sera pas ma faute s'il prend le billet pour lui.

DORANTE *après avoir lû.*

Ah ! Ciel.

MARTON.

Monsieur.

DORANTE.

Ah ! juste Ciel.

MARTON.

Mais, Monsieur, si...

DORANTE.

Quelle perfidie, juste Ciel ! quelle perfidie ! Ai-je bien lû ? recommençons. *On avoit parlé de nous marier ensemble.* Helas ! je m'en étois flatté. *Ma*

mere a changé de deſſein. Je ne m'en ſuis que trop apperçû. *J'en ſuis fâchée.* Avec quelle froideur elle le dit ! elle ne m'a jamais aimé. *Elle m'a commandé de vous écrire, pour vous prier de ne me venir plus voir.* MARIANE. Non, perfide, je n'y mettrai jamais le pied.

MARTON.

Mais, Monſieur, ſi vous ne voulez point écouter ce...

DORANTE.

Que veux-tu que j'écoute, quand elle m'aſſaſſine de ſa propre main ?

MARTON.

Ce billet, Monſieur...

DORANTE.

Eh ! n'ai-je pas ouï qu'elle t'a dit de me le donner ?

MARTON.

Il eſt vrai, Monſieur : mais ſa mere...

DORANTE.

Sa mere ! Ah ! voilà pourquoi Mariane n'a pas voulu la preſſer ſur notre mariage ; voilà pourquoi elle n'a pas oſé mettre elle-même ce billet entre mes mains ; & voilà pourquoi, encore tout-à-l'heure elle a fui, dans le moment qu'elle t'a dit de me le donner. Ah ! Mariane, Mariane, je ne méritois pas d'être traité de la ſorte.

MARTON.

Ne l'emportez donc pas, s'il vous plaît, afin que je le rende.

Ah ! tiens ; je ne veux rien avoir qui me puiſſe faire ſouvenir d'une infidelle.

MARTON *ſeule.*

Il s'eſt enferré de lui-même ; je n'ai rien à me reprocher. Il n'a pas voulu m'entendre, tant pis pour lui. Laiſſons couler l'eau, & ſervons-nous adroitement de ce que le hazard a commencé de faire pour nous.

SCENE XIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

QU'ai-je entendu? qu'avoit Dorante? il me ſemble qu'il faiſoit ici beaucoup de bruit.

MARTON.

Je ne ſçai, Madame, ce qu'il a mangé.

MARIANE.

Lui as-tu fait voir ce billet ?

MARTON.

Il l'a tenu quelque temps entre ſes mains. Il étoit ſi en colére, que je ne crois pas ſeulement qu'il l'ait regardé.

MARIANE.

Mais ne lui as-tu pas dit...

MARTON.

Bon, dit, eſt-ce qu'il veut rien écouter?

MARIANE.

Ah ! Marton, il me ſoupçonne peut-être de lui

avoir ſuppoſé un autre billet à la place de celui qu'il m'a vû écrire.

MARTON.

Par ma foi, Madame, j'étois en peine d'où venoit ſa colere ; mais je crois que vous l'avez deviné.

MARIANE.

Seroit-ce un prétexte pour ſe dégager ? Voici ma ma mere, ne lui dis rien de nos différends.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

LA MARQUISE.

QU'avez-vous, Mariane ? vous êtes triſte.

MARIANE.

Pardonnez-moi, Madame.

LA MARQUISE.

Non, vous n'êtes pas tranquille, ma fille. Dorante ſort tout en colere, & j'ai même vû de la fenêtre qu'il parle à ſon pere avec beaucoup d'émotion.

MARIANE.

Avec beaucoup d'émotion ? Eh ! que puis-je ſçavoir, Madame...

LA MARQUISE.

Croyez-moi, Mariane, vous ſeriez plus heureuſe avec le Comte.

MARIANE.

Oh ! Madame, je vous dirai, quand il vous plaira, tout ce que j'ai à démêler avec Dorante : ce ſont de pures bagatelles. Il ſeroit au deſeſpoir ſi vous lui manquiez de parole ; & ſi vous aviez la penſée de me donner à un autre, je ne ſçai, Madame, ſi j'aurois la force, ou ſi je ſerois en état de vous obéir, ſans qu'il m'en coûtât le repos de ma vie.

SCENE XV.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

JE viens vous dire, Madame, que nous vous dégageons de votre parole.

MARIANE.

Ah ! Ciel.

M. DE VIEUSANCOUR.

Et que vous pouvez donner Mademoiſelle à qui bon vous ſemblera.

LA MARQUISE.

Monſieur, vous me faites un vrai plaiſir.

MARIANE.

Ah ! Marton.

MARTON.

Madame.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je suis votre serviteur.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

MARIANE *rentrant en pleurant.*

POur si peu de chose, l'infidéle ! il ne cherchoit qu'un prétexte.

MARTON.

Courage, Madame, le plus difficile est fait.

LA MARQUISE.

Suivons ma fille, elle me fait pitié en l'état où je la vois.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

M. DE CORNICHON.

C'Eſt un peu précipiter les choſes, que d'aller ſi vîte faire la demande de Mariane pour mon neveu.

LA BRANCHE.

Marton nous a fait dire, Monſieur, que la choſe preſſe. La Marquiſe eſt une de ces femmes qu'il faut prendre entre bond & volée.

DE M. CORNICHON.

Tu crois donc qu'habillé de la ſorte je puis aller faire cette viſite ?

LA BRANCHE.

Oh ! Monſieur, paré comme vous êtes, vous pouvez paſſer par tout. J'y perds un oncle : mais à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Quand je veux me mettre un peu proprement, vois-tu, je le ſçai faire encore comme un autre.

LA BRANCHE.

Oui, Monſieur, vous voilà à miracle : il n'y a que ce plumet qui ſe reſſent encore un peu, ce me ſemble, des fatigues de l'arriere-ban.

M. DE CORNICHON.

Il n'eſt que trop bon.

LA BRANCHE *l'arrêtant.*

Attendez, Monſieur. Pour parler à la Marquiſe, il faut commencer par Marton : elle m'a fait ſigne qu'elle alloit venir.

M. DE CORNICHON.

Attendons-la donc.

LA BRANCHE.

Oh ! çà, Monſieur, ſouvenez-vous bien au moins de ce que vous avez promis à mon maître.

M. DE CORNICHON.

Et quoi ?

LA BRANCHE.

De ne l'appeller ceans que Monſieur le Comte, & non pas votre neveu. Nous avons affaire à une femme glorieuſe, qui ſur cela romproit tout net un mariage.

M. DE CORNICHON.

A la bonne heure. Quoiqu'il y ait en cela quelque choſe à dire, je veux bien encore avoir cette complaiſance pour mon neveu.

LA BRANCHE.

Dites, je vous prie, pour Monſieur le Comte, afin de vous exercer.

M. DE CORNICHON.

Pour Monſieur le Comte, ſoit.

LA BRANCHE.

Voilà qui eſt bien ; quand vous parlerez ainſi, Monſieur, à la Marquiſe, du grand crédit de Monſieur le Comte, ayez la bonté de lui bien dire...

M. DE CORNICHON.

Oh ! pour cela, ne t'attens pas que je l'entretienne des chimeres de mon neveu.

LA BRANCHE.

De Monſieur le Comte, de grace.

M. DE CORNICHON.

Je le dirai quand il le faudra. Vois-tu, je change d'habit par complaiſance, mais non pas de cœur, & je ne ſçai dire que la vérité. Je ne parlerai pourtant que bien à propos pour les intérêts de mon neveu.

LA BRANCHE.

Vous voulez dire de Monſieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Eh bien, eh bien, ſoit ; mais en un mot, je ne veux tromper perſonne.

LA BRANCHE.

Eh ! Monſieur, en fait de mariage, trompe qui peut ; on ne dit jamais de part ni d'autre la pure vérité, c'eſt aujourd'hui la grande mode, informez-vous-en.

M. DE CORNICHON.

Je me moque de la mode quand l'honneur y eſt intéreſſé, & je ne puis ſouffrir en cela ce que fait mon neveu.

LA BRANCHE.

Mais, mais, Monsieur, vous ne voulez donc pas dire Monsieur le Comte?

M. DE CORNICHON.

Qu'importe à présent? Je te dis que mon neveu...

LA BRANCHE.

Oh! il ne dira jamais Monsieur le Comte. Mais, st, voici Marton. Là, Monsieur, mettez-vous un peu sur votre bonne mine. Je vais dire à Monsieur le Comte de se rendre ici promptement. Souvenez-vous de Monsieur le Comte.

SCENE II.

MARTON, M. DE CORNICHON.

MARTON.

Tandis que M. de Cornichon se peigne, & s'ajuste en vieillard dans un coin.

Ils tardent bien à venir faire demander ma maîtresse, je leur ai pourtant fait dire que la chose presse. Mais voici l'oncle de Monsieur de la Branche; que vient-il faire ici?

M. DE CORNICHON.

Voilà donc la fille qui est dans les intérêts de mon neveu?

MARTON *à part.*

Voudroit-on se servir de lui pour cela? à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Marton.

MARTON.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

M. DE CORNICHON.

Mon neveu m'a dit que tu es de ſes amies.

MARTON.

Monſieur, il vous a bien dit la vérité.

M. DE CORNICHON.

Et que je devois te parler du deſſein qu'il a.

MARTON.

Votre neveu, Monſieur, & quel deſſein a-t-il, s'il vous plaît?

M. DE CORNICHON.

Et va, va, je ſçai tout.

MARTON.

Je le crois, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Je parle du deſſein qu'il a de ſe marier.

MARTON.

Oh. Monſieur, c'eſt beaucoup d'honneur. *à part.* Celui ci me vient demander, moi!

M. DE CORNICHON.

Il m'a dit auſſi qu'il faut ſe dépêcher, & que la choſe preſſe.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monſieur, nous n'avons aucune raiſon qui nous oblige à rien précipiter.

M. DE CORNICHON.

Et là, là, ne fais pas la fine avec moi.

MARTON.

Il n'y a point ici de là, là, Monsieur, je suis fille d'honneur.

M. DE CORNICHON.

Je le sçai bien; mais quand c'est pour un mariage, on peut...

MARTON.

On peut? Oh! il n'y a point de mariage qui tienne, je suis votre servante.

M. DE CORNICHON.

Parle-moi autrement, je te prie, je t'assûre que tu trouveras ton compte avec mon neveu.

MARTON.

Oh! Monsieur, je l'espere bien ainsi.

M. DE CORNICHON.

Oh, çà, j'en vais donc parler à la Marquise.

MARTON.

Pourquoi faire?

M. DE CORNICHON.

Pour lui demander son consentement.

MARTON.

Gardez-vous en bien.

M. DE CORNICHON.

Que je m'en garde bien?

MARTON.

Sans doute, Monsieur, la Marquise se défieroit de moi après cela.

M. DE CORNICHON.

Mais nous ne pouvons rien faire ſans ſon conſentement.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monſieur, vous n'avez beſoin que du mien.

M. DE CORNICHON.

Que du tien?

MARTON.

Aſſûrément, je ne releve de perſonne.

M. DE CORNICHON.

Que veux-tu dire?

MARTON.

Je veux dire, Monſieur, que je n'ai ni pere, ni mere.

M. DE CORNICHON.

Je ne te comprens point.

MARTON.

Oh, puiſqu'il vous faut tout dire, ſçachez, Monſieur, que j'ai trente ans paſſés, & qu'une fille à cet âge-là...

M. DE CORNICHON.

Oh! bien, parce que tu as trente ans, je n'irai pas demander à la Marquiſe...

MARTON.

Vous n'irez pas, Monſieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Tu te mocques de moi, je veux lui aller parler, je l'ai promis à mon neveu.

MARTON.

Votre neveu eſt un fou. Vous n'entrerez pas aſſûrément, vous gâteriez l'affaire de M. le Comte.

M. DE CORNICHON.

Oüais, que veut dire ceci ?

SCENE III.

LE COMTE, LA BRANCHE, M. DE CORNICHON, MARTON.

LE COMTE.

COmme je ſuis perſuadé, Monſieur, qu'on vous aura parfaitement bien reçû...

M. DE CORNICHON.

On ne peut pas mieux.

LE COMTE.

J'ai crû que je pouvois venir, ſans attendre aucune réponſe.

M. DE CORNICHON.

Vous avez fort bien fait.

LE COMTE.

Eh bien, notre affaire ?

M. DE CORNICHON.

Il faut en demander des nouvelles à cette fille.

LE COMTE.

Comment ?

M. DE CORNICHON.

Elle eſt fort dans vos intérêts, vraiment.

MARTON.

Oui, ſans doute, Monſieur, j'y ſuis.

M. DE CORNICHON.

Oui; mais elle n'a pas voulu que je ſois entré ſeulement pour parler à la Marquiſe.

LA BRANCHE *à part.*

Ah! il n'aura ſçû dire Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Mais qu'eſt-ce donc que tout ceci, Marton, qu'eſt-ce ci? ſe jouë-t-on de moi? eſt-ce ainſi que tu me ſers?

MARTON.

Monſieur, je vous ſervirois fort mal, ſi en l'état où ſont vos affaires, je ſouffrois que Monſieur de Cornichon m'allât demander, moi, à la Marquiſe pour Monſieur ſon neveu.

LA BRANCHE *à part.*

L'y voilà.

LE COMTE.

T'allât demander, toi?

M. DE CORNICHON *à part.*

Ah! je vois...

LA BRANCHE *à part.*

Il n'y a rien de gâté. Attendez, Monſieur; écoute, Marton. Il y a ici du mal entendu: Monſieur n'eſt venu ici au moins que pour demander Mariane pour Monſieur le Comte. Vous gâteriez tout.

MARTON.

C'eſt ce que je lui diſois.

LE COMTE.

Oh, çà, Monſieur, prenez donc la peine de voir la Marquiſe; puiſque me voici, j'attendrai. Dépêchons, Marton, dépêchons, ces longueurs commencent à me déplaire, cela me fâche.

MARTON.

Oh, venez, Monſieur, je vais vous faire parler à elle.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

OSerai-je vous demander, puiſque vous venez du Palais, ſi vous vous êtes informé du procès de Madame la Marquiſe, qui ſe doit juger aujourd'hui?

LE COMTE.

Je n'y ai pas ſongé d'abord, j'ai eu autre choſe en tête; mais depuis j'ai...

LA BRANCHE.

Je comprens, Monſieur, vous êtes allé communiquer votre mariage à vos créanciers, afin qu'ils demeurent en repos.

LE COMTE.

Sur cette eſpérance aucun ne bougera, ils me l'ont promis.

SCENE

SCENE V.

LA MARQUISE, M. DE CORNICHON, MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

AH! Monsieur le Comte, j'allois chez-vous.

LE COMTE.

Je m'en suis douté, Madame, j'ai voulu vous prévenir.

LA MARQUISE.

Vous me faites beaucoup d'honneur. Monsieur peut vous dire avec quelle joye j'ai d'abord accepté la proposition.

LE COMTE.

Oh! j'ai bien crû, Madame, qu'elle ne vous déplairoit pas.

M. DE CORNICHON.

Il est vrai, Madame, qu'on ne peut faire les choses de meilleure grace, & que mon ne...

LA BRANCHE *le tirant à part.*

Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Et que Monsieur le Comte est fort heureux.

LA MARQUISE.

Tout le bonheur est de notre côté, Monsieur le Comte, je ne me sens pas de joye.

LE COMTE.

C'eſt que vous êtes bonne, Madame, & j'aime à faire plaiſir.

M. DE CORNICHON.

Pour moi, Madame, je ſuis bien aiſe de m'être rencontré à Paris, pour me trouver aux nôces...

LA BRANCHE *le tirant par le bras.*

De Monſieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

De Monſieur le Comte.

LA MARQUISE.

Nous les ferons, Meſſieurs, quand il vous plaira. Afin que ma joye fût parfaite, je ſouhaiterois ſeulement que mon procès fût jugé : il faut que j'envoye chez mon Procureur.

LE COMTE.

Il n'eſt pas beſoin, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, Monſieur?

LE COMTE.

Je viens du Palais.

LA MARQUISE.

Du Palais, Monſieur?

LE COMTE.

Oui, Madame. Un Duc de mes intimes, qui m'eſt venu voir ce matin, m'avoit conjuré inſtamment de m'y rendre pour ſolliciter un procès qu'il y avoit, je lui ai fait ſon affaire ſur le champ.

LA MARQUISE.

Sur le champ, Monſieur?

LE COMTE.

Oui, Madame. Votre Procureur m'a dit que la vôtre étoit sur le bureau ; qu'elle étoit délicate : mais que pour peu que je vouluſſe m'en mêler...

LA MARQUISE.

Enfin, Monſieur...

LE COMTE.

Enfin, faut-il le demander, Madame ? Voilà votre Arrêt, voilà votre Arrêt.

LA MARQUISE.

J'ai gagné mon procès !

LE COMTE.

Oh, oh, oh, parbleu, j'euſſe bien voulu voir que non, j'euſſe bien voulu voir que non.

LA MARQUISE.

Ah ! Monſieur !

MARTON.

Cet homme-là gouverne le Parlement.

LA BRANCHE.

Il y a autant de crédit qu'à la Cour.

LE COMTE.

Quand vous auriez vous-même dicté l'Arrêt. Si l'on y a oublié quelque choſe, vous n'avez qu'à parler, Madame, vous n'avez qu'à parler.

LA MARQUISE.

Marton, envoyez vîte querir le Notaire.

MARTON.

Ne faut-il pas dire auſſi, Madame, à votre Intendant d'aller querir les deux cent mille livres ?

LA MARQUISE.

Oui. Allons, que par le mariage de ma fille je m'acquitte au plûtôt envers Monsieur le Comte de toutes les obligations que je lui ai.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame, je vais me débarasser de quelques affaires, pour me trouver au mariage de Monsieur le Comte.

LA BRANCHE.

Oh ! l'y voilà,

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame.

SCENE VI.

MARIANE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

VEnez, Mariane. Après tout ce que Monsieur le Comte a fait pour nous, nous lui devons encore le gain de notre procès. Il faut aujourd'hui même faire les nôces.

MARIANE.

Je venois vous supplier, Madame, de me donner encore quelques jours; Monsieur ne s'y opposera pas, sans doute?

LE COMTE.

Moi, Madame? oh ! je serois au desespoir de

vous déplaire. Cependant, Madame, je crois qu'il ſeroit à propos de ne pas différer, pour prévenir les obſtacles qui me pourroient ſurvenir du côté de la Cour. Vous comprenez bien, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur.

LE COMTE.

Les petites gens, Madame, comme... comme... ne nommons perſonne, ſe marient quand ils veulent, & comme il leur plaît; mais pour... pour... qu'eſt-il beſoin que je m'explique?

LA MARQUISE.

Ma fille, vous n'y ſongez pas.

LE COMTE.

Après, Madame, quand la choſe ſera faite, on en informera la Cour.

LA MARQUISE.

La Cour ſçaura donc que je marie ma fille?

LA BRANCHE.

Vous moquez-vous, Madame? toute l'Europe le ſçaura: les articles du contrat ſeront regiſtrés dans les Gazettes & dans le Mercure Galant.

MARIANE.

Mais, Madame, quel mal y a-t-il...

LA MARQUISE *avec un air d'autorité.*

Mariane, après l'injure que nous a fait Dorante, je crois que vous avez le cœur trop bon pour ſonger encore à lui.

MARIANE.

Moi, Madame ? oh ! non assûrément.

LA MARQUISE.

Eh bien, me promettez-vous de prendre Monsieur pour époux ?

MARIANE.

Ah ! Ciel !

LA MARQUISE.

Répondez-moi, ma fille, répondez-moi.

MARIANE.

Je vous obéirai, Madame.

LA MARQUISE.

C'est assez. Comte, laissez-moi ménager le reste. Suivez-moi, Mariane, j'ai un mot à vous dire en particulier.

SCENE VII.

MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

MARTON.

VOici Dorante, passez vîte chez la Marquise, ou rentrez chez vous.

LA BRANCHE.

Que prétens-tu faire ?

MARTON.

L'empêcher, si je puis, de parler à ma maîtresse.

SCENE VIII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

NOn, je n'aurai point de repos que je ne lui aye reproché ſa perfidie.

MARTON.

Ah ! Monſieur, que venez-vous faire ici ?

DORANTE.

C'eſt pour la derniere fois de ma vie.

MARTON.

Après l'éclat qu'a fait ici Monſieur votre pere.

DORANTE.

Je n'ai point de meſures à garder. Où eſt-elle ?

MARTON.

Où voulez-vous aller, Monſieur ? Depuis que vous avez retiré votre parole elle a donné la ſienne.

DORANTE.

La perfide ! laiſſe-moi aller, je veux tout-à-l'heure...

MARTON.

Oh ! pour cela, Monſieur, vous ne ſçauriez à préſent lui parler.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON, DORANTE.

MARIANE.

AH! Ciel!

MARTON. *Elle va de l'un à l'autre, & ils ne laissent pas de se répondre.*

Madame.

DORANTE

Vous êtes surprise de me voir.

MARTON.

Monsieur.

MARIANE.

Quel peut-être son dessein?

MARTON.

Eh! rentrez.

DORANTE.

Ce n'est pas de m'opposer à votre bonheur.

MARTON.

Mais, Monsieur.

MARIANE.

Mon bonheur! Ah! infidelle! il n'y en a plus pour moi.

MARTON.

Mais, Madame!

DORANTE.

DORANTE.

Moi infidele, après la cruelle lettre!

MARIANE.

La cruelle lettre, perfide!

DORANTE.

Moi, perfide!

MARIANE.

Vous deviez prendre un meilleur prétexte.

MARTON.

Je tremble.

DORANTE.

Un prétexte? ah Ciel!

MARIANE.

Venez-vous ajoûter quelque dureté à la barbarie de votre pere?

DORANTE.

Cruelle, ne l'avez-vous pas voulu?

MARIANE.

Je l'ai voulu, que veut-il dire?

DORANTE.

Ma préſence vous gêne, je m'en apperçois. Adieu, infidelle; vous ſerez obéïe, j'en mourrai, je ne vous verrai de ma vie... *Il s'arrête.* Que veut ce laquais de Cléonte?

LE LAQUAIS.

Madame, vous trouverez au pied de votre billet la réponſe de mon maître.

DORANTE.

A quoi eſt-ce que je m'arrête?

MARIANE *lui jettant le billet.*

Tiens, traître, voilà ce que je faisois pour toi; tu ne méritois pas que je prisse tant de soins.

Dorante ramasse, & lit le billet.

MARTON.

Ah! tout va être sçû. Madame, il est de votre gloire de ne rien écouter de sa part.

MARIANE.

Il revient chez moi de son pur mouvement, transporté de courroux, le feu dans les yeux, les reproches à la bouche; s'il ne m'aimoit pas, seroit-il si agité?

DORANTE.

Ah! Madame, voilà ce qui fait tout l'éclat. Vous aviez commandé à Marton de me le faire voir avant que de l'aller rendre: il n'y a point d'adresse; je l'ai pris pour moi, je me suis emporté, je vous en demande pardon.

MARIANE.

Tu m'as donc trahie, Marton?

MARTON.

Moi, Madame?

DORANTE.

Non, Madame, c'est ma faute; je ne lui ai pas donné le temps de s'expliquer.

MARIANE.

Ne devoit-elle pas me le dire? Ote-toi de mes yeux, malheureuse.

MARTON.

Allons trouver la mere.

DORANTE.

Empêchez qu'elle ne la prévienne ; je vais, moi, faire tous mes efforts pour la désabuser du Comte.

MARIANE.

Faites revenir Monsieur votre pere.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE *seul.*

OUi, ceci tourne mal. Les amans d'accord, des gens en campagne pour déterrer ce que nous sommes ; Monsieur de Cornichon que nous n'avons pû trouver, & qui ne manquera pas de venir dire ici quelque vérité ; des Banquiers en croupe ; une Suivante rusée, qui sur le moindre mot tournera casaque ; une mere folle qui change comme le vent : Tout cela ne me dit rien de bon, & je tremble qu'à la fin... qu'à la, la, la, la.

Appercevant Marton, il fait semblant de rêver en chantant.

SCENE II.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON *après l'avoir observé quelque temps.*

A Quoi rêves-tu?

LA BRANCHE.

Ah!... à l'inconstance des choses humaines.

MARTON.

Tu prens bien ton temps.

LA BRANCHE.

Eh! c'est que je viens d'apprendre que Monsieur de Vieusancour & son fils courent toute la ville, pour s'informer de mon maître & de moi.

MARTON.

Eh! de quoi as-tu peur?

LA BRANCHE.

De quelque faux rapport.

MARTON.

Les gens de bien n'ont rien à craindre.

LA BRANCHE.

Il est vrai; mais il y a de méchantes langues; & la Marquise est une giroüette.

MARTON.

Pour l'empêcher de se dédire, je viens de lui persuader de donner ce soir même à ton maître les

deux cent mille livres de la dot, & pour cela elle a envoyé querir ſon Banquier.

LA BRANCHE.

Un Banquier, diable! comment l'appelles-tu?

MARTON.

Et que t'importe?

LA BRANCHE.

C'eſt que.... je ſerois bien aiſe de ſçavoir... s'il ne doit rien à mon maître, nous prendrions ce temps-là pour lui parler.

MARTON.

Ton maître, pour un grand Seigneur, a bien de l'argent à l'intérêt : ce n'eſt pas le vice des gens de Cour.

LA BRANCHE.

A l'intérêt! oh! je me donne au diable s'il en prend de perſonne, ces gens-là lui gardent de l'argent, & il en prend dans ſes beſoins.

MARTON.

Oh! bien, je ne ſçai pas le nom de ce Banquier; tout ce que je puis te dire, c'eſt qu'il n'eſt pas de Paris, & qu'il ne fait ce métier que depuis deux mois. Regarde ſi à cela...

LA BRANCHE.

Non, nous n'avons rien à démêler avec cet homme-là, il ne nous doit rien, nos dettes ſont plus vieilles, il peut venir quand il voudra. J'entens la Marquiſe, empêche qu'elle ne change.

MARTON.

Va, toi, dire à ton maître, que lorſqu'elle lui

offrira cette ſomme, il ne la laiſſe pas échapper; mais d'une maniere pourtant...

LA BRANCHE.

Ne te mets pas en peine, nous toucherons cette corde délicatement.

SCENE III.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

EH! bien, Madame, voici un grand jour pour vous.

LA MARQUISE.

Je ne ſçai.

MARTON.

Comment, je ne ſçai?

LA MARQUISE.

Je ne ſçai, te dis-je, Mariane n'eſt pas contente, & je ſuis extrêmement combattuë.

SCENE IV.

MARIANE, LA MARQUISE, MARTON.

MARIANE.

QUoi, Madame, pouvez-vous encore écouter cette malheureuſe, & ſonger à me donner au Comte ?

LA MARQUISE.

Nous verrons, Mariane.

MARTON.

Songez, Madame, aux grands avantages qui vous en reviennent.

LA MARQUISE.

J'y ſonge, Marton.

MARIANE.

Voudriez-vous refuſer un homme que vous m'avez commandé d'aimer ?

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Voudriez-vous refuſer un homme qui fait tout ce qu'il veut à la Cour ?

LA MARQUISE.

Non, Marton.

MARIANE.

Je ſerai malheureuſe.

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Votre fils ſera Colonel.

LA MARQUISE.

Oui, Marton; mais elle aime Dorante, & Dorante l'aime.

MARTON.

Dorante l'aime trop, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, trop?

MARTON.

Vraiment, oui, trop. Le quart des femmes enrage pour être trop aimées de leurs époux, les autres pour ne l'être pas aſſez. Si vous en doutez, recüeillez les voix.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai, ma fille, que ceux qui aiment trop ſont jaloux.

MARIANE.

Oh! Madame, je connois trop bien Dorante.

LA MARQUISE.

Ne comptez pas ſur cela, ma fille, le Dorante d'aujourd'hui n'eſt pas celui de demain.

MARIANE.

Que je ſuis à plaindre, ſi vous me donnez au Comte!

LA MARQUISE.

Ne pleurez pas, Mariane.

MARTON.

Qu'elle aura à souffrir, si vous la donnez à Dorante !

LA MARQUISE.

Ne pleure pas, Marton.

MARIANE.

Je mourrai dans quatre jours.

MARTON.

Je m'irai enterrer, Madame, je m'irai enterrer.

LA MARQUISE.

Ma fille, c'est à cause que je vous aime, que je dois vous rendre heureuse malgré que vous en ayiez. Je vous ai promise au Comte, je le veux, je le veux, je le veux.

MARIANE *s'en allant.*

Ah ! Madame, je ne l'eusse jamais crû.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LE COMTE.

QU'est-ce, Madame, qu'est-ce donc ? Il me paroît que je cause ici ..... qu'on y pense, Madame.

LA MARQUISE.

Monsieur, je vous répons de ma fille. Vous voulez toûjours que ce soit aujourd'hui même ?

LE COMTE.

On fait de moi, Madame, tout ce qu'on veut, pourvû qu'on y penſe.

MARTON.

On y penſera, Monſieur.

LA BRANCHE *à la Marquiſe.*

Prenez garde, Madame, qu'il ne vous échappe, ſongez à l'engager.

LA MARQUISE.

Marton, allez ſçavoir ſi mon Intendant a reçu les deux cent mille livres.

LA BRANCHE *à ſon maître.*

Voici l'occaſion.

SCENE VI.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

MOnſieur, pour vous faire voir que j'y penſe, c'eſt que ce ſoir même je veux vous faire toucher l'argent des nôces.

LE COMTE.

A moi, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur.

LE COMTE.

Eh! Madame, croyez-vous....

LA MARQUISE.

Non, Monsieur; mais, cependant...

LE COMTE.

Eh! Madame, cependant; eh! Madame.

LA BRANCHE.

Vous l'avez choqué, Madame, de lui offrir de l'argent; c'est son foible, on a toutes les peines du monde à lui en faire recevoir, il a l'ame noble.

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne croyois pas que cela vous dût fâcher.

LE COMTE.

Fâcher, Madame! oh! pour cela point du tout.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je vois que cela vous a déplû.

LE COMTE.

Déplû, Madame? non, je vous jure.

LA MARQUISE.

Au moins, Monsieur...

LE COMTE.

Eh! ne parlons plus de cela, Madame. Voilà qui est fait, vous le voulez, je le veux de tout mon cœur, pour vous faire voir que je ne suis point piqué. Faites-vous donner vos deux cens mille livres, ce soir on les portera chez moi. Un autre me désobligeroit; mais je prens en bonne part, Madame, tout ce qui vient de vous. Monsieur, vous sçavez ma coûtume; mais ne refusez pas au moins l'argent de Madame.

LA BRANCHE.

Oh ! Monſieur, puiſque vous me l'ordonnez, vous aurez ſatisfaction. Madame, il eſt délicat ſur ce chapitre-là ; mais il eſt bon, il ſe rend d'abord.

SCENE VII.

M. DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR.

VOus êtes ſurpriſe, Madame, de nous revoir chez-vous ?

LA MARQUISE.

J'en ai, Monſieur, quelque raiſon.

DORANTE.

Mais vous avez ſçû, Madame, pourquoi nous avions retiré notre parole, & que Marton...

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur ; mais après votre bruſquerie, je me ſuis engagée ailleurs.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh ! Madame, voilà qui eſt fait, je ne vous en parle donc plus pour ce qui nous regarde ; mais pour votre propre intérêt ſeulement, on peut vous faire voir que Monſieur vous repaît ici de châteaux en Eſpagne.

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, mon procès gagné, châteaux en Espagne ? & le régiment que Monsieur va faire donner à mon fils, châteaux en Espagne ?

LE COMTE.

A propos, Madame, je n'avois pas songé à vous le dire, cela est accordé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Accordé. J'en avois ouï parler, Madame ; ce matin à Versailles j'ai eu occasion de m'en informer ; mais je sçai tout le contraire, & je dois même avoir sur moi...

Il foüille dans sa poche, & en tire un papier.

LE COMTE.

Quoi, quoi, Monsieur, prétendez-vous empêcher le fils de Madame d'avoir un régiment ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Ah ! parbleu, voici le Placet même qui m'a été rendu.

LE COMTE.

Eh bien, Monsieur, le Placet, qu'est-ce ? le Placet, voyons un peu ce Placet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Voyez, Madame, vous le reconnoissez ?

LA MARQUISE.

C'est le même... en effet... Monsieur le Comte, que veut dire ceci ?

LE COMTE, *après avoir été un peu embaraſſé, la tirant à part.*

Nous... nous... nous sommes d'accord le Ministre & moi, la conséquence...

LA MARQUISE.

A cauſe de l'âge?

LE COMTE.

Juſtement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Eh bien, Madame, avois-je raiſon?

LE COMTE.

Oh! beaucoup raiſon. Ce petit Vieuſancour, Madame, fait l'Important, comme vous voyez.

LA MARQUISE.

Il me prend pour une Provinciale... Monſieur, je ſçai ma Cour auſſi bien qu'une autre.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Madame; mais vous connoiſſez fort mal celui que vous préférez à mon fils.

LE COMTE.

Tout beau, mon cher, tout beau, point, point, point de comparaiſon ſur tout. Tubieu, comme vous y allez; mon fils!

DORANTE *avec tranſport.*

Eh! qui croyez-vous être?

LE COMTE.

Qu'eſt-ce à dire? mon écuyer, ne vous en allez pas.

M. DE VIEUSANCOUR.

N'êtes-vous pas Monſieur Clincan, à peine Gentilhomme?

LE COMTE.

Oh! parbleu, je...

DORANTE.

Ne vous êtes-vous pas donné une Comté chimérique ?

LE COMTE.

Eh ! ventrebleu, vous...

M. DE VIEUSANCOUR.

N'avez-vous pas érigé en écuyer ce maraut de valet ?

LA BRANCHE *à part.*

Il eſt vrai.

LE COMTE.

Oh ! je vous montrerai...

DORANTE.

N'êtes-vous pas accablé de dettes ?

LE COMTE.

Oh ! je vous apprendrai...

DORANTE.

Apprenez vous-même qu'un honnête-homme ne déguiſe jamais ſon nom, ni ſa qualité. Madame, pardonnez cet emportement.

SCENE VIII.

MARTON, MARIANE, DORANTE, M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

DORANTE.

AH ! Madame, voici Monsieur, qui ne doit pas vous être suspect, puisque c'est l'oncle de Monsieur.

MARTON.

L'oncle de Monsieur ?

M. DE CORNICHON.

Assurément, je le suis.

MARTON.

Fourbe !

LA BRANCHE.

Je suis aussi son neveu à la mode de Bretagne.

MARTON.

Je crains bien que tu ne le sois à la mode de Gascogne. *à part.* M'auroit-il trompée ?

DORANTE.

Madame, on nous a fait connoître Monsieur, & je sçai que rien ne peut obliger un honnête-homme à déguiser la vérité.

M. DE CORNICHON.

Sans doute. De quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Eh ! quels procédés ſont-ce là, Madame ?

LA MARQUISE.

Pour avoir le plaiſir de le convaincre, laiſſons parler Monſieur votre oncle. Dites, Monſieur, dites, je vous prie.

M. DE CORNICHON.

Je m'en vais vous dire au vrai ce que je ſçai de la Terre de Clincan. Il y a, ſi je ne me trompe, environ cinquante ans qu'elle fut...

LE COMTE *à part à la Marquiſe.*

Erigée en Comté.

M. DE CORNICHON.

Oui, qu'elle fut donnée par Gilbert de Clincan.....

LE COMTE *à la Marquiſe.*

Premier Comte.

M. DE CORNICHON.

A Pierre de Clincan ſon fils.

LE COMTE *à la Marquiſe.*

Second Comte.

M. DE CORNICHON.

Et ſubſtituée à ſon premier enfant mâle, qui eſt Gilles de Clincan, que voilà.

LE COMTE *à la Marquiſe.*

Troiſiéme Comte.

LA MARQUISE.

En voilà, Monſieur, plus qu'il n'en faut.... Eh bien, Monſieur, n'eſt-il pas Comte ?

DORANTE.

Quoi, Madame, eſt-il poſſible que la prévention vous faſſe entendre ce que perſonne ne vous dit ?

LE COMTE.

Au moins, ce n'eſt pas moi qui le fait parler.

M. DE VIEUSANCOUR.

Mais, Madame, Monſieur vous dit ſeulement...

M. DE CORNICHON.

Oh ! Monſieur, je dis la choſe comme elle eſt, & nous pouvons le prouver par des actes autentiques.

LE COMTE.

Tenez, Madame, autentiques ; je ne ſçavois pas cela.

MARIANE.

Je ne comprens pas, Madame...

LA MARQUISE.

Vous ne comprenez pas, ma fille ? Il n'eſt rien de plus clair. Premier Comte, ſecond Comte, troiſiéme Comte.

LA BRANCHE.

Un enfant comprendroit cela.

MARTON.

Euh ! je ne trouve pas là mon compte, moi.

SCENE IX.

M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LA MARQUISE, DORANTE, MARIANE, LE COMTE, LA BRANCHE, LE BANQUIER, MARTON.

LA MARQUISE.

AH! Monsieur, avez-vous donné les deux cens mille livres à mon Intendant?

LE BANQUIER.

Je lui en ai déjà compté la moitié, Madame, & je venois vous prier de vouloir attendre le reste jusqu'à demain matin.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je veux être payée tout-à-l'heure. C'est pour la dot de ma fille; je veux donner ce soir même cette somme à Monsieur.

LE BANQUIER.

Monsieur aura donc la bonté, Madame, de prendre des billets endossés par les gens de Paris les plus solvables; sans cela je ne m'en serois pas chargé.

LE COMTE.

Un homme comme moi n'a que faire d'aller courir après ces gens-là.

LA MARQUISE.

Monsieur, allez querir de l'argent, puisque Mon-

ſieur le Comte de Clincan ne les veut pas.

LE BANQUIER.

Monſieur de Clincan ! Ah ! parbleu, Madame, cela ne pouvoit mieux venir. Monſieur, vous ne refuſerez pas de les prendre, quand vous ſçaurez qu'il y en a pour plus de vingt mille écus des vôtres.

LA MARQUISE.

Pour plus de vingt mille écus !

LE COMTE.

Eh ! bon, bon, Madame, ce n'a été que pour faire plaiſir : ce ſont des gens qui . . .

LA BRANCHE.

Oui, Madame, qui contrefont l'écriture des gens de qualité.

LE BANQUIER *allant à lui.*

Avec le reſpect que je dois à la compagnie, vous. . .

LA MARQUISE *l'arrêtant.*

Doucement, Monſieur. il eſt Gentilhomme.

LE BANQUIER.

Lui, Madame ? Je le connois, il y a long-temps, il eſt de mon pays ; c'eſt le fils d'un Vitrier de Nevers, il n'y a que trois jours qu'il portoit les couleurs.

LA MARQUISE.

Les couleurs !

MARTON.

Ah ! le ladre !

LA BRANCHE.

Délogeons d'ici.

LE COMTE.

Il le prend pour un autre, Madame, il ne ſçait ce qu'il dit.

LE BANQUIER *en colere.*

Monſieur votre oncle, dont je ſuis connu, ſçait ſi je dis la vérité. Et puiſque l'on me force de parler, ſçachez, Madame, que Monſieur, à qui je vois que l'on donne ici la qualité de Comte, eſt à peine Gentilhomme, & très-mal dans ſes affaires. On m'avoit prié de faire paſſer ſes billets; mais je vois bien que c'eſt une marchandiſe qu'on gardera long-temps. Je vais les rendre, & vous querir du comptant. *Il ſort.*

LA BRANCHE.

Il ne fait pas bon ici.

M. DE CORNICHON *s'en allant.*

Il mérite bien cette confuſion.

LA MARQUISE.

Comment? l'homme d'importance!

LE COMTE *en reculant.*

Oh! çà, çà, Madame, point d'explication, s'il vous plaît, point d'explication; je ne prétens pas vous donner ici davantage la Comédie. Puiſque vous prenez mal les choſes, tant pis pour vous; renoüez, renoüez avec vos gens, je retire... ma parole. *En revenant.* Ne comptez plus ſur moi, je retire ma parole. Adieu, adieu. *Il s'en va.*

MARTON.

Et toi, Gentilhomme de verre?

LA BRANCHE *en reculant.*

Oh ! çà, çà, Marton, point tant de bruit, je te prie, point tant de bruit. Puiſque tu le prens ſur ce ton-là, tant-pis pour toi. Je retire auſſi ma parole... ne compte plus ſur moi, je retire ma parole. Adieu, adieu.

SCENE DERNIERE.

M. DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

LE hazard, Madame, vous fait heureuſement voir la vérité.

MARTON.

Madame, j'en ai été la dupe la premiere.

MARIANE.

Je te pardonne.

LA MARQUISE.

Allons tout oublier, Monſieur, dans la réjoüiſſance de vos nôces.

MARTON.

La peſte ſoit des Importans.

Fin du ſecond Volume.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
iversité d'Ottawa

Échéance

qui rapporte un volume
a dernière date timbrée
us devra payer une amen-
inq sous, plus un sou pour
jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.